

L'Exécuteur [125]

– Les bouchers de Bratislava

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LES BOUCHERS DE BRATISLAVA

par Don Pendleton

VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR
LES BOUCHERS DE
BRATISLAVA

VAUGIRARD

CHAPITRE PREMIER

Andy «Scrath » Sangallo regardait le bistouri avec un mélange de crainte et de résignation.

— Vous êtes sûr que j'aurai pas une tronche de carnaval, Doc ?

Assis dans un fauteuil incliné, il jeta un coup d'œil sur le dessin qu'il tenait d'une main moite. Le cliché représentait un visage aux traits réguliers, assez beau dans l'ensemble mais sans grande personnalité. Sangallo l'avait choisi parmi une vingtaine d'autres que lui avait proposés le chirurgien : sa ressemblance avec Robert Redford l'avait finalement décidé.

Le praticien, spécialisé dans le remodelage des visages de truands en cavale, émit un petit ricanement :

— Dans quelques jours, toutes les nanas vous tomberont dans les bras, Andy.

Sangallo haussa les épaules. Pour l'instant, il se foutait bien des nanas ! Il avait réussi par miracle à se sortir vivant de la méga saloperie organisée par le fumier à la combinaison noire, à Washington[\[1\]](#), mais depuis ce moment tous les flics avaient son portrait-robot dans la poche. Il y avait aussi un dossier sur lui. Un dossier bien étayé qui avait étrangement abouti dans cet immeuble de E Street, au siège du FBI.

Putain ! Quelle guigne...

Par personnes interposées, Ange Castellano lui avait donné l'ordre

de se planquer quelque temps, puis de changer de tête. Sangallo y tenait pourtant, à sa tête. Ses traits n'avaient rien de gracieux, il ressemblait plutôt à un macaque, mais il s'en accommodait très bien. Alors, l'idée de se faire charcuter par ce toubib à la con ne le réjouissait pas.

Toutefois, il fallait y passer. Car il n'avait vraiment pas envie de se retrouver au trou et d'y rester quinze ou vingt ans sous l'inculpation multiple de meurtre, chantage, racket et proxénétisme.

— Je vais commencer par le nez, annonça le chirurgien. C'est la partie la plus délicate.

— J'ai l'impression que je vais en chier, hein ?

— Pas du tout. Vous ne sentirez rien. Et s'il y a seulement une goutte de sang, vous n'aurez rien à payer.

Il lui posa un petit casque stéréophonique sur la tête, expliquant :

— Je vous mets un peu de musique, ainsi vous n'entendrez pas le bruit de la râpe.

— Parce que vous allez me râper le tarin ? grogna Sangallo.

— Seulement le cartilage. C'est absolument indolore. Auparavant, je vais devoir vous écarter les ailes du nez.

— Bon. O.K., faites votre boulot, Doc.

Le mafioso se laissa complètement aller dans le fauteuil. La piqûre tranquillisante qui lui avait été faite quelques minutes plus tôt produisait son effet. Il se sentait décontracté et son foutu trac s'éclipsait.

Il vit en gros plan la main du praticien marron s'approcher de son visage, armée d'un scalpel qui étincelait sous la lumière du scialytique. Il ferma les yeux tandis que la voix de Frank Sinatra lui entraînait dans les oreilles.

Il se laissa bercer par la mélodie, l'esprit dans le vague. « En fait, ce n'est rien d'autre qu'une petite opération de routine pour ce toubib », songea-t-il. On lui avait dit qu'il avait déjà refait entièrement la gueule d'une vingtaine de mecs en cavale comme lui et qu'ils s'en étaient trouvés parfaitement bien. C'était donc pas la peine de se faire du mourron.

Pourtant, il avait vaguement la notion que le temps s'écoulait trop lentement sans que rien ne se passe. Ensuite, il entendit une exclamation contenue et ouvrit les yeux, apercevant le chirurgien immobile et le regard fixe, la bouche ouverte. Qu'est-ce que... ?

Qu'est-ce qu'il avait, ce con, à prendre une expression aussi tarte ?

Il arracha ses écouteurs, se tourna de côté et son front heurta un objet froid et dur qui lui fit l'effet d'une décharge électrique.

— Comment la veux-tu, ta nouvelle tête, Andy ? fit une voix qui lui parut venir d'outre-tombe. Redford ou Quasimodo ?

Sangallo cessa de respirer. Cette voix, cette putain de voix, il l'avait déjà entendue ! Et ça ne faisait pas si longtemps que ça... Mais c'était impossible ! Pas plus tard qu'avant-hier on disait à la télé qu'il venait de foutre le bordel à Chicago[2] !

1.

— Bo... Bolan ? gémit-il, la gorge serrée.

Du coin de l'œil, il apercevait tout contre sa tempe la forme noire et sinistre d'un calibre équipé d'un énorme silencieux.

— Je t'ai posé une question, rétorqua la haute silhouette immobile à côté du fauteuil de chirurgie.

— Merde ! Vous n'allez quand même pas jouer au con avec ma tronche...

— Celle de Quasimodo t'irait très bien.

Sangallo vit passer dans son champ visuel une grande maintenant un scalpel plat et large qui vint s'appuyer sur sa gorge.

— Bon Dieu, qu'est-ce... que vous voulez ? bégaya le cannibale de la mafia.

— Entendre le son de ta voix, Andy. Vous, Doc, asseyez-vous et mettez-vous en veilleuse.

Le chirurgien fit un pas en arrière, tétanisé par la trouille, et se laissa tomber sur une chaise.

Sangallo répéta :

— Qu'est-ce que vous voulez entendre ? J'ai rien contre vous, vous savez...

— Moi non plus je n'ai rien contre toi. Sauf si tu me racontes des conneries.

— Bon, écoutez... J'suis sûr qu'on va pouvoir s'entendre. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

Saisissant le casque d'écoute, Bolan le lança sur les genoux du praticien :

— Placez-vous ça sur la tête, Doc, et ne trichez pas, il y a une

ration de plomb pour vous également.

Bolan se pencha légèrement pour augmenter le volume sonore dans le casque et annonça à Sangallo :

— Quand j'appuierai sur la détente, ça fera moins de bruit qu'un soupir, Andy. O.K. ?

— Ouais, ouais... Je ferai c'que vous voulez, Bolan.

— Qu'est-ce qui se passe à Bratislava ?

— Quoi ?... Que voulez-vous dire...

— Tu commences bien mal, Andy, fit Bolan en relevant le chien sur la culasse de son Beretta.

Le double déclic arracha un petit spasme au truand qui fit ensuite une grimace puis cracha aussi sec :

— Putain, je cherche pas à vous entuber, Bolan. Je vais vous dire tout ce que je sais là-dessus, mais c'est pas lourd.

— Raconte toujours.

— Eh ben... Il va y avoir une grande rencontre là-bas. Que des mecs importants.

— Des amis de Castellano ?

— Une partie, oui.

— Et les autres ?

— Quels autres ?

Le silencieux vint s'appuyer durement contre la tempe du mafioso.

— Tu as dit une partie. Moi je te demande qui sont les autres.

— Je sais pas trop. P't'être des gus de l'autre bord.

— Des Russes ?

— Je crois, oui.

— Et puis ?

— Des Ritals aussi, je pense.

— Tu ne penses pas beaucoup, on dirait.

— Vous savez, je suis pas vraiment dans le secret... À cause de vous, ça fait presque un mois que je vis planqué dans mon trou et sans contact avec l'Organisation. J'suis pratiquement comme un laissé pour compte.

— Tu me fais de la peine. Que sais-tu au sujet d'un certain camp d'entraînement ?

Andy Sangallo roula des yeux pleins de trouille. Après un petit soupir saccadé, il lâcha :

— Si je vous parle de ça, je suis un homme mort, Bolan. Vous savez bien qu'ils finiront par le savoir. Ils me liquideront.

— Tu préfères que je te liquide tout de suite ?

— Merde, c'est dégueulasse !

— Ouais. Ta vie tout entière est dégueulasse, Andy. Tu as deux secondes pour la prolonger un peu. Parle-moi de ce camp.

— C'est beaucoup plus qu'un camp, avoua précipitamment Sangallo en sentant la pression du Beretta s'accroître contre sa tempe. Ils forment des soldats par douzaines là-bas.

— À Bratislava même ? questionna l'Exécuteur avec scepticisme.

— Non, bien sûr. Ils ont planté leur base un peu plus loin.

— Où ?

— Dans la montagne.

— Précise, connard. Je n'ai pas le temps de t'arracher un à un les mots de la bouche. Continue. Si tu t'arrêtes avant d'avoir craché tout le morceau, je te fais péter la tête. Pigé ?

— Ouais... !

— Et dis-toi que je saurai quand tu mentiras. Vas-y.

— J'ai entendu parler de Banska ou de Bystrica, je sais pas exactement. Y en a qui disent Banska, d'autres Bystrica. Je crois que c'est un bled au nord de Bratislava. Vous savez, moi j'ai jamais foutu les pieds dans ce pays à la con, mais j'ai vaguement compris qu'ils ont planté leurs choux dans la montagne, dans un coin complètement paumé où y a même pas une bergère à tirer. Que des cailloux et des sapins à l'infini, et il paraît qu'on s'y caille les couilles pire que chez les Moujiks... Ils forment des troupes pour en faire des commandos, des équipes de durs, mais je sais pas ce qu'ils veulent en faire ensuite.

— Qui sont ces soldats ?

— Des Ruskofs, des mecs qu'ils recrutent dans les bandes organisées. À Moscou et en Ukraine.

Bolan eut un froid sourire. Pour quelqu'un qui se terrait dans un trou, Sangallo était plutôt bien informé. Et la peur qui lui fouaillait les

entrailles le rendait particulièrement volubile.

— Qui les entraîne ? questionna-t-il d'une voix toujours aussi glaciale.

— Des spécialistes. Y a des anciens Marines et aussi des mercenaires.

— Des Américains ?

— Pas tous. Des Moujiks aussi. Maintenant, j'vous jure que c'est tout ce que je sais. Vous pouvez appuyer sur cette putain de détente, ça changera rien.

— Depuis combien de temps es-tu au courant de ça ?

— Quelque temps. Juste un peu plus d'un mois...

— Tu es sûr que c'est tout ?

— J'vous le jure !

— O.K. Tu peux te casser, maintenant.

— Quoi ? Vous me laissez partir ?

Bolan avait lâché le scalpel mais tenait toujours le Beretta silencieux qui n'avait pas dévié d'un millimètre. Il montra à Sangallo un mini-enregistreur qu'il brancha. Aussitôt, la voix du mafioso sortit de l'appareil :

« Putain, je cherche pas à vous entuber, Bolan. Je vais vous dire tout ce que je sais là-dessus, mais c'est pas... »

L'Exécuteur stoppa le défilement de la bande et commenta :

— Tout est dans la boîte, Andy. Maintenant, si tu déconnes juste un tout petit peu, Castellano saura de quelle façon tu t'es mis à table. Pour moi, ça ne changera rien.

— Vous êtes vraiment un fumier !

— Avec une ordure dans ton genre, je ne peux pas faire mieux.

Sangallo ricana :

— Bon, je peux vraiment me trisser ? Vous n'allez pas me tirer une bastos dans le dos ?

— Magne-toi avant que je change d'idée.

L'Exécuteur avait eu vent de la réputation de Sangallo qui était celle d'un paranoïaque cyclotimique. Il savait que le truand était capable de réactions totalement imprévisibles et se tenait sur ses gardes. Celui-ci n'avait toujours pas bougé de son fauteuil. Une

expression à la fois rusée et méfiante avait modifié ses traits ingrats.

— Ça, c'est chouette, Bolan. Alors j'ai bien compris, on fait un marché... Je ferme ma grande gueule et vous n'ouvrez pas la vôtre. D'accord, ça me va. J'ai entendu dire que vous respectez toujours une parole donnée. C'est vrai, hein ?

— Je ne t'ai donné aucune parole. Je t'ai simplement dit de te casser d'ici.

Le visage de Sangallo s'était crispé. Subitement, d'une détente rageuse, il se rua sur le chirurgien auquel il arracha le casque et plaça un écouteur contre son oreille. Puis il cracha :

— C't'enfoiré a entendu tout ce qu'on a dit, putain de merde ! Y a plus de musique dans le bidule ! Il a débranché c'te connerie !

Le visage congestionné par une subite démente, il lança la main vers sa veste posée sur le dossier d'une chaise, exhiba brusquement un revolver qu'il braqua immédiatement sur le chirurgien marron et fit aussitôt feu. Dans l'instant qui suivit, il fit dévier l'arme en direction de Bolan, les yeux fous.

Le Beretta lui vomit une ogive brûlante de 9 mm Parabellum en plein front et l'expression démentielle se mua en un rictus de stupéfaction morbide. Un peu de cervelle gicla de la blessure, puis un flot de sang inonda son visage tandis qu'il s'affaissait mollement sur le carrelage.

Le toubib, lui, était déjà allongé par terre, la mâchoire inférieure arrachée et les yeux vitreux.

Bolan considéra le sinistre spectacle le temps de deux secondes puis pivota et quitta les lieux. Une Porsche l'attendait devant la villa isolée. Il s'installa au volant, démarra aussitôt.

Ainsi, il ne s'était pas trompé. Ange Castellano, le parrain des parrains, n'avait pas perdu de temps après que Bolan lui eut infligé une défaite sans précédent lors de son blitz à Washington. Non seulement il préparait sa revanche en entraînant secrètement des troupes en Europe centrale, mais encore il se permettait le luxe d'ouvrir un congrès international de la mafia... Ça valait sûrement un coup de chapeau.

Pourtant, ce qu'il entrevoyait des événements à venir le faisait frémir.

Lorsqu'il se fut suffisamment éloigné, l'Exécuteur arrêta son bolide sur un parking et saisit un radio-téléphone. Il composa un numéro longue distance sur la côte Ouest et eut bientôt en ligne une

voix amie :

— Je vais avoir besoin d'un coup d'aile, Jack. Je veux aussi que tu sonnes le rassemblement de l'équipe.

— Tout le monde ? s'exclama le pilote.

— Tous ceux que tu pourras joindre.

— Tu organises une garden-party ?

— Pas exactement, non, grinça Bolan. Amène aussi le gros taxi, on en aura peut-être besoin.

— O.K., ça me botte. Je commençais à me ramollir à L.A. L'impression de devenir un légume. Quel est le rendez-vous ?

— La Guardia, répondit Bolan d'un ton sombre. Demain à 10 heures.

— Qu'est-ce qui se passe, Striker ? fit Jack Gri-maldi. On dirait que tu viens d'apprendre que la peste s'est abattue sur le pays...

— Ça pourrait être pire. Ne traîne pas, Jack.

Il raccrocha et resta un moment immobile avant de relancer la Porsche, songeur et remuant de lugubres pensées.

Si ce qu'il soupçonnait s'avérait, c'était en effet infiniment pire que la peste ou le choléra.

CHAPITRE II

Au cours de ses opérations anti-mafia, on avait fait quelquefois à Mack Bolan des propositions pour se rallier à sa cause. Certains ex-combattants du Viêt-nam, des soldats, voire des policiers conquis par la personnalité de l'Exécuteur, lui offraient délibérément leur concours pour participer à son combat. Il écoutait ces offres mais les refusait presque toujours.

Il n'acceptait pas de mettre en danger la vie d'autres hommes en les faisant participer à une guerre qui n'était pas la leur. Il y avait déjà eu beaucoup trop de morts parmi des êtres courageux et admirables qui s'étaient trouvés à ses côtés lors de ses blitz.

À Los Angeles, au début de sa croisade contre le Crime Organisé, il avait réuni une équipe de dix hommes tous rompus aux techniques de combat. La Death Squad, l'Équipe de la Mort. Du petit groupe de commandos, il ne subsistait plus à présent que Rosario Blancanales et Hermán Schwarz, les autres avaient succombé sur le champ de bataille de Beverly Hills[3]. La leçon avait été claire pour Bolan : plus question d'exposer de nouveaux éléments dans une opération de guerre.

Il lui était cependant arrivé d'accepter une aide secondaire, une couverture logistique de la part de quelques-uns de ses amis, mais jamais de les exposer directement.

À Philadelphie, pourtant, l'Exécuteur avait bénéficié d'un renfort totalement inattendu de la part d'ex-GI tombés plus ou moins dans la misère. Il avait été gravement blessé dans un traquenard organisé par

le *capo* de Pennsylvanie, et ces hommes remarquables l'avaient sauvé in extremis, puis ils s'étaient chargés de lui préparer le terrain pour qu'il puisse poursuivre son assaut contre les cannibales de *Cosa Nostra*[\[4\]](#).

Cette fois encore, Bolan avait besoin d'une assistance tactique pour planifier une nouvelle offensive en territoire mafieux.

Le rassemblement avait eu lieu dans un hôtel des environs de l'aéroport de la Guardia. Les huit hommes contactés par le pilote Jack Grimaldi avaient spontanément répondu à l'appel, délaissant immédiatement leurs occupations pour rallier le point de rendez-vous.

Par discrétion, ils étaient arrivés séparément, avaient loué chacun une chambre puis s'étaient rendus dans la suite louée sous un nom d'emprunt par l'Exécuteur.

Les retrouvailles avaient été chaleureuses, mais ces hommes savaient qu'ils n'étaient pas venus pour participer à une fête. Leurs visages s'étaient ensuite faits graves et attentifs. Assis dans des fauteuils, sur un canapé ou à même le sol, ils attendaient qu'on leur fasse un exposé de la situation.

Bolan les regarda attentivement tour à tour sans s'arrêter de parler.

Il y avait là Bob « Scraper » Tiffany, un type costaud, l'image même du commando de Marines tel qu'on se l'imagine communément. Menton volontaire, regard droit et incisif. Il avait paradoxalement commencé sa carrière militaire comme objecteur de conscience. Cela se passait à la fin de la guerre du Viêt-nam. L'armée l'avait affecté à une infirmerie de campagne à Dien-Huc, près de la zone de combat et, pendant près de cinq mois, il avait été aux premières loges pour apprécier la façon dont les communistes traitaient les soldats américains tombés dans des embuscades. Il avait toujours dans la tête, et d'une manière indélébile, le souvenir d'hommes affreusement mutilés qui avaient été par miracle ramenés du front. De jeunes hommes devenus depuis lors incapables de reprendre une vie normale, dégradés dans leurs corps comme dans leurs esprits. À force de supporter ces visions de cauchemar, l'ancien objecteur de conscience eut subitement la révélation que sa place n'était pas dans une infirmerie à soigner les blessés, mais au front. Un soir, il se soula à en crever, mit deux jours pour récupérer, puis demanda son affectation dans les Forces Spéciales et devint un fabuleux tireur d'élite.

Bolan savait que Scraper Tiffany avait eu également des problèmes en se retrouvant dans la vie civile. Rentrant de son bureau prématurément à la suite d'une violente migraine, il avait découvert

sa femme en train de se faire sauter par son patron.

Sans même réfléchir, il l'avait passée par la fenêtre de leur appartement et avait démolì le portrait de son amant, l'envoyant pour trois mois à l'hôpital. Sa femme avait fait une chute de quatre mètres depuis le premier étage, mais s'en était tirée avec de simples contusions. Grâce aux états de services militaires de Scraper, ce dernier n'avait eu qu'une peine de prison avec sursis, mais il fut considéré, à la suite de cet événement, comme un élément social dangereux et les portes de l'embauche se fermèrent devant lui.

Pour l'Exécuteur, Scraper Tiffany n'était dangereux que dans le cadre d'une vie routinière qu'il ne parvenait pas à assumer normalement. Les souvenirs qui le hantaient l'avaient irrémédiablement déphasé, et c'était d'ailleurs le cas de nombreux ex-guerriers du Sud-Est asiatique. Mais, pris dans un contexte opérationnel, Scraper redevenait un être parfaitement équilibré, lucide et rapide dans l'exécution de ses tâches. Un soldat sur lequel on pouvait compter à fond.

John Cassiopea, surnommé Cass, était un spécialiste en infiltration et en maniement d'explosifs. Il avait un visage émacié et gouailleur, une longue cicatrice sur la joue gauche qui en disait long sur son passé dans les commandos. Il était fils de Mormons, avait monté une petite entreprise de sécurité à New York après sa démobilisation, et s'était fait aussitôt racketter par la mafia. Sa riposte avait été quasi-instantanée, mais il n'avait pu en venir à bout et s'était retrouvé sur la paille, obligé de quitter New York pour se réfugier à Philadelphie.

Robert Michatowicz – dit Mickey – avait été chauffeur de taxi à Manhattan puis à Philadelphie. Lui aussi avait été confronté aux racketters de la mafia et ses yeux étincelaient dangereusement quand on lui rappelait ces souvenirs. Grand, plus d'un mètre quatre-vingt-cinq, il avait des mains énormes capables d'étrangler un taureau en quelques secondes. Il avait à peine quarante ans mais ses traits accusés témoignaient d'une existence particulièrement difficile. Ce n'était pourtant pas un aigri. Malgré une apparence assez brutale, il faisait souvent preuve de joyeux élans et avait le cœur sur la main.

Bolan fixa un instant Teddy « Sniper » Jackson, un immense Black qui roulait patiemment une cigarette, assis à califourchon sur une chaise. Comme l'Exécuteur, il avait été sniper au Viêt-nam. Ses traits étaient fins, il avait des yeux bleus étrangement plantés dans un visage aussi noir que de F ébène. On ne pouvait pas faire plus noir. Jackson n'avait jamais été d'un genre très loquace et quand il prononçait plus de dix mots à la suite, ses copains le regardaient

comme s'il avait dit une incongruité.

À côté de lui, Fred Fratelli paraissait plongé dans une rêverie, l'œil dans le vague et l'allure décontractée. Ses copains l'appelaient Bumper, le cogneur. Un visage large planté sur un cou de taureau, le cheveu rare sur le dessus de la tête, et une voix de violoncelle. C'était une force de la nature. On prétendait qu'il lui manquait un quart de cervelle pour être tout à fait normal. Mais c'était un remarquable combattant, précis, fiable et capable de réfléchir vite malgré les plaisanteries de certains. Ex-caporal dans l'infanterie de Marine, il regrettait le temps où les USA avaient besoin de soldats pour les envoyer combattre sur un front ennemi. En faisant la connaissance de Mack Bolan, il avait compris très vite que l'ennemi n'existait pas seulement à l'extérieur de la patrie mais qu'il s'était installé en son sein même. Un ennemi sans foi, sans aucune pitié pour ses victimes, et dont la boulimie n'avait d'égale que son immoralité.

Willy « Crazy Horse » Tanka était assis en tailleur sur la moquette et conservait une parfaite immobilité depuis son arrivée. Il avait été éclaireur dans l'équipe de Fratelli où sa spécialité était devenue légendaire. Il travaillait toujours silencieusement et n'avait pas son pareil pour manier le couteau et l'arc. Issu d'une réserve Sioux du Dakota, il avait refusé à sa démobilisation de revenir partager la misère de ses frères de race. La société dans laquelle il tenta de s'insérer ne lui fit pourtant aucun cadeau et il connut une nouvelle fois la misère sous une autre forme, celle des grandes cités. Ayant créé un petit commerce artisanal de vente de bijoux indiens, il fut rapidement en butte aux tracasseries de l'administration qui lui reprocha, entre autres, d'oublier le paiement de sa patente et l'expulsa sans autre forme de procès. N'ayant que de très vagues connaissances des règles commerciales et sociales, rejeté de ville en ville, d'État en État, William Tanka fit un plongeon définitif en Pennsylvanie où sa survie fut tout de suite conditionnée par des actes en marge de la légalité.

Pendant une courte période, ces six hommes avaient été connus sous le nom de « Rats de Philadelphie ». Ils vivaient comme des parias, menant une existence misérable et plus que précaire. Sans domicile fixe, dormant la plupart du temps dans les égouts de la grande ville industrielle et survivant de rapine, ils pillaient et détroussaient les dealers et les proxénètes. Ils avaient secouru Bolan, et Bolan leur avait donné une chance de se réhabiliter, de reprendre une vie honorable.

La transformation avait réussi, et l'Exécuteur pouvait être fier d'eux.

Il y avait aussi dans la pièce trois vieux amis de Bolan : Rosario « Politicien » Blancanales, Herman « Gadgets » Schwarz, et Jack

Grimaldi.

L'Exécuteur avait fait la connaissance de ce dernier alors qu'il était pilote pour la mafia. Il avait bien failli lui régler rapidement son compte, à bord de son avion dans lequel il s'était glissé et qui l'emportait vers les Caraïbes. Mais il avait senti, à l'ultime instant, qu'il y avait quelque chose de bon dans la carcasse de ce mafioso d'occasion, et il lui avait fait grâce de la vie. Comme de très nombreux autres soldats revenus à la vie civile, Grimaldi n'avait trouvé aucun emploi en rapport avec ses aptitudes, bien qu'il fût un pilote remarquable, capable de faire voler n'importe quel appareil possédant des ailes. Écœuré, il n'avait finalement trouvé d'employeurs que dans l'Organisation *Cosa Nostra*. Il était d'origine italienne, de taille moyenne et, depuis son aventure aux Caraïbes, témoignait à l'Exécuteur une indéfectible amitié.

Herman Schwarz, l'un des deux rescapés de la Death Squad, était un expert en explosifs. Il savait toujours où et comment placer une charge de plastic C-4 ou de TNT pour en obtenir un résultat optimum. Mais il était aussi un génial technicien en électronique pouvant fabriquer à l'improviste n'importe quel système d'écoute discrète, de liaison radio, ou de surveillance.

Quant à Rosario Blancanales, le second survivant de l'Équipe de la Mort, il avait toujours été considéré comme un extraordinaire organisateur en tactique et en logistique. Quelque temps après le massacre de Beverly Hills, il avait monté une société de contre-espionnage industriel en association avec Schwarz. Leur entreprise s'était révélée fructueuse et fonctionnait toujours, ce qui ne les avait pas empêchés d'aider souvent Mack Bolan dans le cadre d'appuis logistiques ou de couverture tactique. Une nouvelle fois, les deux hommes avaient tout laissé tomber pour répondre à l'appel de l'Exécuteur.

Bolan s'assit sur une table et déclara à la ronde :

— Politicien et Gadgets connaissent les règles du jeu,, ils les ont apprises sur le tas lorsqu'on s'est attaqués à DiGeorge, à Los Angeles. Jack aussi est dans le coup. Mais vous n'avez participé avec moi qu'à une opération de groupe structurée[5].

— Quel va être l'objectif ? demanda Bob Tiffany.

— J'y viendrai tout à l'heure. Je vous parlais des règles...

John Cassiopea rigola brièvement et répliqua :

— Moi, je les connais les règles. On observe les macaques, on les infiltre, on leur pose quelques paquets-cadeaux et on lance le grand

feu d'artifice. Faudra être rapides, discrets et efficaces. Et puis...

— C'est pas tout à fait ça, Cass, coupa sèchement Bolan. Si vous acceptez de marcher avec moi, vous ferez exactement ce que je vous demande de faire et rien d'autre. Je ne veux pas de franc-tireurs ou de héros pour aller se faire bousiller bêtement. Je donne les ordres, on les exécute. Si je vous dis marchez, vous marchez. Si vous m'entendez donner un ordre de repli vous vous cassez sans demander pourquoi, et vous ne prenez pas d'initiatives personnelles. À partir de l'instant où nous serons sur le terrain, nous vivrons en temps de guerre à tous moments. Je n'admettrais aucun manquement à la règle. Est-ce que c'est clair pour tout le monde ?

La plupart des hommes présents restèrent silencieux. Il y eut quelques grognements et Robert Michatowicz annonça :

— Je n'ai pas l'habitude de foncer sans réfléchir, mais avec toi je marche, Striker. Est-ce qu'il y a quelqu'un qui n'est pas d'accord ?

— Pour moi, ça colle, dit Cassiopea.

— Pour moi aussi, répliqua en écho Fred Fratelli.

— Pas d'objection à soulever, acquiesça Willy Tanka.

Les autres hochèrent silencieusement la tête.

— Bon, fit Bolan. Passons maintenant à l'opération. L'objectif concerne un camp d'entraînement de la mafia. Ça se situe du côté d'un village nommé Banska-Bystrica, dans la montagne et...

— Jamais entendu parler de ce bled, intervint Fratelli. Où est-ce ?

— Dans les Basses Carpates, en Slovaquie.

— Merde ! fit Michatowicz. En Europe ?

— En Europe centrale.

Crazy Horse émit un petit sifflement.

— Qu'est-ce que les *amici* fabriquent là-bas ?

— Des mercenaires, ou plutôt des agents terroristes qu'ils recrutent parmi la mafia russe. Le but de l'opération sera de tout foutre en l'air.

— Bon Dieu, moi qui croyais qu'on allait les embrasser sur la bouche ! repartit Michatowicz. Ça se fait, là-bas.

Fratelli ricana :

— Repérage, identification, destruction ! La tactique est toujours la même, hein ?

— Négatif. En ce qui vous concerne tous, il s'agira d'un soutien logistique, Bumper, pas d'un commando direct.

— Mack craint pour nos os ! fit Fratelli en grimaçant. J'ai pas besoin qu'on se fasse du souci pour moi. Tu veux quand même pas qu'on te laisse faire tout le boulot en te regardant !

— Tu marches comme ça ou tu laisses tomber, trancha froidement Bolan.

— Ouais... Bon, heu... O.K. J'espère seulement être utile à quelque chose.

— Tu n'es utile qu'à toi-même, lui lança perfidement Crazy Horse avec un mince sourire.

— J'emmerde les Peaux-Rouges ! Ils ne sortent que des conneries.

— Les conneries ne sortent que de la bouche des Hommes Blancs, renvoya Crazy Horse sur le même ton.

— J't'ai dit que j'emmerde les Sioux dans ton genre et ton Grand Manitou avec.

— Manitou te regarde de trop haut pour cracher sur ta face de goret, tu le sais très bien.

— Bon Dieu, ils vont s'étriper, ces deux-là ! jeta Michatowicz d'un ton faussement horrifié.

Bolan eut un bref sourire. Il savait que c'était leur façon de plaisanter. Une façon assez rude, sans aucun doute, mais qui ne pouvait en aucun cas déboucher sur une véritable altercation. Les deux hommes avaient souvent fait équipe ensemble et s'appréciaient mutuellement.

L'Indien grimaça comiquement puis se fit de nouveau attentif.

— Bon, on t'écoute, Striker.

L'Exécuteur déplia une grande carte topographique qu'il scotcha sur un mur, ainsi que deux photos grand format représentant des clichés aériens.

Tous se turent, les yeux braqués sur les documents, brusquement tendus. L'atmosphère de la pièce s'était subitement électrisée. Bolan dissimula un sourire. Il était heureux de revoir ensemble ces neuf hommes faisant un demi-cercle autour de lui. Ils lui rappelaient neuf autres combattants qu'il avait aimés comme des frères. Ils étaient du même calibre, avaient été forgés dans le même moule. Mais, en même temps, il songeait au sort qu'ils avaient subi lors de cet assaut infernal, en Californie, et qu'il n'était pas près d'oublier.

En aucun cas il ne voulait entraîner ceux-là dans une opération sans issue et à haut risque. Il avait besoin d'eux, c'était sûr. On n'affronte pas toute une armée en jouant les solitaires sur un terrain inconnu. Et, surtout, le blitz que projetait Bolan requérait un maximum de renseignements qui ne pouvaient être obtenus que sur place, nécessitant obligatoirement une couverture et des moyens techniques. Mais s'il devait arriver malheur à ces hommes, il s'en voudrait à mort.

Il allait donc falloir qu'il dirige son équipe avec une poigne d'acier s'il voulait les ramener sains et saufs au pays. Vu la personnalité de chacun d'eux, ce ne serait assurément pas une partie facile. De plus, les informations qu'il avait accumulées sur le contexte criminel en Europe centrale étaient du genre plutôt lugubres. Ces types étaient d'une férocité sans égale, pires encore que les mobsters de *Cosa Nostra*. Ils étaient comme un immense estomac qui s'apprêtait à engloutir la démocratie occidentale.

CHAPITRE III

Bolan avait profité du délai avant l'arrivée de ses amis pour glaner une première moisson de renseignements. Il désigna les photos fixées au mur :

— Ces clichés ont été pris par satellite en début de semaine et concernent le camp d'entraînement de Banska. Le grossissement correspond à une prise de vue classique à partir d'une altitude de trois cents mètres. Certains détails sont un peu flous, mais on distingue bien les corps de bâtiments, les clôtures, les véhicules, et les installations domestiques. On arrive aussi à compter les sentinelles. Vous remarquerez l'antenne sur le toit du bâtiment central. Ils sont sûrement en liaison directe avec un QG planqué en ville. Je vous conseille de bien examiner ces documents avant de quitter cette pièce et de vous les coller en mémoire.

— Comment as-tu fait pour te procurer ces photos ? demanda Fratelli. Tu as des accointances au Pentagone ?

— N'importe qui peut les obtenir. Les prises de vue par satellites ne sont plus l'exclusivité de l'armée, Bumper. Il existe au moins dix sociétés commerciales, aux States, qui possèdent un contrat d'exploitation pour ce genre d'activité. Il suffit de leur demander de sortir les clichés concernant telle ou telle région et d'acheter ceux qui t'intéressent. Si tu veux des éclaircissemens, Gadgets t'en parlera.

— Ouais, fit Schwarz, je peux te dire que pratiquement toute la surface de la planète est constamment survolée par des satellites

équipés de caméras qui fonctionnent en permanence. Même de nuit, avec des systèmes amplificateurs de lumière et des capteurs d'infrarouges. Les prises de vue sont ensuite acheminées par ondes radio vers des centres de traitement technique et le tout est maintenant géré par des sociétés commerciales. L'exploitation civile a d'abord été instaurée dans le cadre de la lutte contre les incendies, la recherche de navires en détresse et la prévention des cataclysmes naturels. Mais en fait, ce n'est pas autre chose que de l'espionnage.

— Putain ! s'exclama Cassiopea. Ça doit représenter des tonnes de photos en archive.

— Pas du tout. Les clichés sont stockés sous forme d'images informatiques, tu peux en avoir des centaines sur une simple cassette magnétique.

Le taciturne Jackson leva la main et claqua des doigts.

— Ça coûte combien ? s'enquit-il.

— Quelques centaines de dollars, c'est selon l'utilisation que tu declares en faire. Pourquoi ? Tu veux espionner ta voisine ou ta petite amie ?

Il y eut des rires et l'atmosphère se détendit. Fratelli questionna :

— Alors, si je vais pisser dehors, n'importe où, je serai pris en photo ?

— Exact, rétorqua Schwarz. Et si tu emmènes une nana dans un pré pour te la sauter, c'est pareil. Tu seras immanquablement repéré et transformé en pixels.

— C'est quoi, des pixels ? fit Scraper Tiffany. C'est encore un truc dégueulasse ?

— C'est la plus petite unité informatique.

— Alors, j'ai pas envie d'être transformé en pixels.

— Ce serait pourtant bien d'en coller quelques-uns dans ta cervelle, Bumper, ricana Crazy Horse. Ça comblerait les vides.

Fratelli se contenta de hausser les épaules et Bolan enchaîna :

— Les moyens radio de ces types sont vraisemblablement alimentés en courant par un groupe électrogène que l'on voit ici.

Il pointa son doigt sur un point précis d'un des clichés, poursuivit :

— L'un des premiers objectifs sera de neutraliser ce groupe. Je vous donnerai tout à l'heure des détails sur la façon dont j'envisage de

procéder. Pour l'instant, je veux surtout vous faire comprendre que ce ne sera pas un coup facile. Les types auxquels nous aurons affaire sont beaucoup plus dangereux que les *amici* américains ou même les malacami de Sicile. Ne perdez jamais cette notion de vue.

— Ça y est, j'ai la trouille ! s'exclama Cassiopea. Déjà que nos mobsters sont pas vraiment des bons... Qu'est-ce qu'ils ont de spécial, ces mecs ?

— Chez nous, les règles du jeu dégueulasse se sont établies en un peu plus d'un siècle. Les familles mafieuses respectent à peu près les territoires des autres, soit parce qu'elles y trouvent un intérêt, soit parce qu'elles hésitent devant les risques de guerre des rues. La nouvelle génération de la *Cosa Nostra* ne cherche surtout pas à provoquer de remous, ils tiennent à ce que leurs choux gras poussent tranquillement sans qu'on les inquiète. La mafia slave, elle, joue sans aucune règle.

— Ces gus sont pourtant structurés, intervint Tiffany.

— Bien sûr. Quand je dis que ces types jouent sans règle, cela veut dire qu'ils ne respectent absolument rien. Il n'existe aucune convention, confidentielle ou non, qui puisse les brider dans leur action. Ils sont prêts à n'importe quelle saloperie pour arriver à leurs fins, même égorger un enfant ou un vieillard si ça peut leur rapporter cinq ou dix dollars.

— Des barbares ! grogna Tanka.

— Sans doute, mais des barbares structurés, c'est le seul point de comparaison avec la mafia d'ici. Les gros meneurs sont d'anciens patrons de la Nomen-klatura soviétique ainsi que des ex-membres du KGB. Eux ne sont pas des barbares, ils ont suffisamment de cervelle pour réfléchir à la meilleure façon d'exploiter leurs troupes pour s'en mettre plein les poches. À signaler, entre parenthèse : tout ce qui se négocie là-bas au noir est payé en dollars américains. Le fric slave n'est plus que de la monnaie de singe. Je veux que vous sachiez aussi quel est globalement le chiffre d'affaires de la mafia russe : un peu plus de cinquante milliards de dollars qui sont déposés sur des comptes numérotés dans des paradis fiscaux. Ça vous donne une idée sur l'importance de leur organisation. Leurs activités parallèles concernent aussi bien la revente au noir de matériel militaire tactique ou stratégique, que le marché de la pornographie, la prostitution à très grande échelle, la came, le jeu clandestin, le détournement de biens et de fonds publics, la mainmise sur l'attribution des licences d'État... Ils ne négligent pas non plus les opérations mineures : la vente d'alcools, du tabac, du sucre, du caviar et de l'or. Pour eux, il n'y a pas de petits

profits. D'une manière beaucoup plus expéditive que les *amici*, ils liquident sur contrat tous ceux qui s'opposent à leurs combines. Et ils sont sacrément bien équipés, on est actuellement à peu près sûrs qu'ils ont déjà en leur possession un armement tactique nucléaire.

L'Exécuteur alluma une cigarette avant de poursuivre :

— Voilà globalement comment fonctionne leur système. Mais ce que leur rapporte la mainmise sur les divers pays d'Europe centrale ne leur suffit pas. Ils veulent bouffer l'Occident.

— Les Soviets aussi voulaient se goinfrer l'Occident, fit remarquer Cassiopea.

— Dis plutôt les communistes de l'Est, corrigea Rosario Blancanales. De toute façon, maintenant, le communisme est mort, l'Union soviétique est barrée en couille.

— Je ne vois pas la différence. Pour moi, les communistes existent toujours. Ils se sont reconvertis, voilà tout.

— Ouais... C'est une façon de voir les choses.

— Moi, je me demande ce que les *amici* magouillent avec ces mecs de l'Est et ce qu'ils veulent en tirer. *Cosa Nostra*, c'est quand même une super-puissance capitaliste, non ? Comment peuvent-ils s'entendre avec ces gars-là ?

— Merde ! T'as rien compris, gémit comiquement Michatowicz. Qu'est-ce que tu crois qu'étaient les gros communistes, sinon des putains de capitalistes pourris jusqu'à la moëlle avec des masques de prolétaires ! Ils avaient un appétit d'ogre. Ils ont essayé le système chez eux pendant un demi-siècle et ce qui nous a sauvés, c'est qu'ils se sont bouffés eux-mêmes.

— On les a un peu aidés à se bouffer ! rigola Schwarz. Faut reconnaître que la CIA a bien joué.

— C'est sûr. Mais maintenant ils ressortent avec des tronches de mafiosi, de la came et des dollars plein les fouilles.

— Ils ont un objectif commun, fit valoir Cassiopea. C'est le gros gâteau européen qui les fait saliver.

Bolan hocha la tête, rétorqua :

— En gros, ton raisonnement est valable, Cass. C'est ainsi qu'il faut voir les choses. Mais c'est d'une façon différente que réfléchit Ange Castellano.

— J'ai entendu dire que tu lui as foutu une déculottée, déclara Teddy Jackson. J'pensais qu'il se planquait dans son trou.

Des regards étonnés se tournèrent vers le grand Noir.

L'Indien eut un mince sourire :

— Notre frère Jackson apprend à faire des phrases, encouragez-le.

— T'es pas essoufflé, Teddy ? grimaça Cassiopea.

— C'est drôle ce que vous êtes marrants ! pouffa le Black.

— Laissez parler Striker, bordel ! gronda Tiffany. Tu étais en train de nous dire que la vieille pourriture ne voit pas le problème de la même façon...

— Castellano n'est pas du tout sur la touche, contrairement à ce qu'il était logique de penser. Il a des vues à longue échéance et s'arrange toujours pour mener plusieurs affaires de front. Au Colorado, j'avais déjà compris qu'il était en cheville avec les grosses légumes de la mafia russe et ça m'a été confirmé à Washington. Lui aussi a analysé le contexte international. Il sait très bien que les Moujiks sont en train de se répandre un peu partout en Europe et aussi chez nous, aux States. Et il a extrapolé. Il a parfaitement compris que s'il voulait éviter de se faire bouffer par des bandes barbares et insatiables venues de l'Est, il fallait prendre les devants et les fixer chez eux.

— Et il leur a proposé une association ? suggéra Michatowicz.

— Tout juste. Une association dont il espère prendre la tête. Il leur a déjà envoyé de gros cadeaux et il fait semblant de leur faciliter les choses en leur accordant le droit occulte de s'implanter sur les secteurs secondaires de *Cosa Nostra*. Ça, c'est pour parer le danger d'une invasion incontrôlable. Mais Castellano vise beaucoup plus loin. Ce qu'il veut surtout, c'est utiliser tout le potentiel des gangs russes à son profit. Déstabiliser l'Europe occidentale en utilisant des équipes de terroristes est une première étape de son projet. Tout de suite après, ce sera le tour des États-Unis, ou même parallèlement. Lui-même n'apparaîtra pas, personne ne pourra rien lui reprocher. Ensuite, il n'aura plus qu'à déléguer une troupe de techniciens pour mettre la main sur le gros business international. Et croyez-moi, les gens qu'il enverra sur le terrain ne sont pas des novices. Ils ont tous reçu une formation universitaire de haut niveau, manient aussi bien les techniques financières que l'économie d'État, la gestion d'entreprises ou le retournement des structures sociales.

— Ça voudrait dire que Castellano a préparé son coup depuis pas mal de temps, apprécia Blancanales.

— Depuis l'effondrement du Mur de Berlin, pour être précis.

Tiffany émit un petit sifflement.

— Un putain de visionnaire !

— Ce qu'il a commencé à Denver et failli réussir à Washington est une illustration parfaite du but qu'il poursuit[6].

— Qu'est-ce qui s'est passé à Washington ? questionna Bumper.

— Il était à deux doigts de réussir un super chantage sur la Maison-Blanche. Le coup était joué à travers Moscou et s'appuyait sur le milliard de dollars que Clinton a versé à Boris Eltsine pour de premiers investissements américains en Russie.

— Nom de Dieu ! jura Cassiopea. C'est de la pure démente.

— Castellano est dément, la mafia en général est démente, ça n'a rien de nouveau. Et dites-vous bien que la grosse magouille de Washington n'était qu'un tout début. S'il réussit tout ce qu'il a en tête, le monde aura du mouroin à se faire.

CHAPITRE IV

Un silence complet plana pendant quelques secondes sur la petite assemblée.

— Moi, ça me laisse rêveur, dit enfin Fratelli. J'ai du mal à imaginer qu'un tel bordel puisse arriver.

— Sois certain que Castellano et son staff ne sont pas des rêveurs, eux. Je voulais que vous sachiez tous à quelle énorme saloperie vous allez être confrontés. Mettez-vous également dans la tête que si nous réussissons notre opération, ça ne fera jamais que freiner le danger sans l'éliminer globalement. Nous aurons toujours un colossal potentiel de pourriture suspendu au-dessus de la tête et la société n'aura plus qu'à faire avec.

— C'est plutôt décourageant, non ? fit Cassiopea.

Fred Fratelli poussa un soupir bruyant :

— Décourageant ? Tu veux rire...

— J'en ai pas du tout envie, mon vieux. Ça me donne plutôt envie de gerber.

— Est-ce que ça va vraiment servir à quelque chose, qu'on aille se balader là-bas ?

— Moi, je dis qu'on doit essayer de faire quelque chose contre ces pourris, affirma Sniper Jackson subitement volubile. Faut leur foutre une râclée au cul et leur montrer qu'on a des dents encore plus dures

que les leurs. Y a quelqu'un ici qui se dégonfle ?

— Personne se dégonfle, Sniper, décréta Michatowicz. On parle seulement. On agira ensuite.

Bob Tiffany se leva et s'étira.

— Moi, à force de parler, ça me donne soif. Y aurait pas un peu de bibine par ici ?

S'éclipsant dans une pièce contiguë, Blancanales en rapporta une caisse en carton qu'il ouvrit sur la table.

— Je pensais bien que vous êtes toujours une bande de soiffards, grogna-t-il en sortant une bouteille de Dom Pérignon.

— Du champ français ? s'exclama Bumper. Où as-tu piqué cette bibine, Pol ?

— Ce que tu appelles de la bibine, c'est le meilleur champagne au monde, mon vieux. Et rien qu'à l'idée de le voir passer dans ton estomac de primate, j'en ai mal au cœur.

— Attends que je goûte !

— Tu crois que je peux sacrifier un tel nectar à des buveurs de bière, Mack ?

— Dans trente secondes, sourit l'Exécuteur qui sortit d'un attaché-case neuf liasses de dollars.

Il déclara ensuite :

— Chacun de ces paquets représente dix mille dollars. C'est la part de chacun, il n'y aura pas de bonus à la fin de la mission.

— Moi, je ne marche pas pour le pognon, rétorqua Fratelli. J'ai un petit bar qui fonctionne bien, à L.A. Ça me suffit.

— C'est l'argent des *amici*, Bumper, il ne fait qu'entrer et sortir de ma poche.

— Tu t'es fait une banque de la mafia ?

— C'est à peu près ça.

— O.K., comme ça, je suis preneur.

Mack disposa les tas sur le pourtour de la table mais personne n'avança la main pour s'en saisir. Bolan, pourtant, savait qu'au moins cinq de ces hommes en avaient un besoin urgent, n'était-ce que pour assurer leur survie.

— Planquez ça dans vos poches, gronda-t-il en leur lançant les liasses.

Plusieurs bouchons claquèrent. Des coupes sorties de la caisse-carton se remplirent de Dom Pérignon. Les yeux bleus de Jackson s'agrandirent lorsqu'il en but une gorgée.

— Doux Jésus ! fit-il. Si on avait eu ça à Kwang-Tri, on aurait gagné cette putain de guerre.

Puis Schwarz porta un toast qui avait retenti maintes et maintes fois pendant la guerre du Viêt-nam :

— À la libération de l'Enfer !

— J'en suis déjà sorti, rigola Cassiopea.

— Alors apprête-toi à y retourner, mon frère, fit Tanka. Il y a d'autres âmes à sauver.

— Si c'est celles auxquelles je pense, j'ai pas tellement l'intention de leur tendre la main !

Bumper gloussa :

— Comment tu veux t'y prendre pour tendre la main à une âme ?

Bolan esquissa un sourire tandis que Bîancanales s'approchait de lui.

— Est-ce que Hal est au courant ?

— Dans les grandes lignes, oui.

— Et qu'en pense-t-il ?

— Pas grand-chose de bon.

— Ouais, je vois. Il craint une grosse merde internationale ?

— Pas seulement. Il pense aussi qu'il risque d'y avoir des fuites, il n'a pas été très loquace.

— Des fuites... Où ? Dans son entourage ?

— C'est ce qu'il m'a laissé entendre. C'est vraisemblable, les cannibales sont partout.

Après un temps de réflexion, Blancanales insista :

— Tu ne leur as pas parlé de cette histoire de congrès de la mafia...

— Chaque chose en son temps, Pol. Je veux d'abord les laisser digérer l'essentiel de l'opération. On examinera tout à l'heure les points secondaires et les détails techniques. Il nous faudra encore une journée pour planifier l'arrivée sur le terrain. Ensuite...

— Oui ?

— Il faudra se démerder en fonction de ce qu'on verra et entendra.

— Je suppose que tu sais où doit se tenir ce rassemblement...

— Dans le plus grand hôtel de Bratislava.

L'Exécuteur tenait l'information de Frank Vitali, la taupe fédérale qui avait pénétré le staff d'Ange Castellano, à New York.

— Ils ne se refusent rien !

— Non. Ils sont chez eux.

CHAPITRE V

La mafia était descendue à l'hôtel Forum, dans le centre de Bratislava. Un luxueux établissement de deux cent trente chambres et suites comportant tout le confort désirable. Le Forum n'était évidemment pas très fréquenté par les Slovaques, les tarifs pratiqués leur en interdisant quasiment l'accès.

Mack Bolan, lui, avait loué une chambre à l'hôtel Kyjev, un établissement situé dans une zone plus populaire mais agréablement aménagé et moderne.

Il faisait froid. Les passants dans les rues s'étaient emmitouflés dans des manteaux ou des parkas, marchaient rapidement et leur respiration laissait derrière eux des nuages de condensation.

Il était arrivé dans le milieu de la matinée après une escale à Vienne, en Autriche, où il avait pris un car pour la capitale de la Slovaquie. Une fois sur place, son premier souci avait été de louer un véhicule, une BMW gris métallisé, puis il avait pris une douche et flâné ostensiblement à proximité de l'hôtel. Plusieurs appels téléphoniques lancés depuis des cabines téléphoniques lui avaient permis de vérifier l'installation des membres de son équipe. Tous étaient déjà en place, disséminés par deux ou trois dans différents quartiers de la ville.

Mickey Michatowicz et Cassiopea avaient transité également par Vienne, un peu plus tôt que l'Exécuteur, tandis que Tiffany, Willy Tanka, Fratelli et Jackson s'étaient posés directement sur l'aéroport de

Bratislava à bord d'un Boeing de la Swissair, après une escale à Genève. Jusque-là tout s'était déroulé sans la moindre anicroche.

Le plus compliqué avait été de convoier les moyens techniques et l'armement nécessaire à l'accomplissement de la mission. Rosario Blancanales s'était chargé d'en planifier l'acheminement en trois étapes. L'ensemble du matériel rassemblé sur la côte Est des États-Unis avait été embarqué la veille dans le gros avion C-130 que Bolan utilisait parfois pour se déplacer rapidement d'un point à l'autre de ses zones opérationnelles. Emmenant Blancanales et Schwarz comme passagers, Jack Grimaldi avait piloté le mastodonte jusqu'à Lisbonne où il avait dû refaire le plein. L'escale suivante avait été Berlin puis, à partir de là, le C-130 avait pénétré dans le territoire de l'ex-Tchécoslovaquie pour en survoler le sud-est avant de se poser pour une heure à Bratislava.

Le matériel tactique avait été largué par parachutage, à basse altitude, sur le contrefort des Basses Carpates en un point préalablement défini sur une carte aéronautique.

Ensuite, Grimaldi était reparti seul à bord du C-130 qu'il avait parqué sur l'aéroport de Vienne. La location d'un hélicoptère ne lui avait posé aucun problème et, une heure plus tard, il était de nouveau à Bratislava.

À 11 h 30, l'Exécuteur conduisit la BMW jusqu'à une petite place au bord du Danube où il avait fixé rendez-vous à Grimaldi. Celui-ci arriva ponctuellement à bord d'un véhicule loué à l'aéroport et s'installa à côté de Bolan en souriant.

— Je t'ai apporté ton joujou, lui annonça-t-il, ouvrant un attaché-case sur ses genoux.

La mallette contenait le Beretta de Bolan ainsi que le gros silencieux spécialement conçu pour s'y adapter, un holster d'épaule et deux chargeurs de quinze cartouches.

L'Exécuteur s'empara de l'arme, la vérifia.

— Je n'ai pas pu trimbaler avec moi plus de munitions, commenta le pilote. Les autres paquets de 9 mm sont dans le colis largué dans la montagne. Au fait, que fait-on à ce sujet ?

— Pol et Gadgets iront récupérer une partie de l'armement en début d'après-midi. Un peu d'explosif aussi, et les transceivers.

Bolan fixa le holster à son épaule gauche et y glissa le flingue sinistre.

— Pas eu de problème pour le sortir de l'aéroport ?

— Aucun. J'ai évité les contrôles officiels en passant par le clubhouse de l'aéroclub.

— Il y a un aéroclub ?

— Oui, mais il ne fonctionne pas souvent. Ils n'ont que deux avions de tourisme rafistolés avec des bouts de fil de fer. Les adhérents y viennent surtout pour boire le coup entre copains. Ça s'est passé en douceur. Tu as déjà contacté les autres ?

Bolan hocha la tête.

— Ils restent en place et se tiennent tranquilles jusqu'à ce que je les rappelle.

Grimaldi se mordilla la lèvre :

— Comment comptes-tu attaquer le morceau, Mack ?

— Pour l'instant, je n'en sais trop rien. Je vais d'abord aller renifler du côté de l'assemblée des *amici*.

— Fais quand même vachement gaffe. D'après ce que j'ai compris, ils tiennent tout l'hôtel... De quelle façon envisages-tu la pénétration ?

— De la manière la plus simple, sourit Bolan. Par la grande porte.

— C'est culotté. Et salement risqué. Il doit y avoir là-bas tout le gratin de la pègre new-yorkaise, suppose qu'un de ces mecs te reconnaisse ?

— Il n'y en a pas beaucoup qui m'aient vu de près et qui vivent encore, rétorqua l'Exécuteur avec un petit rire glacé.

— Ça, je sais. L'emmerdant, c'est qu'ici ils sont comme chez eux, avec la bénédiction des Ruskofs, et qu'ils peuvent tout se permettre.

— Les *amici* sont chez eux partout, Jack.

— Mais nous sommes loin de nos lignes.

— Le jeu est le même, c'est une simple question de frontières.

— Ouais, tu as sans doute raison, et moi j'ai tort de me faire du souci. Bon, tu n'as pas besoin de moi pour l'instant ?

— Non. Retourne à l'aéroport et tiens-toi prêt

— Je dormirai dans Fhélico s'il le faut. Ciao, Mack. Fais gaffe à ta santé.

Le pilote quitta la BMW, la portière claqua, et Bolan le regarda s'éloigner vers son véhicule.

Il n'avait pas trop de craintes quant à la pénétration directe qu'il

allait devoir effectuer dans l'ancre luxueux de la bête mafieuse. Ce n'était pas la première fois qu'il infiltrait *Cosa Nostra*. Il connaissait par cœur la psychologie tordue des *amici* et savait exactement ce qu'il fallait faire pour parvenir à les infiltrer. Ses préoccupations étaient ailleurs.

Bolan savait qu'il ne parviendrait pas tout seul, ni même entouré de sa petite équipe de commandos, à neutraliser l'immense péril venu de l'Est. L'opération qui s'amorçait ne pourrait en cas de réussite que retarder une échéance fatale pour la société occidentale. Il y avait trop, beaucoup trop d'ordures sanguinaires prêtes à déferler sur le monde civilisé pour espérer les arrêter tous. Le fléau avait déjà pris une dimension internationale, et devenait monstrueux.

Mais l'Exécuteur était décidé à tout tenter. Pour l'instant, il y avait cette menace qui pesait sur la sécurité des gens normaux et honnêtes, quelque part du côté de Banska Bystrica. Il fallait commencer par là.

Il lança la BMW vers le centre de la cité portuaire.

Frank Vitali lui avait mentionné les noms de trois mafiosi qui s'étaient rendus à la réunion de Bratislava. Il lui en avait fait aussi une description physique. L'Exécuteur allait devoir attaquer le morceau bille en tête avec ces cartes en main.

Il fut en un quart d'heure à l'hôtel Forum, il gara la BMW à proximité de l'entrée et verrouilla soigneusement le véhicule. Il était vêtu d'un costume bleu nuit finement rayé passé sur une chemise en soie, portait des chaussures vernies et des lunettes légèrement teintées.

À peine avait-il fait dix pas vers le bâtiment qu'une grappe de jeunes Gitans se matérialisa devant lui, l'examinant comme s'il sortait d'un ovni. L'un d'eux se détacha du groupe et l'aborda :

— Vous voulez du change, sir ? Je peux vous aider si vous avez des dollars...

Son anglais était approximatif mais suffisamment compréhensible.

— Ne changez pas d'argent à la banque ni à l'hôtel, ils vous rouleront.

Bolan hocha négativement la tête tout en continuant de marcher.

— Si vous voulez des filles, j'peux vous montrer les plus belles de toute la ville, insista le jeune gars. Vous aimez les belles filles, sir ?

Bolan lui plaça quelques dollars dans la main.

— On verra plus tard, lui sourit-il. Partage ce fric avec tes potes.

Accélérant le pas pour se dégager, il se dirigea vers l'entrée de l'hôtel devant laquelle un homme en blouson de cuir et jean semblait monter la garde. Il n'y avait pas à se méprendre, le type était un soldat de la mafia chargé de surveiller les entrées. Le côté gauche de son blouson était légèrement renflé et dissimulait une arme.

Lorsqu'il arriva à sa hauteur, le type tendit le bras pour lui interdire le passage.

— L'hôtel est complet, déclara-t-il sèchement.

— Complet pour qui ? lui lança Bolan encore plus sèchement.

— J'vous dis qu'il est complet, c'est tout. Cherchez pas à comprendre.

— Bernie est à l'intérieur ?

— Bernie qui ?

— Tu vas continuer longtemps à me raconter des conneries ? fit l'Exécuteur en ôtant ses lunettes.

L'autre reçut l'impact réfrigérant de son regard et bredouilla :

— Ah !... Euh, parce que vous êtes aussi...

— Tu t'en étais peut-être pas aperçu ?

— Je... Excusez-moi.

— T'excuse pas, mec, laisse ça aux bonnes femmes et réponds-moi. Où est Bernie Moravito ?

Le mafioso de garde s'empessa subitement. Le bras qu'il avait d'abord tendu pour interdire le passage se fit prévenant et ouvrit la grande porte vitrée du hall.

— La dernière fois que je l'ai vu, il était dans le salon avec M. Colombo.

— Larry Colombo ?

L'Exécuteur- avait entendu parler de Larry Colombo un an plus tôt, à Los Angeles.

— Ouais. Attendez, j'veais vérifier, fit le gardien.

— Pas la peine, je le trouverai. Tu t'appelles comment ?

— Stevie, m'sieur.

— C'est bon, Stevie, continue de bien faire ton boulot, répliqua Bolan en lui donnant une petite claque amicale sur l'épaule.

Passant devant la réception, il se dirigea vers le salon, repéra un homme qui répondait au signalement que lui avait donné Frank Vitali. Il était assis dans un fauteuil club en compagnie d'un type moustachu. Moravito avait exactement l'air de ce qu'il était : un commandant en chef d'une troupe de *soldati* de la mafia. De bonne taille, costaud, le visage dur, l'œil vif et inquisiteur. Vitali prétendait qu'il n'était pas d'une grande intelligence mais malin et d'une rapidité qui le rendait particulièrement dangereux.

Plusieurs tables étaient occupées dans le salon. Bolan dénombra une bonne vingtaine d'hommes en train de discuter, buvant des apéritifs ou du champagne. Des filles, aussi, qui étaient visiblement des prostituées de luxe, se serraient contre certains d'entre eux et riaient volontiers de leurs bons mots. L'atmosphère était à la décontraction, ce qui arrangeait particulièrement l'Exécuteur.

Il prit tranquillement place dans un fauteuil en face de Moravito, lui adressa un petit clin d'œil en laissant tomber :

— Salut, Bernie. Tout se passe comme tu veux ?

— Salut, heu...

La phrase inachevée appelait une réponse, un nom. Bolan resta de marbre.

— On se connaît ? fit Moravito, hésitant.

— Moi je te connais. Nous nous sommes déjà rencontrés. Ça va, Larry ?

Le moustachu avait les yeux fixés sur Bolan depuis son arrivée. Il cilla, dit du bout des lèvres :

— Ouais, ça va.

Moravito se racla la gorge :

— Vous dites que nous nous sommes déjà vus ? J'ai beau chercher, je me rappelle pas...

— Cherche pas, Bernie, tu peux pas te rappeler.

— Comment ça ?

— Peut-être que je n'avais pas la même tête, si tu vois ce que je veux dire.

— Ah, je...

— Ouais.

— Je comprends, heu...

— Frank. Tu peux m'appeler Frank. J'ai besoin de te parler, Bernie.

— Pas de problème, je vous écoute.

— Seul.

— Ben... O.K. Tu nous laisses un moment, Larry ?

Larry Colombo haussa les épaules, eut une petite moue contrariée et décolla sa carcasse du fauteuil. Quand il se fut suffisamment éloigné, Bolan baissa la voix pour déclarer à Moravito :

— Tu sais ce que je suis ?

— Peut-être... Enfin, je crois que oui.

— Ne crois pas seulement. Les conséquences risquent d'être graves pour tout le monde.

Il y eut un petit silence embarrassé, puis :

— Je voudrais bien piger, heu, Frank... Qu'est-ce qui risque d'être grave ?

— Réponds-moi d'abord. Sais-tu ce que je représente ?

— Je pense... Je crois que vous êtes quelqu'un qui... qui pourrait avoir des pouvoirs spéciaux.

— Continue. Qui pourrait m'avoir donné ces pouvoirs ?

— Peut-être bien qu'une personne aurait décidé ça à New York, non ? Dites, Frank, je me souviens de cette époque où il y avait des As. Est-ce que...

— Les As n'existent plus, Bernie.

Mais Bolan avait appris qu'Ange Castellano avait remis le système au goût du jour. Le *capo di tutti capi* américain s'était constitué une équipe de fer composée de spécialistes de l'assassinat expéditif et de l'inquisition. Les *amici* de tous bords en avaient eu vent et craignaient ces types comme le choléra. Ainsi que les anciens As, ils avaient droit de vie et de mort sur tous les ressortissants de l'Organisation dirigée par Castellano, y compris les chefs locaux, et ne devaient rendre de comptes qu'au boss suprême. Bolan misait là-dessus pour affermir sa position vis-à-vis des envoyés de New York. C'était culotté, comme le lui avait dit Jack Grimaldi. Culotté et hyperdangereux. L'Exécuteur avait parfaitement conscience que son bluff ne pourrait pas tenir très longtemps, mais il ne désirait pas non plus faire durer la situation. Juste le temps de connaître bien le contexte, d'étudier les individus tordus qui grouillaient dans les lieux.

En tout cas, Bernie Moravito marchait apparemment dans le bluff. Bolan enchaîna sur un ton confidentiel :

— Enfin, ça ne s'appelle plus comme ça. Dis moi... Est-ce que tu n'as rien remarqué d'anormal depuis que tout le monde est arrivé ?

— Non, je vois pas.

— Vraiment rien ?

— Non, je vous dis !... À part, peut-être, des gars qui... Mais c'est de la connerie.

— À part quoi, Bernie ?

— Oh ! Pas grand-chose. Il a eu des types qui ont attrapé la chiasse mais ça vaut vraiment pas la peine d'en parler. Ça doit être la flotte, ici l'hygiène laisse à désirer. Non, à part ça, tout baigne. Pourquoi vous me demandez ça, qu'est-ce qui se passe ?

— Des choses, Bernie. Des choses...

Moravito changea de position dans son fauteuil, subitement mal à l'aise. Il alluma une cigarette, souffla un long jet de fumée.

— Quelles choses, Frank ? Qu'est-ce que je devrais savoir et que je ne sais pas ?

— Personne ne t'a mis au courant ?

— Bon Dieu, Frank, je voudrais bien savoir de quoi je dois être mis au courant.

Bolan hocha la tête d'un air navré.

— Voilà que les conneries recommencent, grinça-t-il entre ses dents.

Puis, regardant Moravito droit dans les yeux :

— Tu sais ce qui s'est passé récemment à Washington ?

Le chef de la garde fit une vilaine grimace.

— Ouais. Ce qui s'est passé dans cet immeuble est ignoble, Frank. Ce fumier... Cette salope de combinaison noire a...

Il s'interrompit abruptement, eut un petit hoquet.

— Dites, vous n'êtes quand même pas en train de me dire qu'il est dans le secteur ? La télé parlait de lui à Chicago...

Bernie demandait à l'Exécuteur si l'Exécuteur était dans les parages. Ce n'était pas sa faute s'il se trouvait nez à nez avec celui que tous les *amici* craignaient tant. Peu d'hommes, en effet, connaissaient

le vrai visage de Mack Bolan et rares étaient ceux qui avaient survécu à une confrontation avec lui. Dans leurs pires angoisses, les amici n'imaginaient qu'une ombre rapide et confuse se déplaçant dans l'obscurité et ne prenant consistance que lorsque la mort les frappait.

Bolan misait aussi sur la prolifération ahurissante des mobsters de tous crins au sein de l'Organisation.

Dans un État, une ville ou même le quartier d'une ville, les mafiosi ne pouvaient évidemment tous se connaître. Mais ils avaient un point en commun : la façon de prendre contact avec l'Organisation, qui était invariablement la même quel que soit le lieu où cela se passait. Et poser des questions de subordonnés à chefs était très mal considéré, et donnait souvent lieu à de sévères réprimandes. Depuis qu'il avait déclaré la guerre à *Cosa Nostra*, l'Exécuteur était devenu un expert en psychologie mafieuse.

Les yeux sombres de Moravito s'étaient écarquillés.

— C'est pour ça que vous êtes venu, hein ? C'est à cause de la grande pute ?

CHAPITRE VI

— Calme-toi, Bernie. Bolan n'a rien à voir avec ma présence ici. Ce n'est pas pour ça qu'on m'a envoyé. Et faut que tu le saches, le grand fumier n'a pas agi tout seul à Washington.

— Qu'est-ce que je dois comprendre ?

— Est-ce que tu ne serais pas au courant ? Dis-moi, tu vas me laisser mourir de soif ?

— Heu, excusez-moi, Frank, bredouilla Moravito en s'emparant d'une bouteille dans un seau à côté de la table. Vous aimez le champ ? C'est du français, le meilleur.

Bolan se contenta d'acquiescer, promena ensuite un regard observateur autour de lui. Quelques mafiosi avaient quitté leurs tables, d'autres les avaient remplacés. Il n'y avait pas seulement des mobsters américains mais aussi des slaves reconnaissables à leur accent, leurs visages et leur comportement. Ils discutaient dans un anglais difficile avec leurs homologues américains.

Une légère odeur de cuisine parvenait jusqu'au salon. À travers une porte à double battant qui s'ouvrait de temps en temps sous la poussée d'un serveur, on apercevait une grande salle de restaurant avec des tables aux nappes blanches.

Une fille un peu ivre roucoula bruyamment, accrochée au bras d'un gros *amici* qui se pavanait en racontant une bonne histoire.

Postés à des distances régulières, il y avait des gardes du corps

qui faisaient mine de ne rien voir de ce qui se passait dans le salon, d'autres encore dans le hall de la réception, et aussi près du grand escalier donnant accès à la salle de jeu, au premier étage.

À quelques tables de là, quatre *amici* discutaient bruyamment et se comportaient comme des soudards. Il s'agissait vraisemblablement de chefs d'équipes. L'un d'eux buvait au goulot d'une bouteille de champagne tandis que deux de ses copains l'encourageaient de la voix. Le quatrième essaya de peloter la croupe d'une serveuse slovaque qui se dégagea nerveusement.

Moravito suivit le regard de Bolan et fronça les sourcils. Fixant un grand balaise adossé au bar, un peu plus loin, il claqua des doigts. Le type rappliqua aussitôt et le capitaine de la garde lui murmura quelques mots dans l'oreille. Ensuite, il se tourna vers « Frank » :

— Faut pas les laisser aller trop loin. Ces gars sont bien, vous savez, mais ici ils ont tendance à se relâcher.

Le costaud échangea quelques mots cinglants avec les fêtards mafieux qui cessèrent aussitôt leur bruyante exubérance.

— Que disiez-vous au sujet du grand fumier, Frank ?

— À Manhattan, on est à peu près sûrs qu'il était de mèche avec certains chefs de l'Organisation.

— Qu'est-ce que vous me dites là ? Si c'est vrai, à qui est-ce qu'on peut faire confiance, merde !

— Je n'ai pas dit qu'il s'agit de quelqu'un de chez nous. Faut plutôt considérer la saloperie comme venant de la côte Ouest... Tu m'as l'air d'être en bons termes avec Larry Colombo.

— Pas plus que ça. Il représente la famille DiMaso de L.A., c'est un clan important. Larry est plutôt du genre vanneur mais on nous a demandé de bien nous occuper de lui. Vous pensez qu'il n'est pas clair ?

L'Exécuteur éluda :

— Jusqu'où je peux te faire confiance, Bernie ?

— Je comprends pas bien...

— Tu m'as très bien compris, n'essaie pas ce petit jeu.

— Eh bien... Si vous ne me demandez pas quelque chose qui puisse nuire aux intérêts de l'Organisation...

— C'est exactement ce que je voulais t'entendre dire. Toi et moi, nous sommes du même bord. Que penses-tu du grand projet ?

— Moi ?... Ce n'est pas mon boulot d'avoir une opinion à ce sujet, vous savez. J'obéis aux consignes et je fais marcher mes hommes, c'est tout.

— Mais tu as bien une idée personnelle ? Entre nous...

— Je dois comprendre que vous me demandez mon avis, d'homme à homme ?

— C'est ça.

Le mafioso se rengorgea un peu.

— Eh bien, je pense que M. Castel a joué un coup génial en montant cette opération. Mais c'est sûrement pas l'avis de tout le monde. J'ai entendu vaguement dire qu'il y avait eu une opposition.

— Il y a une opposition.

Bolan étendit ses jambes devant lui, alluma une cigarette à son tour. Après un regard circulaire, comme s'il voulait vérifier que personne ne pouvait l'entendre, il confia :

— Oublie la combinaison noire, Bernie. Le danger ne viendra pas de l'extérieur.

Puis il trempa ses lèvres dans la coupe de moët-et-chandon. L'autre marqua un silence révélateur de ses cogitations.

— Je vous remercie de la confiance que vous me faites, Frank, répliqua-t-il enfin. Est-ce que... est-ce que je peux vous poser une question directe ?

Bolan lui sourit :

— Si tu ne dépasses pas certaines limites.

— Bon. Qui et comment ?

Bolan laissa fuser un petit soupir.

— Tu me prends pour Dieu le Père ? Si je le savais exactement, je ne serais pas en train de discuter avec toi. J'aurais déjà agi. Tu me suis ?

— Oui, mais je me pose des questions.

— Et tu as raison. C'est en se posant des questions qu'on trouve des réponses. Demande-toi qui sont les faux culs qui se sont mélangés à la réunion, demande-le-toi très fort et tu finiras par les découvrir. Tu es mieux placé que moi.

— Mais... tous ceux qui sont invités ont été sélectionnés.

— Comment peut-on savoir à l'avance qui sont les brebis

galeuses ?

— Bon sang, ils ont prêté serment !

— Tu crois encore à toutes ces balivernes du passé, l'Omerta, la Monita Sécréta et le respect du code d'honneur ? Foutaise. Réfléchis plutôt à ce qui s'est passé à Washington, et avant ça à New York, et il y a quinze jours à Chicago. Chaque fois, nous avons été trahis. Tu l'as dit, il y a une sacrée opposition chez nous. Mais ne t'imagines pas que ces gus vont se pointer devant nous en gueulant bien haut qu'ils ne sont pas d'accord. Ce qu'ils veulent, c'est retirer les marrons du feu.

Bolan se leva et lui mit une main sur l'épaule.

— Je ne peux pas t'en dire plus pour l'instant. Ouvre l'œil, Bernie.

Puis il s'éloigna, laissant Moravito à ses réflexions, et alla s'accouder au bar où il acheta un paquet de cigarettes. Il n'en avait pas besoin mais il voulait établir un contact avec un mafioso qu'il avait repéré tandis qu'il discutait avec le capitaine de la garde.

Giuseppe Gambino, dit Gus Manhattan, était installé sur un tabouret et sirotait un Cognac, tout seul dans son coin comme s'il voulait éviter la promiscuité envahissante de ses pairs. Gus était un gros dealer de l'État du Massachusetts, presque l'équivalent d'un *capo* par l'importance de son chiffre d'affaires. D'allure précieuse, il était vêtu d'un coûteux costard en alpaga, affichait ostensiblement les bijoux de prix qu'il portait aux doigts et aux poignets, et répandait autour de lui les effluves d'un parfum français de marque. Mais il ne parvenait pas à ressembler à autre chose que ce qu'il était : une ordure issue du Bronx où il avait débuté comme maquereau à l'âge de seize ans en jetant sa propre sœur sur le marché de la prostitution.

L'Exécuteur avait écrasé sa cigarette avant de s'approcher du bar. Il en alluma posément une autre tout en déclarant à Gambino :

— Ça va, Gus, la vie est belle ?

Le dealer lui envoya un regard torve.

— Pourquoi elle serait pas belle ?

— T'as pas tellement l'air de t'amuser, on dirait.

— Pas vraiment, non, fit le mafioso en se tournant vers Bolan. Tu prends ton pied, toi ?

— Je ne suis pas là pour prendre mon pied, Gus.

— Ah ?

Il lui adressa un sourire sec, empocha le paquet de cigarettes et

lui tourna le dos pour se diriger ensuite vers la salle de restaurant qu'il traversa. Il voulait flairer l'atmosphère des lieux tout en repérant ceux qui pouvaient lui poser un problème ou au contraire lui faciliter le travail.

Plusieurs tables étaient déjà occupées par des *amici* et l'on entendait des bruits de fourchettes et de verres. D'après une rapide estimation, il y avait au moins une soixantaine de mafiosi au niveau du rez-de-chaussée, troupe et représentants de l'Organisation confondus. En envisageant un nombre au moins équivalent encore dans les étages, cela faisait plus de cent vingt hommes au total. Peut-être aussi y en avait-il d'autres qui se promenaient dans la ville. Un sacré rassemblement de malfrats mauvais et méfiants dont il ne fallait surtout pas sous-estimer ni l'intelligence ni l'instinct. Pour l'instant, ils paraissaient tous décontractés, comme s'ils se payaient une bonne partie de campagne, mais pas question de se fier à cette apparente nonchalance. La gueule du fauve pouvait s'ouvrir à tout moment, à la moindre faute, et broyer Bolan aussi sûrement que s'il était un fétu de paille.

Il cherchait un certain Gene Denvers dont Frank Vitali lui avait également indiqué la présence et décrit l'aspect physique. Il ne le trouva pas, mais tomba sur Larry Colombo au bar de la piscine. L'important mobster de Los Angeles tenait un verre de bourbon d'une main tandis que de l'autre il pétrissait gaillardement les seins d'une naïade blonde en monokini, assise sur un tabouret à côté de lui.

D'autres filles s'ébattaient un peu plus loin dans la piscine sous le regard amusé d'un mafioso obèse habillé seulement d'un short et de trois bagues en or. Appuyé contre un mur, deux armoires à glaces moustachues montaient la garde, indifférents en apparence au batifolage des donzelles.

Prenant place sur un tabouret voisin, l'Exécuteur commanda une coupe de champagne et entama joyeusement :

— T'en as pas une pour moi, Larry ?

Colombo ricana :

— Si tu veux des nanas, y a qu'à tendre les bras pour les ramasser. Et c'est gratuit.

Il avait immédiatement employé le tutoiement pour se placer sur un pied d'égalité.

— C'est l'hôtel qui offre ?

— Tu veux rire, ici c'est plutôt du genre constipé. C'est les *amici* du coin qui nous ont arrangé ça. C'est beau, la coopération ! Je sais

pas où ils ont trouvé toutes ces connasses, mais ils se sont pas foutus de notre gueule. Des culs pareils, ça vaut de l'or.

La fille n'avait eu aucune réaction, se contentant de sourire. Colombo enchaîna :

— Celle-là connaît même pas vingt mots d'anglais, c'est pratique pour discuter business entre nous.

Deux types s'installèrent à l'autre bout du bar circulaire. L'un d'eux avait le teint cireux et son visage dégoulinait de sueur.

— Casse-toi, dit soudain Bolan à la fille.

Voyant qu'elle ne comprenait réellement pas, il jeta à l'intention du mafioso :

— Vire cette pouffe, je veux pas qu'elle entende ce que j'ai à te dire.

— Mais elle pige que dalle...

— Vire-la !

Colombo grimaça mais fit descendre la fille de son tabouret, lui claqua les fesses.

— Va mettre ton cul au frais en m'attendant, ma poule, lui jeta-t-il.

Hésitante et une mimique d'incompréhension sur le visage, elle demeura debout sans bouger.

— Fous le camp, salope ! gronda Colombo.

Quand elle se fut éloignée, Bolan s'accouda au bar et déclara sans regarder le mafioso :

— Tu es loin de chez toi, Larry.

Colombo haussa les épaules.

— Ouais. Tout le monde ici est loin de chez soi.

— C'est pas ce que je voulais dire. Tu as lâché L.A. ?

— Comment sais-tu que j'étais à L.A. ?

— Je sais beaucoup plus de choses encore. Ça fait partie de mon business.

— À mon sujet ?

Colombo cessa un instant de respirer. Il but un peu de whisky pour se donner une contenance, insista ensuite :

— Qu'est-ce que tu pourrais savoir à mon sujet, Frank ?

Bolan prit tout son temps pour répondre d'un ton équivoque :

— Rassure-toi, je n'ai rien contre toi. Pas encore.

— Hé ! Qu'est-ce que tu veux dire ?

L'Exécuteur lui fit un sourire éclatant :

— Rien d'autre que ce que j'ai dit.

Il avait appris que la famille DiMaso avait eu de sérieux démêlés avec Ange Castellano avant que ce dernier prenne de l'importance. Il savait aussi que Colombo en était le principal responsable et qu'il trichait fréquemment avec les comptes de l'Organisation à Los Angeles.

Il tira sur sa cigarette, ajouta :

— Fais gaffe à pas te laisser embarquer dans une connerie, Larry.

— Bon Dieu, je comprends rien à ce que tu jactes. Tu pourrais m'éclairer ?

Le sourire de Bolan s'élargit puis il se figea subitement et ses yeux devinrent de glace.

— Il y a un bruit qui court. Un sale bruit de merde.

— Co... comment ?

— Je ne peux rien t'expliquer encore tant que je ne suis pas absolument sûr de toi. Ce qui m'ennuie, vois-tu, c'est l'endroit d'où tu viens.

— Merde ! Je suis un mec tout ce qu'il y a de clair...

— Je l'espère. Mais ce n'est pas le cas de tout le monde ici. Alors, je te le répète, te laisse pas embarquer dans une putain de combine à la con.

— Attends... Pourquoi est-ce que tu me dis ça ?

— C'est à toi que tu dois poser la question, Larry. Et si tu entendais parler du bruit de merde qui court dans les couloirs, ici, ce serait bien que tu m'en touches deux mots.

— Je vois, souffla *Yamici*. Vous êtes un de ces types qui...

— Te casse pas pour ce que je suis. Tout ce que je veux, c'est qu'il n'y ait pas de merde ici. Et quand je dis tout ce que je veux, tu m'as compris...

— Oui, sûr...

Il allait ajouter quelques mots lorsque le type au teint cireux se rejeta précipitamment du bar, à quelques mètres d'eux. Se tenant le ventre à deux mains, il se plia brusquement en deux, émit un râle syncopé puis s'affala sur le carrelage en gigotant. Son pote s'approcha de lui pour le secourir et dut reculer pour éviter un flot de vomissures.

— Putain ! cracha-t-il. C'est encore cette flotte de merde !

Se redressant, il apostropha le barman :

— Viens me donner un coup de main, connard, au lieu de me regarder comme un gland !

Prenant garde d'éviter les souillures du malade, il l'attrapa par les aisselles tandis que le barman s'empressait de quitter son comptoir pour le saisir aux chevilles.

Frank Colombo observait la scène d'un air dégoûté. Bolan lui demanda :

— Qu'est-ce qu'il a, ce mec ?

— Paraît que la flotte est polluée. Il a déjà une demi-douzaine de gus qui sont sur la touche depuis hier. On a demandé que le café soit fait avec de l'eau minérale.

— Bon, si tu as besoin de me contacter, fais-le par l'intermédiaire de Bernie. Dis-lui que tu veux parler à Frank Ferrari. O.K. ?

— Pas de problème, Frank.

— Et pas un mot à qui que ce soit sur notre discussion.

— Vous pouvez y compter.

Bolan s'éloigna un peu du bar, jeta un coup d'œil vers la piscine et ricana.

— Tu peux rappeler ta pouffe. Mets-lui un coup pour moi.

— J'y manquerai pas, assura Larry Colombo, mal à l'aise.

Frank Ferrari-Bolan tourna les talons et s'éloigna avec décontraction. En son for intérieur, pourtant, il était tendu et prêt à toutes les éventualités. Il avait déjà repéré plusieurs possibilités de repli pour le cas où son stratagème aurait brutalement avorté. Si cela devait arriver, il aurait à réagir avec un maximum de rapidité et de férocité. Il ne portait sur lui que son fidèle Beretta et seulement deux chargeurs. Une bien maigre défense contre tous ces loups aux dents acérées qui se seraient rués sur lui avec une incroyable sauvagerie s'ils avaient seulement soupçonné son identité.

Pourtant, le premier stade de l'opération avait réussi pour

l'Exécuteur. Il avait investi les lieux en souplesse. Il s'était ostensiblement montré et s'était fait des copains en maniant alternativement la carotte et le fouet, en semant le doute dans les esprits puis en rassurant. Il leur avait fourni une image-clé correspondant à ce que leur formation criminelle concourait à leur faire craindre et respecter : celle d'un espion du Grand Conseil de Manhattan, un de ces types redoutés et utilisant des méthodes pires que celles de la gestapo.

Il leur avait donné à réfléchir pendant quelque temps. Tout allait donc pour le mieux. Pour l'instant. Mais le jeu mortel ne s'arrêtait pas là, il lui fallait maintenant s'enfoncer plus en avant dans la gueule du monstre pour en examiner les points faibles.

CHAPITRE VII

Il y avait deux maîtres d'hôtel dans la grande salle de restaurant et une demi-douzaine de serveuses en tenues folkloriques. L'une d'elles était occupée près d'une table où s'alignaient des bouteilles de vin et de l'eau minérale.

Bolan aperçut son reflet dans la vitre d'un pilier de soutènement lorsqu'il arriva à sa hauteur. Le visage de la fille était d'une beauté très slave avec des yeux bleu océan, des cheveux blonds platinés et des lèvres sensuelles. Mais ses traits tendus et son expression concentrée ne cadraient pas avec le tableau général. Il y avait une fausse note et l'Exécuteur remarqua aussi le geste furtif qu'elle faisait, remplaçant ensuite un petit flacon dans la poche de son tablier.

Il s'en approcha et elle se tourna vivement vers lui. Ses traits se détendirent alors et elle lui adressa un ravissant sourire un peu trop spontané.

— Vous désirez une table ? lui demanda-t-elle dans un anglais impeccable.

Il lui rendit aimablement son sourire tout en ressentant au fond de lui un petit signal d'alarme.

Indéniablement, cette fille avait de la classe, beaucoup trop pour n'être qu'une simple serveuse.

— Ce n'est pas une table dont j'ai besoin, répliqua-t-il. Comment vous appelez-vous ?

— Olga. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

— Peut-être bien. À moins que ce soit moi qui puisse quelque chose pour vous.

Les beaux yeux bleus se plissèrent un peu.

— Je ne comprends pas.

Bolan hésita à peine.

— Où peut-on se rencontrer seuls ?

— Je ne fais pas partie de la troupe de call-girls, se cabra-t-elle aussitôt sans pourtant cesser de sourire.

— J'en suis convaincu, rétorqua-t-il.

Elle avait l'air d'hésiter, partagée entre l'envie de se soustraire au dialogue et une crainte sourde qu'il lisait dans ses yeux.

— J'ai mon service à assurer, avança-t-elle. Dans quelques instants la salle sera pleine.

— Il y a sûrement des cas de force majeure qui vous permettent de vous absenter quelques minutes, insista Bolan.

Elle se mordilla la lèvre.

— Mais pourquoi ? Que me voulez-vous ?

— Vous le saurez dans un moment Alors, où ?

— Je ne sais vraiment pas si...

— Où ?

Le sourire de la blonde avait complètement disparu. Elle cilla puis répliqua d'une voix altérée :

— J'ai une chambre au premier, dans le couloir réservé au personnel. La 111, c'est tout au fond du couloir. Mais je ne pourrai pas y rester longtemps.

— O.K., acquiesça Bolan. Dans deux minutes, termina-t-il avant de la planter en face de ses bouteilles.

Se dirigeant vers le hall de la réception, il croisa Giuseppe « Manhattan » Gambino qui venait de quitter le bar-salon. Celui-ci s'arrêta sur son passage, avec l'intention visible d'engager le dialogue.

— Dites-moi, heu... Frank, je peux vous parler un instant ?

De la main droite il tenait une cigarette avec affectation, découvrant ostensiblement la grosse gourmette en or qu'il portait au poignet. La gauche était plantée dans la poche de son pantalon. Il

faisait tout pour ressembler à une gravure de mode.

— Qui t'a dit que je m'appelle Frank ? renvoya Bolan d'un ton cassant.

— J'ai un peu discuté avec Bernie. Il paraît qu'il y a des choses qui se préparent...

— Bernie t'a vraiment dit ça ?

— Eh bien, pas vraiment, mais j'ai cru comprendre...

— Il t'a raconté pourquoi je suis ici ?

— Non, mais j'ai déjà rencontré des gars dans votre genre, Frank. Je me doute que vous ne vous êtes pas déplacé pour rien. Si vous pensez que je peux vous être utile...

Il essayait de se mettre bien dans ses papiers. C'était excellent. L'Exécuteur lui balança un sourire sec.

— Merci de ta proposition. Mais si tout le monde se tient à carreau il ne se passera rien. À moins...

— Oui ?

— À moins que tu sois au courant de quelque chose, prononça-t-il à voix contenue.

— À quel sujet ?

— C'est à toi de me le dire, Gus. Ou tu es au courant, ou tu ne l'es pas. Réfléchis-y.

Sur ces paroles équivoques, Bolan le repoussa fermement pour marcher vers le hall de la réception. À présent, il était sûr que le bruit allait se répandre très vite parmi les *amici* massés dans l'hôtel. La nouvelle que Frank Ferrari venait de débarquer de New York commençait déjà à circuler de bouche à oreille et certains mobsters qu'il rencontrait sur son passage le regardaient déjà avec attention et respect.

S'arrêtant devant deux *soldati* en train de discuter près du comptoir de la réception, il leur demanda :

— Est-ce que vous avez vu Gene Denver ?

Les deux types l'avaient aperçu quelques instants plus tôt en discussion avec Bernie Moravito. Le plus proche hochait négativement la tête mais l'autre répondit aussitôt :

— M. Denver doit être encore dans sa chambre. On l'aurait vu descendre, on n'a pas bougé d'ici.

— Quelle chambre ?

— La 345.

— Tu es avec qui ?

— Je bosse pour M. Denver. Presque tous ceux qui viennent de chez nous sont logés au troisième.

Bolan le remercia d'un petit mouvement de tête avant de se diriger vers une des deux cabines d'ascenseur qui l'amena au premier étage. Trois minutes s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté le restaurant. Il espérait que la blonde était au rendez-vous. Marchant silencieusement sur l'épaisse moquette, il longea un long couloir jusqu'à une porte capitonnée qui céda sans problème sous sa poussée.

De l'autre côté, le décor n'avait plus rien à voir avec le luxe réservé à la clientèle. Le plancher était recouvert d'une moquette usagée, râpée et constellée de taches douteuses. Les murs étaient sales, la peinture écaillée. Il trouva la porte n° 111 à laquelle il frappa, entendit aussitôt un bruit de loquet et le battant s'entrebâilla. Le joli minois de la blonde apparut, souriant de nouveau.

— Entrez, dit-elle en ouvrant complètement la porte pour le laisser passer.

Il fit deux pas à l'intérieur, englobant d'un rapide coup d'œil circulaire une pièce à l'aspect aussi minable que le couloir contigu. Il y avait un lit impeccablement fait, une table en bois blanc, une armoire délabrée qui laissait entrevoir quelques vêtements, et un minuscule cabinet de toilette.

— C'est sympa chez vous, lui confia-t-il ironiquement.

— Vous voulez dire que c'est infect.

— C'est calme, en tout cas.

Elle haussa les épaules.

— Que voulez-vous, au juste ?

Bolan s'approcha d'elle, la considérant gentiment.

— Vous n'êtes pas serveuse, n'est-ce pas ?

— Vous m'avez pourtant vue en bas dans la salle...

— L'habit ne fait pas le moine, enchaîna-t-il en lui entourant subitement les épaules pour la bloquer contre lui.

Sa main plongea dans la poche du mignon tablier en dentelle dont il retira un petit flacon. Puis il la lâcha et plaça la fiole devant

lui.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-il. De l'arsenic ou une potion contre la toux ?

Subitement empourprée, la blonde Slave recula vivement de deux pas en s'indignant :

— De quel droit me fouillez-vous ? Vous êtes ignoble !

— Vous êtes peut-être un ange ?

— Vous pouvez dire tout ce que vous voulez, ça ne m'atteint pas. Je ne vous dirai rien.

— Je vais ouvrir cette porte et appeler les gentils garçons que vous tentiez d'empoisonner. Je vous assure qu'ils sont très convaincants.

Comme statufiée, elle le regardait à la fois avec fureur et angoisse. Elle baissa soudain les yeux, les rouvrit et son magnifique sourire revint sur ses lèvres. Quelques pas l'amènèrent près du lit sur lequel elle s'assit.

— Je vais vous expliquer, répliqua-t-elle après un petit temps de réflexion. Ce n'est pas ce que vous croyez.

— Je ne demande qu'à vous croire... Vous parlez bien l'anglais.

— J'ai fait des études à New York, il y a cinq ans de cela. Vous voulez savoir ce que contient ce flacon ?

— C'est bien ce que je vous ai demandé.

— Du bromure, tout simplement.

Relevant sa jupe un peu au-dessus du genou, elle étira sa jambe en la massant. Le début du numéro de charme. Bolan attendit la suite, certain qu'il allait y en avoir une, et des moins attendues.

— Vous êtes une brute, minaуда-t-elle. Vous m'avez mis une hanche en compote en me serrant comme vous l'avez fait.

Sa main glissa un peu plus haut sous la jupe dans un mouvement langoureux.

— Du bromure, hein ?

— Le responsable du séminaire a demandé qu'on en mette dans les boissons pour tranquilliser tous ces gens.

Bolan rigola franchement.

— Vous avez vu comment ils se comportent ? ajouta-t-elle d'un air outré. Dès qu'ils ont un peu bu, ils deviennent comme des bêtes.

L'Exécuteur hocha doucement la tête.

— Je ne pense pas qu'il s'agisse de bromure, Olga. Et il ne s'agit pas non plus d'un séminaire, du moins comme on le conçoit habituellement.

— Quelle est la différence ? rétorqua-t-elle en lui montrant subitement un petit automatique extra-plat qu'elle avait sorti de sous sa jupe. Tenez-vous tranquille ou je tire !

La petite gueule noire de l'arme était dirigée tout droit sur la poitrine de l'Exécuteur.

CHAPITRE VIII

Il se contenta de la regarder en souriant.

— Vous ne tirerez sûrement pas.

— Vous croyez ?

— Absolument. Ce serait le plus sûr moyen d'attirer tous ces braves gens par ici.

— On ne me trouvera pas, je sais comment quitter l'hôtel sans qu'on puisse me voir. Ils ne trouveront que votre cadavre.

Bolan estima que le pistolet était un .32. La fille le braquait sur lui avec détermination et sa main ne tremblait pas. Visiblement, elle savait se servir d'une arme, mais il aurait pu le lui arracher avant même qu'elle comprenne ce qui lui arrivait. Il se garderait pourtant d'en arriver là pour l'instant, l'important étant d'abord de comprendre à quel jeu se livrait cette blonde slave habillée en serveuse. Pouvait-elle être une alliée ?

— Vous n'êtes pas plus serveuse que je ne suis un mafioso, Olga.

— Qu'essayez-vous de me faire croire ? Je vous ai vu discuter avec ces salauds.

— Peut-être auriez-vous préféré que je leur déclare ouvertement la guerre ?

Elle marqua une nouvelle hésitation. Son visage était devenu infiniment sérieux et dur. Bolan la fixa ironiquement.

— Je vous ai dit tout à l'heure que l'habit ne fait pas le moine.

— Ce qui veut dire ?

— Vous m'avez parlé d'un séminaire, moi je vous parle d'une réunion de la mafia. Ceux de chez moi et ceux qui viennent de Russie. Concluez vous-même.

— Mais qui êtes-vous, alors ? Un policier américain ?

— Non.

— Vous voulez me faire croire que vous appartenez à un service secret, la CIA ?

— Non plus.

Bolan eut un petit rire sinistre qui la fit frissonner.

— Habituellement, je liquide la vermine mafieuse. Je ne cherche pas à arrêter les *amici*.

— Admettons que je vous croie...

— Moi, je crois que vous avez de la chance.

— Ah oui ? lui lança-t-elle avec défi.

Ses yeux couleur de l'océan étincelèrent. Bolan soupira :

— Si à ma place vous aviez eu affaire à l'un de ces cannibales, vous ne seriez sûrement plus en mesure de discuter comme vous le faites. Ils seraient déjà en train de vous passer à la question. Vous ne savez sans doute pas ce que ça signifie.

— Oh si !

Bolan nota que l'œil sombre de l'automatique ne le fixait plus avec autant de résolution. Le regard bleu, lui aussi, s'était quelque peu adouci, mais la fille restait sur ses gardes.

— Nous connaissons bien les méthodes de ces ordures, surtout ceux qui viennent d'Ukraine et qui ont envahi notre pays.

Il nota mentalement le « nous », se fit attentif à la suite :

— Les crapules russes sont beaucoup plus féroces que vos propres gangsters, poursuivit-elle avec de la passion dans la voix. Ils ont hérité de la sauvagerie du Vorovskoï Mir et sont devenus puissants depuis qu'ils sont dirigés par d'anciens membres du KGB et des salauds de la Nomen-klatura. Ici, maintenant, ils contrôlent presque tous les marchés, ceux de l'État, et aussi les marchés parallèles qu'ils ont mis au point avec la complicité de nos dirigeants. Ils ont instauré une politique de terreur. Ils ont mis la main sur les petits gangs qui

existaient déjà avant leur venue. Les Gitans qui traînent devant tous les hôtels pour touristes sont sous leur contrôle et il y a encore bien d'autres bandes de voleurs qui marchent avec eux.

L'Exécuteur savait ce que signifiait « Vorovskoï Mir ». Le Monde des Voleurs, une mafia russe traditionnelle qui avait sévi en ex-Union Soviétique bien avant l'éclatement des pays satellites. Joseph Djougachvili, le futur Staline, s'était en son temps appuyé sur le Vorovskoï Mir pour asseoir son pouvoir. Le Crime Organisé n'était malheureusement pas un phénomène uniquement latino-américain.

— Qu'est-ce que vous versiez dans les consommations ? revint-il à la charge.

— Un produit laxatif concentré, répondit-elle sans hésitation. Un composé chimique qui provoque de fortes contractions intestinales et des vomissements.

Bolan ne put s'empêcher de sourire.

— Vous cherchiez à rentabiliser les toilettes de l'hôtel ?

— La plupart de ces porcs ne boivent que de l'alcool et du champagne, comme s'ils étaient des princes. Le premier but était de leur faire croire que l'eau courante est polluée.

Bolan comprenait le stratagème.

— Nous voulions les obliger à n'utiliser que de l'eau minérale dans le café et le thé, continua la jeune Slovaque.

— Pour frapper ensuite un grand coup ? estima-t-il.

— Évidemment. On ne peut pas contaminer toute l'eau courante en circulation dans l'hôtel. Il faut que ce soit sélectif.

— Et l'étape suivante aurait été l'empoisonnement total ?

— Oui. Cela fait partie de notre plan.

Elle expliquait la machination avec sang-froid et lucidité, de la même façon qu'elle aurait parlé de n'importe quel sujet anodin.

— Olga, ce n'est qu'un prénom, fit-il remarquer.

— Mon nom est Janucek. Olga Janucek. J'appartiens à un groupe de lutte anti-mafia, nous nous battons pour libérer la Slovaquie de leur emprise. Nous ne voulons surtout pas que des gangsters américains comme vous accordent leur soutien à ces sauvages qui maintiennent notre pays dans la misère, rançonnent, pillent et assassinent sans que la police fasse le moindre effort pour les neutraliser. Nous sommes prêts à donner notre vie pour que cessent ces crimes odieux.

— D'une certaine façon, je préfère entendre ça.

— Cela n'a aucune importance que vous le sachiez puisque je vais vous tuer.

— C'est une obsession chez vous ?

— Non, une obligation, rétorqua-t-elle vivement. Je n'ai pas envie de vous tirer dessus. En fait, vous ne paraissez pas avoir le comportement de ces autres types, mais vous êtes sûrement leur ami.

L'Exécuteur décida que le moment était venu de jeter du lest :

— Je ne suis pas leur ami.

— Qui que vous soyez, je ne peux pas prendre le risque de vous laisser vivant. Nous sommes en guerre, vous savez.

— Mon nom est Mack Bolan.

Elle mit plusieurs secondes avant de réagir.

— Cela n'évoque rien pour moi.

Bolan se mit à rire franchement.

— Faites un effort de mémoire, Olga. Je ne voudrais pas vous occasionner d'ennuis avec mon cadavre dans votre chambre.

— Vous dites... Mack Bolan ?

— Certains m'appellent aussi l'Exécuteur.

— Vous...

Subitement, elle se leva et se mit à marcher lentement dans la pièce sans cesser de le surveiller.

— Est-ce vrai ? jeta-t-elle avec une certaine brusquerie.

— C'est tout à fait vrai, lui assura-t-il en lançant son bras vers la main armée qui disparut entièrement sous la sienne.

Un doigt appuyé contre le pontet pour empêcher le coup de partir, il lui arracha sans brutalité le petit .32 et l'obligea à se rasseoir sur le lit. Puis il sortit le chargeur de la crosse pour en examiner le contenu, constata qu'il était plein, le remit en place et lança l'arme sur le lit à côté de la jeune femme.

— Planquez-le sous vos jupons, vous pourriez en avoir besoin, lui conseilla-t-il.

Décontenancée, elle le fixa un moment puis posa son regard sur l'automatique mais n'y toucha pas.

— Pourquoi faites-vous ça ?

— Je voulais vous montrer que je ne suis pas votre ennemi.

Elle demeura silencieuse et Bolan reprit :

— Je ne vous ai pas menti, Olga. Si j'étais un mafioso, vous seriez déjà six pieds sous terre. Vous m'avez dit que je n'ai rien à vous apprendre concernant leurs méthodes.

— J'ai... j'ai entendu parler d'un homme qui s'est attaqué à la mafia américaine, et à toutes les mafias à travers le monde, admit-elle. Quelqu'un qui aurait engagé une lutte ouverte contre ces gangsters.

— Vous l'avez en face de vous.

— Je commence à vous croire.

Elle fixa encore l'automatique posé à côté d'elle, poursuivit :

— Qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Ça ne vous paraît pas évident ?

— Peut-être. Je ne sais pas trop, nous n'employons pas les mêmes méthodes. Mais comment avez-vous réussi à vous introduire parmi eux ? Je vous ai vu vous comporter comme si vous les connaissiez depuis toujours.

— C'est un peu ça. Cela fait longtemps que je pratique les *amici*.

— Et vous pensiez pouvoir retourner la situation à votre avantage ?

— Je le pense toujours.

— Maintenant, ma mission n'est plus possible, objecta-t-elle, relevant un coin de sa jolie bouche.

— Pourquoi donc ?

— J'ignore de quelle façon vous voulez vous y prendre mais, ce qui est sûr, c'est que vous allez interférer avec le plan que nous avons prévu. Il n'y a pas de place ici pour deux méthodes de travail.

— Empoisonner ces types n'est pas la bonne solution, Olga. Même si vous arrivez à en liquider la moitié de cette façon, ça n'arrêtera pas les autres. De plus, je ne suis pas sûr que vous y parveniez, leur psychologie est basée sur la méfiance extrême. En ce moment même, soyez certaine qu'ils ont déjà reniflé quelque chose de suspect.

Bolan évita de lui dire qu'il avait commencé à faire tout ce qu'il fallait pour éveiller leur méfiance, afin d'utiliser à son profit une réaction de suspicion mutuelle.

— Et il y a au moins soixante-quinze pour cent de risques qu'ils

vous mettent la main dessus, ajouta-t-il. Dès qu'ils commenceront à comprendre, tous leurs regards se tourneront immanquablement sur le personnel, puis sur vous, et vous ne pèserez pas lourd entre leurs pattes.

— Vous croyez réussir, vous ?

— J'ai déjà réussi à les infiltrer. J'ai bavardé avec eux, je suis devenu plus ou moins leur pote et je peux circuler comme je veux dans cet hôtel.

— Leur pote ? Cela veut peut-être dire que vous avez leur confiance ?

De nouveau, une petite lueur d'appréhension s'installa dans les yeux bleus.

— Non, c'est autre chose. Ils me craignent. Ils me craignent parce qu'ils croient que je fais partie de la Gestapo.

— La Gestapo ?

— C'est le nom qu'ils donnent à une équipe de durs, à New York, de supercannibales chargés de surveiller les projets en cours. Castellano les envoie régulièrement sur de gros coups comme celui-ci. Il est seul à connaître leur véritable identité.

— Castellano, qui est-ce ?

— Vous n'avez pas l'air très au courant de ce qui se passe en Amérique.

— Nous vivons un peu en circuit fermé depuis plus de deux ans, à cause de ces chacals.

— Ange Castellano est le *capo di tutti capi*, le chef des chefs de *Cosa Nostra* et il espère prendre la tête de toutes les bandes du Crime Organisé sur le plan international.

— Oui, je vois, répliqua-t-elle, songeuse. Bon, vous avez réussi à entrer ici. Qu'est-ce que vous envisagez, maintenant ?

— Le mieux est que vous ne le sachiez pas. Pour votre propre sécurité. Et je vous suggère de tout lâcher ici et de disparaître.

— Il n'en est pas question.

— Tenez-vous à mourir ? Vous êtes bien trop jeune et trop jolie pour ça.

— Mourir n'est rien si on meurt pour une juste cause.

— Je vous donne un conseil, Olga : restez vivante. Tirez-vous

d'ici.

— D'accord ! persifla-t-elle. Je vais m'en aller, me marier et faire de beaux bébés qui grandiront et deviendront plus tard les victimes de tous ces salauds.

— La société tout entière est confrontée à ce danger. Mais ce n'est pas cela qui empêche les gens de vivre.

Après un temps de réflexion, elle répliqua :

— Vous paraissez très sûr de vous... Admettons que je me retire. Pour cela, il faudrait que je sache exactement ce que vous comptez faire.

— Je vous l'ai dit. J'ai l'intention de nettoyer le terrain de la vermine qui y grouille.

— Je veux des détails.

— Vous les connaîtrez bientôt.

— Quand vous aurez commencé à semer la panique ? C'est cela ?

— Exactement, sourit-il.

Désignant l'armoire qui laissait entrevoir quelques vêtements, il suggéra :

— Mettez un manteau et tirez-vous d'ici, Olga. L'air va très vite devenir irrespirable dans le secteur.

— Pas question, je reste. Mais comme je ne peux pas vous obliger à partir, je vais peut-être me voir obligée de vous aider. Tous ces gros gangsters américains ne sont pas venus à Bratislava seulement pour se remplir la panse de champagne et, comment dites-vous ? sauter nos prostituées...

— On les a invités pour leur faire voir quelque chose, fit Bolan. Du moins les représentants des familles importantes. Et ce quelque chose se trouve du côté de Banská-Bystrica.

— Ah ! Vous êtes au courant de ça ?

— Entre autres, oui. Ils forment là-bas des terroristes pour les lancer ensuite en Europe occidentale et aux États-Unis.

Il la regarda droit dans les yeux :

— Et j'ai l'intention de détruire ce camp.

Olga Janucek ferma un instant les yeux. Ensuite elle ramassa le petit .32 à côté d'elle, releva sa jupe jusqu'à la taille pour fixer l'automatique dans un petit étui qu'elle portait sur la hanche droite.

Puis elle se leva et alla se placer devant la fenêtre.

— Tout seul ? dit-elle. Vous plaisantez.

— Je ne plaisante jamais quand il s'agit des *amici*.

Elle poussa un soupir.

— Bien. Je pense qu'il est inutile que j'essaie de vous convaincre. Et vous avez l'air de savoir de quoi vous parlez. Je vais vous donner un renseignement, essayez de l'utiliser au mieux : savez-vous qui dirige cette réunion ?

Bolan, à travers Frank Vitali, connaissait le nom et le signalement de l'homme chargé par Castellano de gérer le rassemblement de cannibales à Bratislava : Gene Denver, alias Gennaro Demonisi, un important mafioso qui n'appartenait à aucune famille mais qui était réputé comme ayant la confiance de la plupart. Une sorte de négociateur, de diplomate de *Cosa Nostra*.

Il se garda d'en parler à la jeune femme.

— D'après nos renseignements, enchaîna-t-elle, cet homme a la mainmise sur tout ce qui concerne la venue des crapules américaines. Il s'appelle Gene Denver et il est ici même en ce moment.

Saisissant un paquet de cigarettes sur la table, elle s'en plaça une entre les lèvres et fit claquer un briquet.

— Peut-être êtes-vous informé à son sujet, poursuivit-elle en exhalant un filet de fumée, mais ce que vous ignorez sûrement, c'est qu'il y a un complot pour l'éliminer, lui et cinq autres hommes très importants qui l'accompagnent.

Bolan se fit attentif. Il ignorait cette nouvelle, mais cela ne l'étonnait pas outre mesure. Les mafiosi cherchaient à s'assurer la plus grosse part du gâteau, quitte à supprimer ceux qui voulaient leur en interdire l'approche. Il se demanda néanmoins pourquoi Ange Castellano et son staff n'en avaient pas eu vent, eux qui se tenaient sans cesse à l'écoute de tout ce qui pouvait leur nuire. Et comment, aussi, Olga Janucek pouvait être informée. La réponse lui apparut aussitôt : il y avait des écoutes dans l'hôtel. Et, dans cette nouvelle donne de cartes truquées, il en existait peut-être qui pouvaient être utiles à l'Exécuteur.

CHAPITRE IX

La jeune Slave fit quelques pas dans la chambre.

— Ils ont mis au point un plan pour les faire disparaître en simulant un accident, continua-t-elle. Je ne sais pas exactement quand cela doit se passer, mais ils envisagent d'utiliser l'hélicoptère qui leur sert pour se rendre à Bystrica.

— Comment savez-vous tout ça ? sourit Bolan. Vous avez microté les chambres ?

Elle lui répondit sans détour :

— Oui. Et tout le réseau téléphonique de l'hôtel est sur écoute. Nous avons pu faire les branchements quelques jours avant qu'ils arrivent.

— Qui est dans le coup ici, à part vous ?

— Quelqu'un parmi le personnel mais je ne vous dirai pas qui. Comprenez-moi, c'est notre sécurité à tous qui est en jeu. S'ils vous prennent, ils vous obligeront à parler. Déjà, je me suis beaucoup trop découverte.

Bolan comprenait parfaitement son point de vue. Il écouta attentivement le complément d'informations qu'elle lui fournissait :

— Je peux vous parler de celui qui dirige le complot, il se fait appeler Paul Garlow mais son vrai nom est Paolo Giuliani. D'après ce que nous avons compris, il est de Los Angeles. Est-ce que cela peut

vous aider ?

— Plus que m'aider, acquiesça-t-il. Mais ce serait encore mieux si vous me parliez de ces cinq autres types qui doivent servir de cible avec Denver.

— Si cela vous intéresse, j'ai leurs noms en tête...

Après un petit moment de concentration, elle énuméra :

— Tommy Tuscano, Enzo Valachi, Joe Bimbo... Julio Labarbera et Dave Sangrini.

— Pourquoi vouliez-vous empoisonner tous ces braves gars au lieu de les laisser s'entretuer ?

— Et vous ? rétorqua-t-elle aussi sec.

Mentalement, il admit qu'elle avait raison. Une tuerie entre quelques rivaux, ce n'était pas suffisant pour neutraliser le projet dément.

— Nous les voulons tous, ajouta-t-elle.

— Avez-vous un enregistrement de ces écoutes ?

— Bien sûr. Nous avons microté les chambres et les suites les plus luxueuses, nous nous doutions qu'elles seraient occupées par les chefs de ces truands. Il y a déjà plusieurs heures d'écoute sur mini-cassettes.

Bolan laissa tomber en réfléchissant :

— Vous en disposez sur place ?

— Peut-être, lui répondit-elle. Cela dépend.

— De quoi ?

— De vous.

— J'ai besoin de cet enregistrement, Olga.

— Vous envisagez d'en faire quoi ?

— À votre avis ?

— Si nous continuons à discuter ainsi, nous n'en sortirons jamais.

C'était bien son opinion aussi. Il rétorqua :

— Je ne veux pas vous impliquer dans ce que je vais faire, comprenez-le. Du sang va bientôt couler, il est inutile que vous soyez dans le coup.

— Vous m'avez l'air d'un drôle de macho.

— Peu importe ce dont j'ai l'air. Je ne veux pas que ce sang sorte

de votre joli corps. Vous êtes sûrement très courageuse mais ce n'est pas suffisant en face de ces fauves.

— Merci de votre sollicitude, monsieur Bolan.

— Appelez-moi Mack, repartit-il avec un sourire ironique.

— Macho !

Elle aussi souriait, mais son sourire était crispé, ses traits subitement tendus.

— Vous allez vraiment affronter ces gens ? demanda-t-elle.

— C'est pour ça que je suis ici.

— Vous ne connaissez pas cet hôtel, moi si. J'ai une cousine qui y a travaillé l'année dernière comme hôtesse-réceptionniste. Je peux vous dire comment passer d'un étage à l'autre sans vous faire voir. C'est de cette façon que je me suis rendue dans cette chambre depuis le rez-de-chaussée. Cela vous intéresse ?

— Vous ne vous méfiez plus de moi ?

— Je prends le risque de vous faire confiance, dit-elle en fouillant sur l'étagère de l'armoire dont elle retira une feuille de papier et un crayon. Cet établissement a été bâti à l'époque où le communisme commençait à décliner, expliqua-t-elle tout en commençant à tracer un croquis sur la feuille de papier. Il était réservé à de gros bonnets qui venaient y faire leurs frasques et se soûler en douce. Ces gens avaient prévu depuis longtemps l'éventualité d'un renversement de régime ou de quelconques émeutes. Les quatre étages au-dessus du premier niveau communiquent ensemble par des passages secrets. Il y a aussi des souterrains parallèles à la cave et que l'on peut emprunter à partir de n'importe quel étage. Tout communique. De là, vous avez aussi la possibilité de quitter l'hôtel et de ressortir directement à l'autre extrémité de la place. Vos *amici* ne sont sûrement pas au courant de ça.

Elle apporta une petite retouche à son croquis, expliqua encore :

— L'accès à ces couloirs se fait par les chambres 212, 313 et 414. De la même façon qu'ici... Elles ne sont pas occupées.

S'approchant de l'armoire, Olga Janucek poussa un taquet en bois derrière le gros meuble qu'elle fit ensuite pivoter sur des gonds dissimulés. Derrière, le papier peint présentait des taches de moisi et des éraflures. Posant la main sur une moulure, elle repoussa ensuite un pan de mur de faible épaisseur et dévoila un rectangle sombre par lequel on pouvait se glisser en se baissant.

— En passant par cette coursive, on trouve un escalier une dizaine de mètres plus loin. Vu ? Je vais vous donner un passe.

Décrochant une clé plate d'un trousseau, elle la tendit à l'Exécuteur qui l'empocha. Puis il s'imprégna mentalement du croquis, brûla ensuite la feuille et jeta les cendres dans les WC du petit cabinet de toilettes contigu. Il tira la chasse d'eau, demanda à la jeune femme :

— Et l'enregistrement ?

Elle se mordilla la lèvre inférieure puis répliqua :

— Je vais vous le remettre. Accordez-moi cinq minutes et retrouvez-moi devant l'entrée du restaurant. J'espère que je n'aurai pas à regretter ce que je fais, monsieur Bolan.

— Mack.

— Heu, oui, pourquoi pas ? Bonne chance, Mack.

— À vous aussi. Et ne vous mettez pas sur mon chemin quand ça commencera à aller mal.

Elle le fixa durant deux, trois secondes, lui adressa un sourire chaleureux et se hissa sur la pointe des pieds pour lui déposer un baiser léger sur les lèvres.

— Associés contre les méchants ? fit-elle, guettant une réponse positive.

— Amis, en tout cas. Merci, Olga. Et tenez-vous au frais, la température va bientôt grimper.

Il se retrouva dans le couloir infect, franchit la porte donnant accès au quartier réservé à la clientèle et descendit jusqu'au rez-de-chaussée.

Cela faisait maintenant un peu plus d'une heure qu'il était dans la place et c'était beaucoup trop. Cependant, il venait de tirer un atout maître avec Olga Janucek. Le moment était donc venu d'abattre son nouveau jeu.

Bolan avait conscience que le temps jouait contre lui. Le principal danger était de permettre aux *amici* de réfléchir à son sujet. Il les avait endormis en leur mettant des soucis en tête, mais si quelqu'un parmi cette assemblée d'ordures mafieuses avait simplement l'idée de passer un coup de fil à New York pour se renseigner sur un certain Frank Ferrari, c'en était fait de sa couverture.

Bien sûr, seul un chef se serait permis une telle initiative. Bernie Moravito, lui, n'était pas un chef, seulement un exécutant auquel on

avait confié la sécurité de l'opération. Dans la très spéciale hiérarchie de *Cosa Nostra*, Frank Ferrari planait très largement au-dessus de lui.

Un autre danger était qu'il rencontre inopinément un mafioso susceptible de le reconnaître. L'éventualité était peu probable mais il fallait quand même en tenir compte.

Mais, dans une action telle que celle menée en l'instant présent par l'Exécuteur, il n'était évidemment pas question de ressasser de telles préoccupations. Bolan avait une conscience aiguë des risques encourus. Depuis longtemps il les avait calculés et acceptés. La Mort rôdait constamment autour de lui, à chaque pas, à chaque parole prononcée, aussi lui fallait-il agir vite.

«Nous sommes en guerre», lui avait dit Olga. Une guerre à outrance contre un ennemi immonde. Rien n'était plus vrai.

CHAPITRE X

Bolan sortit de l'hôtel comme s'il voulait respirer un peu d'air frais. Il échangea quelques paroles amicales avec le garde chargé de contrôler l'entrée des lieux, se laissa ensuite entreprendre durant quelques minutes par le groupe de jeunes Gitans, puis réintégra l'établissement.

Arrivé dans le hall d'accès du restaurant, il jeta un coup d'œil à travers les portes vitrées et se montra brièvement. Olga Janucek l'aperçut du coin de l'œil, laissa passer un moment puis quitta son poste. Sans lui adresser un mot, elle lui glissa dans la main un enregistreur miniature qu'il fit disparaître dans la poche de sa veste. Ensuite, il alla s'enfermer dans les toilettes et mit l'appareil en marche.

Trois minutes plus tard, il était fixé. Il passa encore quelques instants à repérer des phrases qui lui paraissaient plus significatives que d'autres, plaça la bande de la cassette en un point précis du dialogue, rempocha le petit enregistreur et tira la chasse d'eau avant de sortir.

La plupart des *amici* dans l'hôtel s'étaient entassés dans le restaurant, baffrant dans un brouhaha continu où perçaient parfois des éclats de voix et de gros rires. Mais il y en avait sûrement d'autres encore dans les chambres. Il était à peine une heure de l'après-midi.

Repassant par le hall de la réception, l'Exécuteur emprunta le grand escalier moqueté pour se rendre au premier étage, passant

devant le mafioso qu'il avait questionné un peu plus tôt au sujet de Gene Denver. Il lui fit un clin d'œil, s'engagea tranquillement sur les marches.

Un gorille de service était installé sur un strapontin au premier étage, lisant une bande dessinée et fumant un cigarillo.

— Où est Big Paul ? le questionna-t-il.

Le mastodonte lui jeta un regard torve.

— J'sais pas, j'l'ai pas vu.

— Est-ce que quelqu'un est monté par ici durant les trois dernières minutes ?

— Non, personne est venu, y en a seulement quelques-uns qui sont descendus pour grailler. Pourquoi ?

Bolan nota la proximité de l'ascenseur par rapport à l'escalier. Le mafioso en faction contrôlait visuellement les deux accès possibles à cet étage. Il lui dit encore :

— Ne laisse passer personne que tu ne connais pas. Vu ?

L'autre posa sa bande dessinée sur ses genoux et son visage taurin se plissa.

— Qu'est-ce qui se passe, dites ? Y aurait quelque chose d'anormal dans le secteur ?

— T'ai-je autorisé à me poser une question ? répliqua Bolan d'un ton durci.

— Heu... Non, bien sûr. Je m'inquiétais seulement.

— Inquiète-toi plutôt de faire le boulot qu'on t'a demandé et ouvre l'œil.

Amorçant quelques pas dans le couloir, Bolan s'arrêta soudain :

— Note toutes les allées et venues et si tu vois quelque chose de pas clair, avertis Bernie. O.K. ?

— D'accord, m'sieur. Je fais gaffe.

— Je compte sur toi, fit l'Exécuteur qui poursuivit ensuite son chemin.

Il passa devant une dizaine de portes, disparut à l'angle du couloir pour s'engager dans la zone réservée au personnel. Le passe remis par la jeune Slovaque lui permit d'ouvrir la chambre n° 111 qu'il referma avant d'aller faire pivoter la vieille armoire délabrée.

Quelques secondes plus tard, il alluma une mini-torche électrique

pour éclairer l'étroit passage secret. Une quinzaine de pas l'amènèrent à l'amorce d'un escalier en béton dont il gravit rapidement les marches. Cela sentait l'humidité et le mois. Il perçut de petits couinements sans doute émis par les souris qui hantaient les lieux. Ces passages étaient évidemment peu fréquentés.

Un second escalier obscur et aussi malodorant l'amena au niveau du troisième étage qu'il avait choisi comme objectif. Il déboucha dans la chambre 313 dont il ouvrit prudemment la porte pour vérifier le couloir. La voie était libre.

L'Exécuteur dépassa la chambre n° 345, poursuivit son chemin jusqu'à une porte à travers laquelle il entendit sourdre un bruit de voix. Il frappa au battant et n'eut pas longtemps à attendre. Celui-ci s'entrouvrit sur un visage en lame de couteau, deux yeux surpris et hargneux le fixèrent. Bolan n'avait jamais vu ce type et ne savait même pas qui il était, mais il ferait l'affaire. Tous ceux qui venaient de la côte Est occupaient l'étage.

— Tu as vu Bernie ? demanda-t-il vivement à *Yamici*, ahuri.

— Non, pourquoi est-ce que je l'aurais vu ?

— Il devait me rejoindre ici. Faut que je voie Gene de toute urgence.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il y a un os en bas. Tu fais partie de son staff ?

— Ouais. Heu, t'es qui ?

— Frank. Frank Ferrari.

Le mafioso plissa les yeux comme s'il cherchait une réminiscence dans sa mémoire. Bolan ne lui laissa pas le temps de réfléchir.

— Rends-moi service, dis à Gene qu'il doit me recevoir. On doit prendre une décision tout de suite.

Après une hésitation, le type ouvrit complètement la porte et l'Exécuteur put englober du regard la plus grande partie de la chambre. Le mafioso portait une chemise froissée. Il n'y avait personne en sa compagnie. Les images d'un film porno passaient sur un poste de télévision avec un dialogue débile.

— Je vais l'appeler, décréta l'ahuri.

— Déconne pas, le téléphone de ce putain d'hôtel est sur écoute.

Le type le fixa avec méfiance.

— Quoi, t'es sûr ?

— Plus que sûr.

— Bordel de merde !... Il est en réunion avec les autres !

— J'en ai rien à foutre de la réunion, je t'ai dit qu'il faut prendre une décision immédiatement. Tu veux qu'on se le fasse mettre comme des cons ?

— Merde ! Tu pourrais peut-être me mettre au parfum.

La voix de Bolan-Ferrari se fit subitement glaciale :

— Quand je vais rentrer à New York, je dirai à Ange de quelle façon tu m'as facilité les choses.

— Tu... Vous voulez parler de Ange, heu...

— Oui. Merci pour le coup de main, fit Bolan en pivotant sur ses talons.

— Attendez ! J'ai jamais dit que je voulais pas... Attendez, bon Dieu !

Nerveusement, le mafioso attrapa sa veste étalée sur le lit, l'enfila et boutonna sa braguette.

— Il est à la 345, fit-il en passant devant l'Exécuteur.

Celui-ci le suivit, attendit qu'il ait frappé à la porte. De nouveau, une tête apparut dans l'entrebâillement :

— Ouais, qu'est-ce que tu veux, Lanny ?

— Y a Frank qui arrive de chez nous et qui veut absolument causer à M. Denver.

— On est en réunion.

— Mais Frank est un ami de...

Bolan s'interposa :

— Va dire à Gene qu'il laisse tomber la réunion pour cinq minutes.

— Je peux savoir pourquoi ?

— Va te faire foutre.

— Putain !

— Tu l'as dit, bouffi ! cracha l'Exécuteur en se lançant de tout son poids contre le battant qui fit un bruit mat en frappant le front du cerbère. il propulsa Lanny à l'intérieur d'une entrée cossue, dégaina son Beretta silencieux et en menaça le *soldato* qui s'ébrouait en essayant de retrouver ses esprits.

— Marche devant moi et déconne pas.

Il referma le battant avec son pied. Encore sous l'effet du violent choc, le mafioso se mit à avancer d'une démarche saccadée et poussa une porte capitonnée. Quatre hommes se tenaient dans une grande pièce à l'aménagement coûteux, ornée de tentures rouge et or et de bibelots de prix. Un salon qui faisait partie d'une suite. Ils étaient assis de part et d'autre d'une table en acajou, des coupes devant eux entourant une bouteille de champagne.

L'Exécuteur identifia immédiatement Gene Denver, un grand type d'une quarantaine d'années au visage rond couvert de petites cicatrices, le reste d'une variole mal soignée. Il releva la tête à l'arrivée du petit groupe et Bolan put apprécier son sang-froid. Pas un muscle de son visage ne bougea mais ses yeux d'un bleu délavé se figèrent et il demanda avec ennui :

— Qu'est-ce que c'est, Max ? Qu'est-ce que veulent Lanny et ce mec ?

Le garde de l'entrée bégaya quelques mots que personne ne comprit et Lanny expliqua d'une voix mal assurée :

— Frank Ferrari veut vous parler, monsieur. Il vient spécialement de New York.

D'un coup d'œil circulaire, Bolan observa les trois autres mafiosi qui s'étaient détournés pour le fixer. L'un d'eux se leva et fronça les grosses touffes de poils qui lui tenaient lieu de sourcils. L'Exécuteur le reconnut aussitôt : Fred Coralo, un ancien dealer du New Jersey qui avait fait son chemin dans les sphères relativement importantes de la mafia new-yorkaise.

— Il veut me parler ? fit Denver du même ton flegmatique. Avec un calibre à la main ? Tu joues à quoi, Max ?

— J'ai... j'ai pas eu le temps de lui prendre, monsieur, annonça le cerbère.

— Bon, qu'est-ce que vous voulez, Frank ?

— La réunion va se casser la gueule, renvoya Bolan avec un sourire glacial.

— Ah ! Et pourquoi donc ?

Fred Coralo continuait de regarder Bolan d'un air suspicieux. Brusquement, il s'exclama :

— Gene ! Ce mec ne s'appelle pas Ferrari.

— Tu le connais ?

— Un peu, ouais... Je... Je...

La pomme d'Adam de Coralo monta et descendit frénétiquement. Sa bouche s'ouvrit toute grande mais il n'en sortit aucun son.

— Accouche, Freddy, fit un *amici* qui se tenait à côté de lui.

— C'est...

— Bordel de merde ! Parle !

— Bo... Bolan. C'est Bolan !

Un silence de sépulcre s'appesantit sur les six mafiosi.

— Pourquoi est-ce que tu nous racontes une connerie comme ça ? ricana un gros *amici* tout en avançant sournoisement la main vers l'ouverture de sa veste.

— C'est pas une connerie, dit l'Exécuteur.

Un nouveau silence s'empara de la petite assemblée.

— Je comprends, dit enfin Gene Denver en retenant sa respiration.

Puis il eut un sourire de faune :

— Que veux-tu, Bolan, tu veux nous assassiner, c'est ça ?

— Si je vous demandais gentiment de tout laisser tomber, je ne crois pas que vous accepteriez.

Denver essaya lui aussi un ricanement mais on le sentait mort de trouille au fond de lui.

— Tu demanderais une chose impossible, rétorqua-t-il. Mais on peut sans doute s'entendre.

— Tu y crois vraiment ?

— Bien sûr.

— Alors décroche ton téléphone et appelle la réception.

— D'accord. Et puis ?

— Fais dire à Bernie que tu veux le voir.

— C'est tout ?

— Fais-le tout de suite. Te trompe pas.

— S'il n'y a que ça pour te faire plaisir, répliqua Denver en dissimulant son regard sous ses paupières.

D'un geste nonchalant, il s'empara d'un téléphone sur la table.

L'Exécuteur vérifia qu'il composait les deux chiffres du service. Sa main tremblait et ses doigts blanchirent en se crispant sur le combiné. Puis il se racla la gorge et affermit sa voix :

— La réception ?... C'est Denver. Trouvez-moi Bernie Moravito et envoyez-le-moi tout de suite.

Durant la courte communication, il n'avait pas cessé de fixer la gueule sinistre du silencieux. Il raccrocha et son regard croisa celui de Bolan. Il eut une sorte de frisson, fit un sourire grimaçant :

— Ça te va comme ça ? _

— C'est parfait, acquiesça Bolan en appuyant sur la détente.

Le Beretta toussa et l'infect sourire disparut de la face constellée de fines cicatrices. Une fraction de seconde plus tard, Fred Coralo émit un petit cri étranglé alors qu'une ogive brûlante de 9 mm se frayait un passage à travers sa cervelle ahurie, et ses deux voisins reçurent presque simultanément une pastille Parabellum qui les propulsa l'un contre l'autre à l'instant où le plus proche sortait un revolver. Le gorille de service encaissa à son tour dans la mâchoire, la balle ressortant de sa tête en lui arrachant une partie de la boîte crânienne.

Depuis le premier coup de feu, il s'était écoulé moins de trois secondes. Trois secondes de stupéfaction et d'horreur accrochées aux faciès grimaçants des cinq hommes. Mais il en restait encore un. Lanny l'accompagnateur levait désespérément les bras :

— Putain, Bolan, j'dirai rien, j'vous le jure ! J'ai rien vu, rien du tout !... Vous pouvez pas m'abattre comme ça, je vous ai rien fait, moi. J'vous ai même aidé...

Un nouveau chuintement à peine perceptible fit cesser les supplications du mafioso dont le corps tomba mollement sur la moquette.

Bolan observa froidement le lugubre tableau de chasse et s'esquiva rapidement après avoir tiré la porte d'entrée derrière lui. Dix secondes plus tard, il s'enfermait silencieusement dans la chambre n° 313 et s'insérait dans le passage secret.

Son cœur battait un peu plus vite que la normale. Il n'aimait pas tuer de sang-froid, surtout lorsqu'il n'était pas directement menacé, mais la situation l'imposait. Le sort d'une multitude de gens dépendait d'une telle décision et il était prêt à liquider dans les mêmes conditions autant d'*amici* qu'il le pourrait si cela permettait d'éviter la mort d'un seul innocent.

Il passa de nouveau par la chambre d'Olga Janucek pour

rejoindre le couloir du premier étage. Une porte s'ouvrit un peu avant qu'il parvienne à la hauteur de celle-ci, laissant passer un jeune type au visage cruel qu'il interpella d'un ton railleur :

— T'as lâché ta pouffe, Jerry ?

Il avait entendu son nom dans le bar-salon, pendant qu'il discutait avec Bernie Moravito. L'autre répondit en rigolant :

— C'est elle qui m'a lâché, elle était complètement beurrée.

— Tu n'auras sûrement pas de mal à en trouver une autre.

— Ça, non ! Y a plein de salopes ici qui attendent qu'on leur mette la main au cul.

Bolan rigola. Il échangea encore quelques mots avec le petit mafioso, ralentit l'allure en apercevant le gorille qui n'en finissait pas de lire sa bande dessinée. Passant devant lui, il l'apostropha :

— Rien de spécial ?

— Rien, grogna le garde. Ça baigne.

Le grand hall du rez-de-chaussée était presque désert, à part un réceptionniste et deux *soldati* en faction qui paraissaient s'ennuyer ferme.

Il lui fallait rapidement trouver Bernie Moravito pour lui parler en tête à tête. Celui-ci faillit lui rentrer dedans en débouchant précipitamment d'un couloir.

— Je te cherche partout, gronda Ferrari-Bolan. Amène-toi, faut que je te parle.

Le chef de la garde lui jeta un regard gêné.

— Je veux bien, Frank, mais je dois d'abord monter voir M. Denvers.

— Ça tombe bien, moi aussi.

— Il y aurait du nouveau ?

— Plus que du nouveau.

— Vous savez ce qu'il me veut ? fit Bernie en se glissant dans la cabine de l'ascenseur.

L'Exécuteur le suivit, attendit qu'il ait appuyé sur le bouton du troisième.

— Sans doute te parler d'une pourriture en préparation. J'espère qu'il n'est pas trop tard.

— Bon sang, j'aime pas trop entendre ça. Qu'est-ce qu'il y a, au juste ?

— On en parlera là-haut. Tiens-toi quand même sur tes gardes.

Bernie toussota pour se donner une contenance tandis que la cabine poursuivait son ascension. Il avait le regard inquiet, gêné. Il contempla ensuite ses pieds et se dandina puis jeta un coup d'œil oblique vers Bolan. L'ascenseur s'arrêta. Ils sortirent et hâtèrent le pas dans le couloir jusqu'à la suite de Denver.

Le chef de la garde frappa trois coups nerveux contre la porte, patienta un instant avant de frapper plus fort.

— Merde, ils répondent pas, fit-il au bout d'un moment, la voix enrouée.

Bolan resta de marbre à côté de lui. Une nouvelle fois, Bernie frappa avec force contre le battant.

— Monsieur Denver ! Ouvrez, c'est Bernie.

— Tu perds ton temps, grogna Bolan. File plutôt une bastos dans la serrure.

— Que je...

— Ça te paraît normal qu'ils n'ouvrent pas ? rétorqua-t-il durement.

— Non, bien sûr.

— Alors fais toi-même les déductions et rappelle-toi ce que je t'ai dit tout à l'heure.

— Putain !... Il s'est passé quelque chose, grogna le mafioso en dégageant un Colt .45 ACP de sa ceinture.

Il recula de deux pas, tira deux balles au niveau du verrou de sécurité, puis balança son pied en avant. Le battant émit un gémissement en s'ouvrant et ils s'élancèrent dans l'entrée de la suite, franchissant dans la foulée une seconde porte ouverte.

Bernie s'arrêta d'un coup en poussant un drôle de cri étranglé.

— Doux Jésus ! s'exclama-t-il en découvrant le tas de viande ensanglantée amoncelé sur la moquette.

CHAPITRE XI

Moravito cessa un moment de respirer, les narines pincées, puis souffla bruyamment comme s'il venait de sprinter plein pot.

— C'est pas possible ! Qui a pu faire une saloperie pareille ?

— Ne cherche pas très loin, Bernie, gronda Bolan.

— Mais qui ?... Putain ! C'est horrible.

Le mafioso fit quelques pas dans la pièce luxueuse, se pencha pour examiner un corps, puis un autre et un autre encore.

— Ils ont tous pris dans la tête, déclara-t-il. Ils connaissaient forcément les ordures qui ont fait ça, sinon ils se seraient défendus...

— Je ne te le fais pas dire.

— Max était un de mes hommes et c'était pas un manchot... Pourquoi est-ce qu'ils ont assassiné M. Denvers et tous ses lieutenants ? C'est dingue.

— Demande-toi plutôt qui avait intérêt à faire ça.

— Tous dans la tête ! dit encore Bernie dont le visage était devenu exsangue. Les enfoirés !

— Calme-toi, lui conseilla Bolan. Regarde les choses avec réalisme.

— Mais bon Dieu ! Y a pas plus réaliste que cette boucherie...

Une exclamation retentit dans leur dos. Un type en bras de

chemise venait d'apparaître sur le seuil de la porte, suivi de deux autres qui le bousculèrent pour contempler le macabre spectacle.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Bernie ? fit l'un d'eux. Qu'est-ce que...

— Tu vois bien ce qui s'est passé, merde ! On a tué M. Denver et les trois autres chefs... Des fumiers les ont butés pendant qu'ils étaient tranquillement en train de discuter.

Un autre s'avança pour palper un corps encore tout chaud et laissa fuser une litanie funeste.

— Où étiez-vous ? questionna abruptement Moravito.

— Dans nos piaules, répliqua le premier arrivant. On est sortis presque en même temps en entendant deux coups de pétard. Dis, tu ne vas quand même pas croire qu'on y est pour quelque chose, Bernie !

— Je crois rien du tout. Pour l'instant, je ne fais que voir cette dégueulasserie.

Le chef de la garde regarda durement les trois hommes tandis que d'autres se pressaient dans l'entrée, hésitant à entrer carrément dans la pièce. Il les fustigea du regard.

— Vous dites que vous avez entendu deux coups de feu ?

— Ouais. On est sortis presque aussitôt après.

— C'est moi qui ai tiré pour faire péter la porte. Et avant ça ?

— Avant quoi ?

— Avant les deux coups de calibre. Est-ce que vous en avez entendu d'autres ?

— Moi j'ai rien entendu, rétorqua un *amici* de petite taille aux épaules énormes.

— Et toi, Creg ?

— Moi non plus. J'étais dans ma piaule en train de pioncer, j'avais du sommeil en retard et...

— Je me fous de ton sommeil. Et toi, Vlado ?

— Rien du tout. Y a pas eu de coups de feu.

— Et pourtant c'est tout frais, fit valoir *Yamici* qui s'était penché sur un cadavre pour le palper. On dirait que ça s'est passé il y a quelques instants seulement.

— M. Denver m'a fait appeler il n'y a même pas cinq minutes, dit Moravito. Il était forcément encore en vie à ce moment-là.

— À moins que ce ne soit pas vraiment lui qui ait téléphoné, intervint doucement Bolan.

Il le fixa froidement, le prit par le bras et l'entraîna dans le couloir en se frayant un passage parmi les truands qui s'étaient infiltrés dans les lieux.

Il l'obligea à faire quelques pas pour se trouver à l'abri des oreilles indiscrètes, s'arrêta.

— Les palabres ne servent à rien, Bernie. C'est affreux ce qui vient de se passer, mais on n'y peut plus rien. Ce qu'il faut, c'est prendre des mesures. Sois objectif.

— Comment est-ce qu'ils ont pu faire ça ? marmonna Bernie, en état de choc. Ils ont dû se servir de silencieux.

— C'est évident. Qui est le chef, à défaut de Gene Denver ?

— Y a plus de chef, Frank, gémit Moravito. Ils étaient tous réunis ici.

— Bien ce que je pensais. Le coup était bien préparé.

— Ça oui !

— C'est à toi de prendre maintenant une décision pour ce qui va se passer. J'espère que tu en es conscient.

— Comment voulez-vous que je prenne les choses en main, Frank ? Je ne suis pas dans le coup du gros business.

— Tu veux dire qu'on t'a surestimé ? repartit Bolan d'un ton de défi.

— J crois pas, non. Pas pour le travail qu'on me demande de faire, mais je vois vraiment pas comment je...

— Arrête de te lamenter comme une bonne femme et reprends-toi. Pour moi, il est clair que quelqu'un au sommet a commis une sacrée erreur de jugement.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Si tu ne trouves pas la réponse tout seul, ne compte pas sur moi pour t'aider.

Moravito était indécis, paraissait partagé entre l'envie de se donner du poids en profitant des événements, et la crainte de se fourvoyer. L'Exécuteur lui demanda sèchement :

— Dans quelle chambre es-tu ?

— La 126.

— Je t’y rejoins dans dix minutes pour faire le point. En attendant, fais mettre les macchabées au frigo et file le conseil à tous ces gars de fermer leur gueule sur ce qu’ils viennent de voir. De ton côté, pas un mot à qui que ce soit.

Le mafioso hocha silencieusement la tête et réintégra le salon de la suite. Bolan l’entendit distribuer des consignes, tandis qu’il s’éloignait.

L’ascenseur le déposa dans le hall du rez-de-chaussée qu’il traversa jusqu’à son milieu. Il affichait une allure désinvolte mais il était tendu comme un arc. La confrontation qu’il venait d’avoir après la liquidation du QG mafieux lui avait sérieusement éprouvé les nerfs.

Il s’arrêta pour allumer une cigarette, s’approcha ensuite d’un *soldato* appuyé contre un mur, près de la grande porte vitrée.

— Tu vas faire passer le mot, déclara-t-il au molosse en faction. Personne ne sort sans autorisation. Tu as compris ?

— Oui, monsieur, j’ai pigé. Puis-je savoir qui a décidé ça ?

— Demande confirmation à Bernie et dis à deux ou trois gars de venir t’épauler pour le cas où.

L’autre hocha vivement la tête tandis que Bolan poursuivait son chemin vers la sortie. Il l’entendit donner un petit coup de sifflet entre ses dents pour interpeller l’un de ses copains, poussa la porte vitrée.

Il faisait un froid glacial dehors. La température était brusquement tombée de trois ou quatre degrés et de gros nuages noirs se prélassaient dans le ciel comme une menace. Stevie le garde paraissait transi sur le seuil de l’entrée.

— T’as pas trop froid ? lui jeta Bolan.

— On se les caille vilain, ouais ! Je sens plus mes pieds et j’ai l’impression que je respire des glaçons.

— Va boire quelque chose de chaud et fais-toi remplacer.

— Vous croyez que je peux vraiment ?

— Tu veux que je te le répète ?

S’acheminant tranquillement sur le parking, il s’installa dans sa voiture, lança le moteur et embraya. Il n’alla pas loin. Après avoir parcouru cinq cents mètres, il s’arrêta devant une cabine et inséra une carte de crédit dans la fente de l’appareil.

— Gadgets ? fit-il, dès qu’il perçut la voix de son correspondant dans l’appareil.

— Je me demandais si tu étais encore en vie, soupira Herman Schwarz. Les autres se posent aussi la même question. Comment se présente le bébé cornu ?

— Ça avance très vite. Le contact est établi, je me suis fait des amis et l'affaire commence à grincer de tous les côtés.

— Je ne comprends pas bien, Striker.

— J'ai touché la tête.

— Tu veux dire que...

— Ouais.

— Attends, attends... Bon sang, ça va trop vite. Tu n'es quand même pas avec eux ?

— Je fais une pause.

— Tu parles d'une pause ! Je commence à avoir les cheveux qui se hérissent.

— La phase définitive ne devrait plus tarder.

— Je n'arrive pas à te suivre.

— Tu me suis très bien, Gadgets. Je ne peux pas rester trop longtemps en ligne. Est-ce que le matériel a été récupéré ?

— Affirmatif. On a prélevé ce que tu nous as demandé, le reste est entreposé près de l'objectif dans la montagne, comme prévu. J'ai eu Cass et Mickey au téléphone, ils ont les nerfs à fleur de peau, ils ont la trouille que tu te lances tout seul dans la mêlée. C'est un peu ce que je crains aussi.

— Dis-leur qu'ils se tiennent prêts.

— O.K. C'est tout ?

— Dis-leur aussi qu'ils se couvrent bien.

— Ouais, ça commence à cailler. Je vois ce que tu veux dire.

— Et pour les 4x4 ?

— Scraper a loué un Toyota et Bumper un Lada. C'est pas le pied pour le Lada, mais c'est tout ce qu'il a pu trouver.

— Ça ira. Ciao.

— Couvre-toi bien toi aussi.

— J'ai pour l'instant la meilleure des couvertures, répliqua Bolan en raccrochant.

C'était vrai. La situation qu'il avait créée à l'intérieur de l'hôtel Forum lui procurait la faculté d'évoluer librement parmi les truands mafieux. Il ne pouvait cependant faire durer trop longtemps le suspense. Il devait son plus gros atout à Olga Janucek qui lui avait fourni des éléments totalement inattendus et lui avait permis d'opérer un retournement rapide. Mais tout pouvait s'écrouler à n'importe quel moment

Olga Janucek n'était pas une femme ordinaire. On la sentait courageuse et dure, capable de prendre les pires risques pour défendre ce qu'elle croyait vrai. Ce qu'elle avait entrepris frôlait la démente, mais l'Exécuteur ne pouvait la blâmer. Lui-même poursuivait une guerre insensée qui le mènerait fatalement un jour ou l'autre à sa perte. C'était inéluctable et il le savait. La Mort le suivait pas à pas, attendant l'instant fatidique où il commettrait une erreur de manœuvre.

Il pensa qu'il devait convaincre la jeune femme de quitter très vite les lieux.

L'Exécuteur, lui, avait encore du travail.

CHAPITRE XII

Il vit Olga. Il traversa d'une allure désinvolte la salle du restaurant, s'arrêta tout près d'elle et déclara sans la regarder :

— Champagne.

Ne lui accordant qu'une attention apparemment distraite, elle fit couler du moët-et-chandon dans une coupe qu'elle posa devant lui. Dans le brouhaha ambiant, il lui glissa discrètement :

— Ils ont découvert les micros, vous avez juste deux minutes pour disparaître.

Les yeux bleus d'Olga Janucek s'assombrirent un peu mais elle ne broncha pas.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-elle au bout d'un moment, du bout des lèvres.

— J'ai donné le coup d'envoi. Ils commencent à s'agiter en tous sens, dans quelques instants ils vont se rabattre sur le personnel. Vous piguez ?

— J'espère que vous savez exactement ce que vous faites, répliqua-t-elle d'un ton où perçait la nervosité.

— Partez immédiatement, Olga, lâchez tout. Ne rentrez surtout pas chez vous.

Il but une gorgée de champagne, tourna les talons, regagna le hall d'entrée en emportant sa coupe et s'assit dans un fauteuil. Un moment

plus tard, il vit Olga déboucher à son tour par le même chemin et s'arrêter devant le comptoir du réceptionniste avec lequel elle échangea quelques mots. Puis elle s'éclipsa. Il s'écoula alors moins d'une minute avant que le réceptionniste fasse de même, ayant d'abord appelé un de ses collègues pour se faire remplacer.

Bolan posa sa coupe sur une petite table à côté de lui. Il se leva et escalada l'escalier jusqu'au premier étage.

Bernie Moravito lui ouvrit sa porte après avoir inspecté le couloir d'un œil méfiant. Il y avait une moitié de cigarette en train de fumer dans un cendrier, et une entière dans un autre. Le chef de la garde semblait nerveux comme une puce, ses traits étaient tendus. Il lui dit nerveusement :

— Je vous attendais plus tôt

— Relax, Bernie. Assieds-toi.

Bernie se laissa aller dans un fauteuil, soupira :

— J'arrive pas encore à croire à ce qui s'est passé.

L'Exécuteur se posa d'une fesse sur l'accoudoir d'un autre fauteuil près du mafioso.

— Tu as réglé les détails, là-haut ?

— Ouais. On a placé les corps dans de la glace et j'ai dit aux gars qu'ils ont intérêt à la boucler.

— Il ne faut pas qu'il y ait la moindre fuite à ce sujet. Fais-les surveiller par deux ou trois hommes dont tu es absolument sûr.

— C'est déjà fait. Ils leur collent au train.

— Parfait As-tu questionné le mec planté au premier étage ?

— Bien sûr, c'est par là que j'ai commencé.

— Et alors ?

— Il n'a rien noté de spécial. À part vous et un autre, personne n'est monté pendant les quelques minutes où ça s'est produit. Et personne n'est monté au troisième. Il m'a dit que vous lui aviez recommandé d'ouvrir l'œil.

— C'est exact. L'autre type dont tu parles, aurait-il pu grimper au troisième sans se faire repérer ?

— Impossible. Il aurait été obligé de repasser par l'ascenseur ou l'escalier. Et puis, c'est pas un homme à faire ce genre de dégueulasserie, il est réglo.

— Et au rez-de-chaussée ?

— Y a toujours eu au moins deux hommes en surveillance, je les ai interrogés eux aussi, ils n'ont rien vu d'anormal.

— Tu cherches à me persuader que ce sont des fantômes qui ont fait le coup ? ricana Bolan.

— J'essaie seulement de comprendre. Mais je comprends pas ce que Lanny le Comptable faisait avec les chefs. Il n'aurait pas dû se trouver là-haut avec eux.

Lanny le Comptable était *Yamici* qui avait accompagné Bolan chez le big boss de l'assemblée.

— Peut-être l'ont-ils appelé pour préciser un point de détail.

— P't'être, ouais.

— Ce n'est pas ça l'important, remarqua l'Exécuteur.

Il fixa Moravito d'un regard appuyé, l'observant pendant de longues secondes comme s'il voulait l'évaluer. Avec ses allures de rugbyman en manque de ballon, il lui fit presque pitié.

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit en arrivant, Bernie ?

— Oui, je... Heu, vous m'avez dit que le danger ne viendrait pas de l'extérieur.

— Pour commencer. Je ne crois pas que c'était une très bonne idée d'inviter les copains de la côte Ouest, lâcha doucement Bolan.

— Vous croyez vraiment que ça vient d'eux ?

— Attends, ne va pas trop vite. Je t'ai demandé aussi jusqu'à quel point je pouvais te faire confiance. Le moment est venu de prendre ta décision, Bernie.

Moravito dodelina de la tête.

— Je marche avec vous, c'est sûr. J'veux la tête des fumiers qui ont fait ça.

— Tu les auras, mais faut faire gaffe avec ces gars, ils ne sont pas tout seuls.

— On ne va quand même pas les laisser se prélasser tranquillement parmi nous ? s'emporta le chef de la garde.

— Qui t'a parlé de ça ? Fais fonctionner tes méninges, bon Dieu ! Résumons. Ils ont eu Gene Denver, Fred Coralo...

Il laissa sa phrase en suspens, donnant l'impression de réfléchir.

— Et Julio Labarbera plus Valachi, acheva rageusement le mafioso.

— Malheureusement, ce n'est qu'un début. Les choses vont empirer avant de s'améliorer.

— Qu'est-ce que vous me dites là, Frank ? grommela Moravito.

— Ce que je te dis te fait sans doute mal aux tripes, mais faut sauver ce qui reste à sauver. Il y a encore trois noms sur la liste : Tommy Tuscano, Joe Bimbo et Dave Sangrini.

— Vous voulez dire ?...

— Oui. Les enfoirés n'ont pas terminé leur coup.

— Je comprends. Ces trois-là sont des conseillers. Les fumiers veulent nettoyer complètement le terrain pour récupérer l'opération, hein ?... Bon Dieu, Frank, vous me parlez d'eux depuis le début et vous avez l'air de savoir de quoi vous causez, mais vous ne me dites rien...

— Quand cette saloperie s'est produite, je n'avais encore aucune certitude. Maintenant, j'ai des preuves.

L'Exécuteur tira de sa poche le mini-enregistreur, le posa sur l'accoudoir du fauteuil et le mit en marche. Une voix chuchotante sortit du petit haut-parleur :

— « Écoute bien ce que je vais te dire, Joss. Ils ont presque conclu leur accord avec les Moujiks, va falloir faire très vite. Gégène est devenu super pote avec le gros Doucko. »

— « C'est bien ce que j'ai compris, répliqua une autre voix prudente. Quand veux-tu qu'on règle cette affaire ? »

— « Le plus vite possible. Je dirai même que ça devient urgent. Faudra les liquider comme convenu de façon que... »

Il y eut un blanc de trois, quatre secondes qui pouvait passer pour un silence normal. Bolan avait effacé quelques passages de l'enregistrement qui mentionnaient la manière dont était prévu le complot.

Puis la seconde voix reprit :

— « O.K., ça colle, les hommes sont prêts à intervenir. Tu es bien décidé à mettre aussi dans le panier Bimbo et la Sangria ? »

— « Évidemment. Pareil pour le Toucan. »

— « Pourquoi ne pas essayer de les récupérer ? »

— « Tu plaisantes ou quoi ? Ils sont avec Gene depuis des années. »

— « Bon, d'accord. »

— « Avertis Luca, hein ! Moi, je peux pas trop me mettre en avant. »

— « Je m'en charge, Paul, te fais pas de soucis. »

Bolan arrêta le défilement de la cassette et considéra Moravito dont le visage était devenu blême.

— Tu les as reconnus ? lui demanda-t-il.

Le chef des gros bras de la mafia resta silencieux un bon moment, le regard dans le vide et un petit tremblement sur les lèvres.

— Putain ! siffla-t-il doucement

— Je te demande si tu les as reconnus.

— Un peu, ouais ! Je me serais jamais douté que Giuliani en arriverait là. Mais, nom de Dieu de merde, il se disait le meilleur ami de M. Denvers !

L'Exécuteur lui ricana au nez :

— Et aussi d'Ange Castellano. Ne sois pas naïf, Bernie. Big Paul n'attendait qu'une occasion pour lui faire un enfant dans le dos. Faut bien te mettre dans la tête que tous ces types de la côte Ouest ne seront jamais nos amis. C'est ça, l'erreur qui a été commise.

— L'ordure ! feula Moravito. Et cet enculé de Joss Amadeo qui essayait de se faire copain avec tout le monde...

— Tu sais qui est Luca ?

— Ça ne peut être qu'un de ces mecs de Los Angeles. Luca Da Massina.

Bolan marcha dans la pièce, alluma une cigarette et déclara en soufflant sa fumée :

— Je vais demander qu'on nous envoie une équipe de New York, des types parfaitement au courant des affaires et qui prendront le relais. En attendant, toi tu vas te démerder pour stabiliser la situation.

— Et Garlow ?

— Occupe-t'en, Bernie. Occupe-toi de déménager les ordures. Mais en douce, hein ?

— Ouais. Et pour Tuscano et les autres ?

— Je vais leur parler, laisse-moi faire avec eux.

— Je préfère ça, soupira le mafioso.

— Dès que tu auras fait le ménage, réunis tous ceux en qui on peut avoir confiance et mets-les au parfum.

— Vous voulez qu'on leur dise ce qui se passe ? Ça risque de déclencher une grosse merde.

— Tu as peut-être raison. Réunis-les quand même, c'est moi qui m'occuperai de les briefer. On passera Tuscano et les deux autres dans la foulée.

Bolan s'interrompit quelques secondes, la mine soucieuse.

— Il y a autre chose à craindre, annonça-t-il. Je pense à notre camp dans ce bled. Ces salauds sont peut-être nombreux à s'être glissés parmi nous. Ils sont peut-être déjà en train de retourner la situation là-bas.

— C'est aussi ce que j'étais en train de me dire.

— Faut pas seulement se le dire, Bernie. L'hélico est prêt ?

— Logiquement, oui.

— Vérifie et dis au pilote de se préparer, on fera un tour là-bas. Qu'est-ce que c'est comme appareil ?

— Un Bell.

— Combien peut-il emmener de passagers ?

— Huit ou neuf.

— Prévois quelques gars solides.

— Je prendrai les meilleurs.

— C'est bon. Magne-toi de faire ce qu'il faut et rejoins-moi ensuite, je serai en bas.

Laissant le mafioso à ses cogitations, il rejoignit le rez-de-chaussée. Le réceptionniste avait un visage différent derrière son comptoir. C'était parfait de ce côté. Arrivé au seuil du restaurant, il y promena un regard circulaire mais ne vit pas Olga Janucek. Il respira mieux.

Le plus important restait à faire avant de déclencher le blitz final : rassembler un maximum de cannibales et les lancer les uns contre les autres.

Bolan l'avait très vite compris, à l'aube de sa croisière sanglante : le pire ennemi de la mafia, c'est la mafia elle-même. Il ne demandait

qu'à aider les *amici* en ce sens.

CHAPITRE XIII

Il était évident pour l'Exécuteur que des bruits avaient déjà filtré. Il planait sur plusieurs tables un silence révélateur. Des truands se penchaient les uns vers les autres pour se chuchoter à l'oreille, d'autres échangeaient des regards soucieux.

Il repéra Tuscano en discussion avec Larry Colombo, s'approcha de lui :

— Viens, j'ai à te parler, Tommy.

L'autre leva la tête, contrarié :

— Ça ne peut pas attendre ?

— Non. Lève ton cul et ramène-toi.

— Dis, pourquoi est-ce que tu me parles comme ça ?

— Tu veux que je te parle comment, Tommy ? fit sèchement Bolan.

Colombo le poussa du coude :

— Tu ferais mieux d'y aller, lui conseilla-t-il.

De mauvaise grâce le mafioso repoussa sa chaise pour se lever. L'Exécuteur le laissa passer devant puis marcha à côté de lui, légèrement en retrait.

— Tu reviens de loin, lui glissa-t-il dans le tuyau de l'oreille.

Ils arrivaient dans le grand hall. Bolan le poussa vers la porte

d'entrée, l'obligea à faire quelques pas à l'extérieur. Tuscano lui fit face, la mine hargneuse :

— Comment ça, je reviens de loin ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il avait de la mayonnaise aux commissures des lèvres. L'Exécuteur lui jeta un regard attristé.

— Torche-toi.

— Quoi, que je me...

— Essuie ta bouche, tu fais négligé.

L'autre se passa un doigt sur les lèvres puis s'essuya d'un revers de manche.

— Bon, je t'écoute.

— Gennaro Demonisi et ses lieutenants se sont fait rectifier.

— Quoi... quoi ? caqueta le mafioso. Tu déconnes.

— Je voudrais bien. Tu es le prochain sur la liste et il y en a encore d'autres dans le même cas. Les deux autres conseillers, Dave et Joe.

— Mais... C'est quoi cette histoire ?

— Tu n'es vraiment pas au courant ?

— J'ai juste entendu un bruit comme quoi y aurait des faux culs parmi nous. Tu dis qu'ils se sont fait dessouder... C'est vrai ?

— Tout ce qu'il y a de vrai. Demande donc à Bernie, il te le confirmera, c'est lui qui a découvert le tas de viande refroidie au troisième. Max et Lanny le Comptable y sont passés aussi. Méfie-toi que ce ne soit pas ton tour.

— Et pourquoi moi ?

Bolan le fixa avec mépris :

— Tu appartiens à quelle famille ?

— Tu devrais le savoir.

— Je te le demande.

— Merde. DiMoracchini.

— De Brooklyn ?

— Ouais.

— C'est ce que je voulais t'entendre dire. Et quel est ton rôle ici ?

— C'est un interrogatoire ou quoi ?

— Je connais toutes les réponses, Tommy. Je cherche seulement à te faire comprendre quelque chose. Réponds-moi.

— Eh bien, je les conseille.

— Sur quoi ?

— Sur la façon de goupiller l'opération. Faut qu'on soit super au point pour tirer tous les avantages.

— Voilà, tu as tout dit, conclut Bolan volontairement évasif.

— Peut-être, mais je...

Des bruits de voix et des vociférations lui coupèrent la parole. La double porte vitrée de l'hôtel s'était brutalement ouverte sous la poussée d'un gorille armé d'un revolver et deux de ses semblables entraînaient un homme d'une quarantaine d'années qui braillait des obsénités.

— Pourquoi ils font ça à Paul ? demanda Tuscano, les yeux ronds.

— Big Paul est responsable de ce qui s'est passé là-haut. Lui n'est pas de Brooklyn mais de Los Angeles. On ne s'entendra jamais avec ces gens-là.

— Mais il était comme cul et chemise avec Gene !

— On n'est jamais trahi que par ses amis, sourit froidement Bolan. Est-ce que maintenant tu piges ?

Tuscano observait avec ahurissement Paul Giuliani que l'on obligeait à monter dans une Mercedes noire.

Il ouvrit des yeux encore plus ronds quand deux autres types sortirent à leur tour de l'hôtel, propulsés de la même façon que Big Paul. Ils furent également entassés à l'arrière d'un gros véhicule qui démarra aussitôt et fila le train à la Mercedes.

— Et voilà, fit Bolan. Da Massina et Joss Amadeo sont aussi du voyage.

— Un voyage sans retour, hein ? dit lugubrement Tuscano.

— Tu voudrais qu'ils reviennent s'occuper de toi ?

— J'peux pas y croire !

— Fais un effort, ça vaudra mieux pour ta santé. On les a pris la main dans le sac mais ils ne sont pas seuls.

Le mafioso déglutit bruyamment.

— J'ai l'impression que je me suis trompé sur ton compte, Frank. J'pensais que t'étais venu nous espionner.

— Nous nous doutions qu'ils préparaient un coup de ce genre, lui sourit Bolan. Ange a commencé à avoir des soupçons quand il a su que quelqu'un de chez lui avait invité Amadeo et Da Messina. Il sait à quoi s'en tenir à leur sujet.

— Ange, heu...

— Castellano, ajouta Bolan avec un mouvement évident des épaules. Dis-moi, tu étais en train de casser la croûte avec Larry Colombo...

— Oui.

— Ou plutôt Larry DiMaso.

— Il représente la famille DiMaso, ouais.

— T'approche plus de lui.

— Tu crois que lui aussi...

Bolan soupira et regarda le ciel.

— Réfléchis à ce que je t'ai dit au sujet des mecs de L.A. J'ai trop à faire ici, je ne vais sûrement pas te servir d'ange gardien. Alors te fous pas tout seul dans ton cercueil.

— Tu parles que j'en ai envie !

— Il va y avoir une réunion dans quelques minutes. Préviens Joe Bimbo et Sangrini pour qu'ils y soient.

Bolan lui donna une petite tape sur l'épaule avant de réintégrer l'hôtel. Il trouva Bernie en discussion avec un *amico di amici* et lui lança durement :

— Je croyais que tu devais t'occuper du briefing ?

— Ils y sont presque tous, renvoya le chef de la garde. Jerry vient de me dire qu'il a entendu un truc inquiétant.

L'Exécuteur fixa le jeune mafioso avec lequel il avait échangé quelques mots, au premier étage.

— Je t'écoute, Jerry.

— C'est au sujet de...

Le type était hésitant, mal à l'aise.

— Oui, quoi ? Parle, personne d'autre ne peut t'entendre.

Il baissa la voix en jetant des regards circonspects autour de lui.

— Il y en a qui envisagent de se tailler d'ici. Ils disent qu'on les a fait venir pour les assassiner.

— Qui a dit ça ?

— Plusieurs mecs, surtout ceux qui viennent de la côte Ouest, et puis aussi du centre.

— Ils sont donc au courant, cracha Bolan en se tournant vers Moravito.

— Je sais vraiment pas comment ça a pu se faire, Frank.

— Qu'est-ce que tu as fait des gus qui se sont pointés là-haut, dans la 345 ?

— Consignés dans leurs piaules, avec des gardes devant les portes.

— Et le téléphone ?

— Quoi, le téléphone ? répliqua Bernie qui aussitôt se renfroigna.

— As-tu pensé à leur couper le téléphone ?

— Putain de merde !

— Bravo.

— J'suis désolé.

— Moi aussi, cracha Bolan, dissimulant sa satisfaction. Surtout que maintenant tout le monde est au parfum.

— Je vais m'en occuper tout de suite.

— Il est un peu tard pour ça ! Bon, on va être obligés d'étaler le topo. Où as-tu prévu la réunion ?

— Au meeting-room.

— O.K. Je veux y voir tous les chefs des délégations de l'Est dans moins d'une minute. Secoue-toi, Bernie.

Les traits durcis, Bolan retourna au restaurant où régnait une agitation grandissante. Il aperçut Larry Colombo qui se dirigeait vers la sortie opposée, allongea le pas pour le rattraper et le coinça devant un ascenseur intérieur :

— Où vas-tu ? s'enquit-il d'un ton sec.

— J'ai plus envie de bouffer, j'ai entendu des choses qui m'écœurent.

— Quelles choses ?

— Il paraît qu'on a embarqué Giuliani pour une balade.

— Exact.

— C'est vous qui avez décidé ça ?

— Tu te goures complètement. Des types se sont fait rectifier et Bernie a été obligé de prendre des mesures d'urgence.

L'Exécuteur baissa le ton :

— Je crois en fin de compte que tu es quelqu'un de bien, Larry. À ta place, je ne resterais pas plus longtemps dans ce piège à cons.

— C'est bien ce que j'étais en train de me dire.

— Et tu fais bien.

— Je peux savoir ce qui se passe réellement ?

— Quelqu'un nous trahit, tout simplement. Il tire la couverture à lui, liquide ceux qui le gênent et essaie de vous faire porter le chapeau, à vous les gars de l'Ouest. Et quand je dis quelqu'un, tu peux mettre ça au pluriel. Tu sais de quelle façon se termine ce genre de connerie... Tout risque de péter à la gueule de tes potes de L.A.

— Je sentais venir quelque chose comme ça.

— Perds pas de temps. File-leur le mot en douce.

— Je vous remercie, Frank, chuchota Colombo. J'oublierai pas.

L'Exécuteur le laissa monter dans l'ascenseur et regagna le hall d'entrée. Une demi-douzaine de molosses avaient été régulièrement répartis dans les lieux pour former un cordon de sécurité. Il se planta devant l'un d'eux et lui demanda :

— Tu sais quels sont les ordres ?

— Oui, monsieur, renvoya le mafioso avec raideur. Personne ne sort, quoi qu'il arrive.

— Même moi ? sourit sèchement Bolan-Ferrari.

— Je ne pense pas que la consigne soit valable pour vous, monsieur, rétorqua l'armoire à glace. M'sieur Bernie nous a dit que c'est vous qui avez la main à partir de maintenant.

— Continue de penser comme ça, lui dit Bolan avec une grimace de sympathie.

Il se rendit au meeting-room, sur le même niveau. Deux *soldati* se tenaient de chaque côté de la porte capitonnée, rigides et suspicieux. Poussant le battant, l'Exécuteur fut assailli par un brouhaha de voix continu, repéra MORavito debout à l'extrémité d'une grande table

rectangulaire en acajou et se dirigea vers lui.

Il y avait là une bonne trentaine de cannibales inquiets qui palabraient et gesticulaient nerveusement. Certains s'étaient assis de chaque côté de la table, d'autres se contentaient de sièges pliants répartis le long des murs.

— Je n'arrive pas à les contenir, déclara le chef des *soldati* en soupirant. Et ça risque d'être pire quand ils sauront où on en est.

— Laisse-moi faire, Bernie.

Moravito lui céda ostensiblement la place et Bolan frappa plusieurs fois du plat de la main sur le plateau de la table.

— Ça va, vous avez assez discuté dans le vide ! lança-t-il d'une voix forte. Écoutez-moi si vous voulez en savoir plus.

Il attendit que le calme soit revenu, enchaîna :

— Je pense qu'il est inutile de faire les présentations, Bernie a dû vous parler de moi... Bien, j'en viens tout de suite au fait. Des bruits à la con circulent au sujet des objectifs que nous poursuivons. Certains mettent en doute notre honnêteté, on va même jusqu'à nous accuser de vouloir liquider les délégués venus de l'Ouest et du Middlewest. Je n'ai jamais entendu pareilles conneries.

Il leur laissa le temps d'assimiler le début de son exposé. Il y eut des murmures tandis qu'il allumait une cigarette et il leva la main pour réclamer le silence.

— Maintenant il faut que je vous dise ce qui se passe vraiment. Tout à l'heure, des ordures qui ne respectent même pas les règles de l'hospitalité, des ordures puantes ont assassiné Gennaro Denver, Julio Labarbera et Enzo Valachi. Des hommes respectables que nous aimions tous et qui ont fait beaucoup pour l'Organisation. Parmi vous, il y en a sans doute qui sont déjà au courant et qui ont sûrement des idées concernant la façon dont a été opéré ce coup ignoble.

Il fit une nouvelle pause, observant les visages tendus et grimaçants. Des commentaires jaillirent d'un peu partout, créant une cacophonie qui s'amplifia très vite.

— Ça va, ça va ! Ne commettez pas l'erreur de conclure trop vite, déclara Bolan. Les responsables de cette saloperie n'auront pas l'occasion de recommencer, je vous le garantis. Ce que je veux vous dire, c'est qu'il ne faut pas commettre l'erreur de coller dans le même panier tous les *amici* qui nous sont arrivés de Californie, de l'Arizona, du Colorado et de l'Oregon. Nous devons tous les considérer comme nos frères au même titre que nous-mêmes. Je veux que chacun

respecte cette règle, sans quoi nous risquons de voir encore couler beaucoup de sang... Il y a pourtant un élément dont nous devons tenir compte. Que ce soit à l'est ou à l'ouest, il y a toujours des brebis galeuses.

Bolan s'arrêta de parler, ménageant son effet, puis enchaîna :

— Il y en a peut-être même chez nous, il faut que vous en soyez conscients. Alors...

Il laissa sa phrase en suspens, donnant l'impression de réfléchir. Puis il se pencha vers Moravito pour lui demander à voix basse :

— Tu as réuni des hommes pour la balade en hélico ?

— Ouais, ils sont prêts. Il n'y aura qu'à les siffler pour qu'ils rappellent.

Relevant la tête, il poursuivit :

— Alors vous devrez être particulièrement vigilants tous autant que vous êtes. Bernie fait ce qu'il faut pour trouver les ordures, mais en attendant faites gaffe.

Un mafioso obèse cracha d'un ton acerbe, depuis l'extrémité de la salle :

— Si je suis venu, c'est parce qu'on m'a garanti une sécurité totale pour moi et mes hommes. C'est que je constate, c'est qu'on risque tous de se faire égorger comme des pigeons dans nos piaules.

— Si tu fais exactement ce que je te conseille, tu n'as rien à craindre.

— Et c'est quoi ce que tu nous conseilles, Frank ?

— Restez tous au chaud, jouez pas les malins. Le temps que nous ayons trouvé ces taupes, tout le monde est consigné à l'hôtel. Chacun restera dans ses quartiers et pas question d'aller chercher des emmerdes aux autres. Est-ce que quelqu'un y trouve à redire ?

— Ouais, moi ! jeta un mafioso au visage balafré. J'ai pas envie de me trouver coincé ici comme un gland. Si on peut même plus aller prendre l'air, je me casse.

— C'est ton droit de ne pas être d'accord, Cary, lui renvoya Bolan. On va d'ailleurs voter la résolution. Tu vois, c'est plus que démocratique. Si la majorité est d'accord pour accepter la règle, tu devras faire comme les autres, à moins que tu aies quelque chose à te reprocher...

— Qu'est-ce que tu veux dire, Frank ?

— Rien d'autre que ce que j'ai dit, prends-le comme tu veux.

— Combien de temps on devra rester sur place ?

— Ça ne va pas s'éterniser, compte juste quelques heures avant que Bernie ait assaini la situation. En attendant, tu n'auras qu'à t'envoyer autant de putes que tu veux. Passe la commande au service des relations.

Mouché, le balafré se tut en grimaçant. Il y eut des rires dans l'assistance puis un petit flottement.

— J'espère que c'est valable aussi pour les mecs de L.A., objecta Giuseppe Manhattan.

— C'est valable pour tout le monde, Gus. Combien as-tu d'hommes avec toi ?

— Suffisamment pour qu'on vienne pas me marcher sur les couilles pendant que je serai en train de baiser une connasse.

— Moi, je m'en ferai deux en même temps ! grasseilla un petit mafioso au visage chafouin.

De nouveau, quelques rires fusèrent. L'atmosphère se détendait apparemment, mais Bolan sentait presque physiquement l'électricité qui imprégnait les lieux.

— Tout le monde devrait faire comme Gus Manhattan, il n'aurait pas de problème. Bien. Il n'y a plus de questions ?

Il n'y eut que quelques toussotements.

— O.K., on met ça au vote. Ceux qui sont contre lèvent la main.

— C'est pas régulier, fit valoir un mafioso qui manifestait depuis quelque temps des signes de nervosité. On devrait d'abord demander ceux qui sont pour.

— T'as l'intention qu'on passe toute la journée à lever la main ? lui rétorqua l'Exécuteur. J'attends. Qui est contre ?

Personne ne bougea tout d'abord. Puis Cary le balafré fit l'ébauche d'un mouvement et plusieurs paires d'yeux se braquèrent sur lui. Il s'immobilisa en grognant. Il n'y eut que *Yamici* obèse qui se décida à pointer sa main au-dessus de sa tête, comme la hampe d'un drapeau.

— Vous êtes tous des caves, vous m'écœurez ! déclara-t-il en crachant par terre.

Personne ne le regarda.

— C'est bon, conclut Bolan. Vous pouvez tous lever vos fesses et vous dégourdir les jambes. Mais pas au-delà de la porte d'entrée. Faites-vous monter à boire dans vos chambres.

Il y eut des raclements de chaises et le brouhaha reprit instantanément tandis que ceux qui étaient près de la porte capitonnée commençaient à quitter la salle.

CHAPITRE XIV

L'Exécuteur attira Moravito à l'écart :

— Qui est le gros lard ?

— Raph Gallo, un chef de secteur du New Jersey. Un type important, il est dans la came et l'immobilier.

— On va devoir faire gaffe avec lui. Tu le mettras sous surveillance, c'est plus prudent.

— J'aime pas non plus ce mec, jeta doucement Bernie.

— Fais ce qu'il faut.

Puis il éleva la voix à l'attention de ceux qui n'avaient pas encore quitté leurs sièges et discutaient entre eux :

— Qu'est-ce que vous attendez ? Vous avez l'intention de poireauter ici pendant que ça se passe ?

Un *amici* au visage simiesque, qui n'avait pas bronché durant tout l'exposé, renvoya d'un ton rogue :

— Hé ! Doucement. Qu'est-ce que tu crois, on n'est pas des bestiaux.

— C'est à toi de le prouver, lui renvoya Ferrari-Bolan. Marche selon les règles et je commencerai à te croire.

— Putain ! Tu te crois supérieur ?

— Je ne suis pas venu pour discuter de ce genre de conneries. Ne

me cherche pas.

— J'te cherche pas, j't'emmerde, répliqua le mafioso d'un ton venimeux.

Bolan lui envoya un regard à réfrigérer l'enfer.

— Casse-toi, gronda-t-il. Va foutre tes fesses au frais.

— Ah ouais ?

— Ouais.

L'autre hésitait, visiblement partagé entre l'envie de tenir tête et la crainte de perdre la face devant Moravito.

— Ange veut que ça se passe comme ça. Tu comprends ce que je te dis ?

Il réagit comme si on lui avait donné un coup au plexus. Ses yeux flamboyèrent un instant mais il se contint et baissa les yeux puis il hocha la tête en soupirant :

— J'comprends, oui.

Il fit demi-tour, la tête basse, et s'achemina vers la porte dans le flot des derniers participants à la réunion.

Lorsqu'ils eurent tous quitté le meeting-room, Moravito se râcla la gorge et dit :

— Vous leur avez parlé un peu durement, Frank. Tous ces types sont importants chez eux.

— Peut-être. Pas ici en tout cas.

— Ils s'imaginent qu'ils sont partout chez eux.

— Je sais, répliqua l'Exécuteur en se remémorant une autre discussion qu'il avait eue avec ses compagnons.

La mafia est partout chez elle, du moins était-ce la façon dont les *amici* voyaient les choses. Tout leur appartenait, surtout les biens d'autrui sur lesquels ils affermissaient leurs doigts crochus.

Il regarda Moravito droit dans les yeux :

— Et toi, tu en es où ?

— J'ai fait ce que vous m'avez demandé.

— C'est-à-dire ?

— On a embarqué Paolo Giuliani et deux de ses hommes.

— Je sais. Et pour le reste ?

— J'ai demandé que... Merde, ça m'ennuie de faire ça à ces types,. Frank, mais...

— Qu'est-ce que tu hésites à me dire, Bernie ?

— Eh ben, j'ai demandé à un de nos spécialistes d'installer une écoute sur tout le réseau téléphonique de l'hôtel. J'ai aussi placé quelqu'un dans le local des relais.

L'Exécuteur lui sourit :

— Tu as fait exactement ce qu'il fallait. C'est la meilleure façon de repérer les fumiers.

— L'emmerde, c'est qu'ils vont se méfier maintenant.

— Pas sûr. Tu peux parier qu'ils ne se sentent déjà pas très à l'aise. Ils ne vont pas tarder à paniquer et ils chercheront un moyen de se casser en douce. Ils parleront certainement.

— J'espère. Bon Dieu, quelle merde ! Quand je repense à ce qu'ils ont fait à Gennaro et à ses hommes...

— Oublie ça pour l'instant, lui dit Bolan en le poussant fermement vers la sortie. Pense plutôt à la sécurité de tous les types loyaux qui sont dans cette baraque et qui comptent sur toi. Je t'ai dit que tu avais pris la bonne décision.

Bernie avait fait ce qu'il fallait, oui. Bolan aussi. La tension montait très vite parmi les crapules qui grouillaient dans l'hôtel. Lorsqu'il déboucha dans le hall d'accueil, il perçut des voix en colère, des invectives et des cris gutturaux. Un groupe d'une dizaine de mafiosi s'était entassé devant les portes vitrées et se heurtait aux gardes placés par Moravito pour interdire tout départ imprévu.

Un grand braillard fustigeait les hommes de Bernie, pointant un doigt menaçant sous leurs nez.

— Vous allez vite fait dégager cette porte, espèces de petits cons ! Vous savez peut-être pas à qui vous avez à faire !

Bolan fendit la foule, bousculant deux gardes du corps qui encadraient un important mafioso du Middlewest, et s'approcha du mafioso énervé.

— Ferme ta grande gueule, Sam ! lui intima-t-il d'un ton cinglant. Explique-toi plutôt calmement.

— Je suis calme ! hurla l'autre. Mais je me laisserai pas enfermer dans cette baraque de merde sans explication. J'veux qu'on me dise pourquoi ces connards veulent pas nous laisser passer !

Un autre type à la silhouette épaisse et au visage en lame de couteau pestiféra hystériquement :

— Je sais ce qui s'est passé là-haut, putain de merde ! J'veux pas finir comme ces caves qui se sont laissé buter ! Merde, casse-toi de là et laisse-moi passer.

L'Exécuteur le gifla et le regarda froidement :

— Personne ne bougera d'ici. C'est une consigne valable pour tout le monde.

— Putain ! Qu'on nous dise pourquoi ! lança méchamment le grand braillard.

— Je vais vous le dire, pourquoi ! Tout simplement parce que vous voulez tous connaître la vérité sur ce qu'on raconte. Ne vous laissez pas bourrer le crâne par quelques connards qui n'ont rien compris à la situation, ou alors je finirais par croire que vous êtes aussi stupides qu'eux.

— Y a eu un bain de sang au troisième, oui ou merde ?

Bolan le prit par le bras, écarta la foule et l'attira à l'écart :

— Oui, Sam. Y a eu un bain da sang, glissa-t-il dans l'oreille du mafioso. Je ne veux pas te raconter d'histoires. On a déjà trouvé les responsables et on s'est occupés de ces fumiers. Mais il y en a d'autres, et certains pensent que le coup vient en direct de chez vous, les mecs de l'Ouest. Moi, je sais ce qu'il en est réellement. C'est pas un complot, juste quelques ordures qui essaient de foutre le bordel pour une question d'intérêts. Mais on a les choses en main, tu comprends ?

— Ouais, je comprends surtout qu'on nous suspecte et qu'on veut pas qu'on se casse d'ici.

L'Exécuteur soupira :

— Si tu te casses d'ici, c'est là que tu seras vraiment suspect, et pire encore. On ne peut pas faire d'exception, Sam, ce ne serait pas logique. La plupart d'entre nous ont accepté la règle. Tu ne vas quand même pas donner l'impression que tu as quelque chose à planquer ?

Le type dansa d'un pied sur l'autre avant de répondre :

— Combien de temps faudra rester enfermé dans ce rade ?

— Pas longtemps, trois ou quatre heures. Je t'ai dit que j'ai déjà repéré les salauds.

— Alors pourquoi tu ne fais pas tout de suite le nécessaire ?

— On ne veut surtout pas une nouvelle effusion de sang,

comprends-le. Faut que ça se passe en souplesse.

Bolan lui demanda après un instant de silence :

— Est-ce que je peux te faire confiance ?

— Je sais pas si je...

— Décide-toi tout de suite, Sam. Toutes nos affaires communes risquent de se désintégrer sur un coup de tête.

— Eh ben... O.K. Ouais, je vais attendre que tu aies réglé cette putain d'histoire, Frank. J'te fais confiance, mais à toi seulement.

— Tu devrais parler aux autres.

L'altercation avait cessé dans le hall mais il y avait un murmure général et l'on sentait que les nerfs étaient toujours à cran.

— Vas-y.

— J'vais leur dire qu'ils patientent trois heures, cracha le mafioso, la bouche en coin. Tâche que ce soit terminé avant ça.

Bolan le regarda s'éloigner pour rejoindre le gros de la foule entassée près de la sortie. Il attendit un peu, attentif aux paroles apaisantes qu'il prononçait, puis s'approcha de Moravito qu'un jeune type venait de quitter :

— Va falloir accélérer le mouvement, Bernie. On n'a pas beaucoup de temps devant nous.

— C'est bien ce que je crois, répondit le chef de la garde. Vous aviez raison, Frank. La plupart des piaules de cet hôtel étaient sous écoute.

— Comment as-tu découvert ça ?

— J'veus ai dit que j'avais fait le nécessaire pour qu'on puisse enregistrer les conversations téléphoniques. Le gars que j'ai envoyé au local des relais s'est aperçu que tout était déjà piégé.

— Et ça t'étonne ?

— Ça m'écoeure.

— Ça t'évitera surtout d'avoir à refaire l'installation, lui répondit l'Exécuteur avec un petit ricanement. Moi, j'étais déjà au courant. Tu ne t'es pas demandé comment j'ai pu capter la conversation de Big Paul avec Joss Amadeo ?

— Je m'demandais, en effet.

— Cherche plus. J'ai utilisé leur système. Tu es prêt à siffler tes gars ?

— Vous voulez qu'on aille tout de suite là-bas ?

— Je croyais t'avoir dit que le temps nous est compté.

— C'est vrai, oui. Je m'en occupe.

— Arrange-toi pour les faire sortir sans que ça se remarque.

— Il y a une sortie de service par l'arrière.

— Bon. L'hélico est prêt ?

— Il nous attend à l'aéroport.

— . Tu es sûr du pilote ?

— Comme de moi-même. C'est le pilote privé de ce pauvre Denver.

— Je voudrais en être aussi sûr que toi. Bon, on se rejoint à l'aéroport, je t'attendrai au bar. Auparavant, mets quelqu'un en place pour te remplacer, un homme sûr.

— J'y avais déjà pensé, Frank.

— Je crois que je me suis pas trompé sur ton compte, fit Bolan en grimaçant un sourire amical.

— J'essaie de ne pas vous décevoir.

— T'es un mec bien.

Et il quitta le mafioso.

Dans le hall, un calme relatif était revenu. La plupart des contestataires avaient disparu, sauf quelques-uns qui discutaient entre eux en chuchotant sous l'œil méfiant des gardes.

Quelques regards acérés pesèrent sur lui quand il franchit la porte vitrée mais il n'y prêta aucune attention et alla s'installer dans sa voiture qu'il fit aussitôt démarrer.

Trois heures, songea-t-il en lançant la BMW sur l'immense place pour rejoindre la route de l'aérogare. C'était juste le temps qui lui restait avant de déclencher le blitz final.

CHAPITRE XV

Le véhicule était équipé d'un radiotéléphone. L'Exécuteur forma sur le clavier le numéro correspondant à l'hôtel où était descendu Jack Grimaldi, proche de l'aérogare.

— Passez-moi la chambre 234, demanda-t-il à la réception.

La voix enjouée du pilote se signala après quelques déclics électroniques :

— Ted Lemon à votre service, que puis-je pour vous ?

— Je vais bientôt avoir besoin d'un coup d'ailes. Tu es prêt ?

— Ouais, et le taxi aussi, on y a déjà placé les documents pour cette affaire. Dis-moi seulement quand nous devons signer le contrat.

En clair, cela signifiait que le petit Hughes 500 loué par Grimaldi avait été aménagé en version offensive. Gadgets et Politicien l'avaient équipé d'une mitrailleuse de .50 et de quatre roquettes de 58 mm. Un scanner radio complétait l'équipement. L'armement de combat était invisible, masqué par un carénage d'appoint qui faisait partie du stock de matériel parachuté dans la montagne et récupéré en fin de matinée.

— Je vais laisser ma caisse sur le parking de l'aéroport, enchaîna Bolan. Il faudra que tu te débrouilles pour y déposer mon nécessaire de nettoyage. Tu y es ?

— Aucun problème. Depuis la fenêtre de ma piaule, j'ai une vue sur le parking, je te verrai arriver.

— La clé sera à l'endroit prévu. Maintenant, il faut que tu relaies le message : tout le monde sur place et stand-by.

— Maintenant ?

— Je veux le staff là-bas avec les 4x4 dans moins de deux heures. Les positions sont celles qui ont été préétablies.

— O.K. Ils sont impatients de participer au débat.

— Dis-leur bien stand-by, et rien d'autre avant mon signal.

— Te fais pas de souci. Heu, Dick est à côté de moi, il voudrait te dire un mot.

— Passe-le-moi.

La voix de Gadgets Schwarz passa dans l'appareil :

— Rassure-moi, comment s'est déroulé le nouveau contact avec nos amis ?

— Très bien. Je les ai convaincus de collaborer. Ils ont été un peu chatouilleux au début, mais tu sais comment ça se passe en affaires.

— Ouais, et même trop bien, grogna Gadgets. Je respirerai mieux quand on aura encaissé le chèque. J'espère que leur compte est bien approvisionné.

— Tu peux en être sûr. Ils ont tout ce qu'il faut comme répondant.

— Dis-moi, tu as demandé ton nécessaire de nettoyage ?

— Affirmatif.

— Qu'est-ce que..., hésita Gadgets d'une voix altérée.

— Simple précaution. Je vais faire une petite balade chez nos autres amis dans la montagne. Je n'y resterai pas longtemps, mais on ne sait jamais...

— J'ai peur de comprendre. Tu y vas seul ?

Bolan rigola :

— Non. Je suis accompagné par une délégation officielle.

Il y eut un silence.

— Une visite tout ce qu'il y a de tranquille, poursuivit l'Exécuter. Ensuite, je reviens en ville.

— Tu ne vas quand même pas retourner là-bas ?

— Il le faut. Nos amis ne sont pas idiots, ils tiennent à avoir

l'assurance que tout est conforme à la proposition. Je ne peux plus rester en ligne, Dick.

— D'accord. Fais attention à pas te faire escroquer.

— Pour ça, il faut que je relise encore le contrat. Ciao.

Il raccrocha le radiotéléphone, bifurqua un peu plus loin pour prendre la route de l'aéroport et accéléra. Il lui fallut une demi-heure de conduite sur une chaussée parsemée de nids-de-poule, pour arriver à destination. L'aérogare était quasiment désert. Bolan passa un imperméable fourré, se dirigea tout droit vers le bar, s'assit sur un tabouret devant le comptoir et commanda un café.

Bernie se pointa cinq minutes plus tard, comme si de rien n'était, prit place à côté de «Frank » et chuchota :

— Les hommes sont déjà dans l'hélico, on peut y aller quand vous voudrez.

— Je ne les ai pas vus passer.

— On utilise une entrée secondaire pour éviter les flics de l'air. La direction est dans le coup.

L'Exécuteur hocha la tête, termina son café, paya et donna une petite tape sur l'épaule de Bernie.

— Ne les faisons pas attendre.

L'appareil était un Bell UH-1D, la réplique en version civile des hélicoptères américains de transport de troupes aéroportées. Six *soldati* y avaient déjà pris place, vêtus de pantalons épais et de gros blousons fourrés. Deux d'entre eux portaient des pistolets-mitrailleurs mini-Uzi et tous étaient armés de revolvers ou de pistolets automatiques. Le siège à côté du pilote et un autre juste derrière étaient vacants. Bernie Moravito proposa à Bolan de s'installer à l'avant et lui-même s'assit derrière lui.

Dans le vacarme du rotor qui commençait à tourner à plein régime, Bolan éleva la voix pour demander au chef de la garde :

— Qui dirige la base ?

— Un homme de chez nous, renvoya Bernie. Giovanni Marasco, un ancien des commandos qui s'est payé la fin du Viêt-nam. C'est un mec bien, un vrai dur de dur qui a cassé plus d'une tête. On l'appelle « Hammer ».

L'Exécuteur mémorisa l'information. Giovanni Marasco n'était pas un inconnu pour lui. Il n'avait jamais rencontré l'homme, mais en avait entendu parler. Le sergent-chef Marasco avait été considéré

comme l'un des meilleurs instructeurs de combat mais il s'était tristement illustré à la fin de la guerre du Viêt-nam. Soupçonné d'effectuer des détournements de matériel tactique, il avait été placé sous surveillance par la DIA. C'était ainsi qu'on s'était aperçu que, non seulement il revendait en douce du matériel militaire aux Viet-congs, mais aussi qu'il était l'un des principaux responsables du trafic de drogue qui sévissait alors dans le Sud-Est asiatique. Une connection avec la mafia avait également été mise à jour. Après avoir été dégradé, au bout d'un an de prison militaire il avait été chassé de l'armée pour purger trois autres années dans un pénitencier fédéral. Ensuite, la *Cosa Nostra* l'avait récupéré dans le but d'instruire ses *soldati*.

Gio « Hammer » Marasco était sans doute un bon tacticien, mais il était aussi l'une des pires ordures que l'armée ait formées.

— On arrive bientôt ! annonça Bernie dans l'oreille de Bolan.

L'appareil survolait une chaîne de montagnes peu élevées couvertes de neige et sur les flancs desquelles s'étendaient des forêts de pins. Cela faisait à peine vingt minutes que le Bell avait décollé. Examinant le sol en contrebas, il distingua bientôt le fameux camp d'entraînement : plusieurs rangées de baraquements disposés sur un plateau en surplomb au-dessus d'une petite vallée boisée. Un certain nombre de véhicules stationnaient près des bâtiments préfabriqués et des points minuscules figurant des hommes se mouvaient lentement dans l'enceinte.

Au nord, une pente rocheuse assez raide interdisait le passage, tandis que le sud du camp donnait sur un à-pic au fond duquel cascadaient un petit torrent. Les seules voies d'accès étaient situées à l'est et à l'ouest. Il y avait d'ailleurs dans cette dernière direction une piste qui serpentait sur plus de deux kilomètres pour rejoindre une petite route goudronnée à flanc de montagne. Un endroit idéal pour y camoufler une base d'entraînement de la mafia. C'était tout à fait conforme aux photos-satellites qu'il avait examinées.

— Quel est le nouveau code ? s'enquit le pilote en se tournant vers Bernie Moravito.

— Écho 13, renvoya le chef de la garde.

Un message radio partit à destination de l'objectif :

— Écho 13 pour White Rock ! Je me pose dans une minute chez vous.

— Bien compris, Écho 13, répliqua une voix sèche dans l'appareil. Qui avez-vous à bord ?

Le pilote se tourna de nouveau vers Moravito d'un air hésitant. Ce

dernier lui prit le micro des mains et cracha :

— C'est Bernie. J'ai avec moi un VIP et une équipe de protection.

— O.K., vous pouvez vous poser.

Le pilote éteignit sa radio et Bolan demanda distraitemment au chef de la garde :

— Le code d'identification change tous les jours ?

— Deux fois par jour. Echo 13 est valable jusqu'à dix-neuf heures. C'est une mesure de sécurité absolue, des fois que des connards viennent fouiner par ici.

À mesure que le Bell approchait de son but, l'Exécuteur pouvait enregistrer des détails plus précis. Un grillage surmonté de fil de fer barbelé entourait l'endroit, s'arrêtant au niveau d'un portail rudimentaire, une grosse barre d'acier que l'on devait pouvoir faire basculer pour laisser entrer ou sortir les véhicules, et gardée par deux sentinelles. À l'intérieur du camp, la neige s'était transformée en boue.

Bolan nota la présence d'un groupe d'hommes armés qui, nez en l'air, surveillaient l'approche de l'hélicoptère.

Au terme d'une courbe descendante, l'appareil vint surplomber une petite place au milieu des baraquements, le souffle de son rotor faisant tourbillonner de la neige et de la boue. Il y eut une petite secousse et le Bell s'immobilisa complètement.

Trois hommes vêtus de treillis camouflés et armés de mitraillettes s'approchèrent tandis que le bruit du gros moteur s'estompait graduellement. Moravito sauta au sol, fit descendre ses *soldati* puis céda le passage à Bolan.

Un grand type dégingandé fit encore quelques pas vers le groupe d'arrivants, grimaça un vague sourire et demanda au chef de la garde :

— Qui est le VIP ?

Bernie se tourna un instant vers l'Exécuteur, répliqua :

— Lui. Il nous vient tout droit de New York.

Le grand maigre le toisa, grimaça encore en demandant :

— Je peux savoir ce qu'il vient faire ici ?

— C'est une simple visite d'inspection, Joey. Te fatigue pas.

— Il est armé ?

— Je suis armé, répliqua froidement Bolan. Il y a un inconvénient ?

— Faut que vous me donniez votre flingue, monsieur. Personne d'étranger à la base ne peut circuler ici avec une arme.

Bolan lui adressa un regard méprisant puis jeta sans presque remuer les lèvres :

— Si tu veux mon calibre, viens le prendre, connard.

L'autre eut un petit hoquet, fronça les sourcils et ses mâchoires se crispèrent. Bolan entendit presque le grincement de ses dents.

— Arrête tes conneries, Joey, fit brusquement Moravito sur un ton faussement plaisant. M. Ferrari n'est pas n'importe qui, je t'ai dit qu'il vient tout droit de New York. Tu devrais comprendre ce que ça veut dire.

Trois, quatre secondes passèrent dans le murmure de la turbine qui s'éteignait, puis le dénommé Joey lâcha en haussant les épaules :

— D'accord, tu l'accompagnes, Bernie. Mais les autres restent ici.

— Pas question, dit de nouveau Bolan d'un ton toujours glacé. Ces gars viennent avec nous, que tu sois d'accord ou non. Où est Hammer ?

— Putain de merde ! Qu'est-ce que tout ça veut dire ?

— Que nous sommes en état d'alerte, mon vieux. Rappelle-toi qui te paye, joue pas au con et tout ira bien. Je t'ai demandé où est Hammer.

CHAPITRE XVI

Joëy grogna quelque chose entre ses dents puis répondit :

— Dans la baraque du PC, il est occupé.

L'Exécuteur jeta un regard à Moravito ainsi qu'aux six hommes qui l'accompagnaient.

— C'est bon. Vous venez ?

Il se mit en marche vers le bâtiment surmonté de deux grandes antennes de radio et devant lequel stationnait une jeep bâchée. Alors qu'il n'en était plus qu'à quatre ou cinq mètres, un type au poitrail immense avec un visage plat et large apparut sur le seuil, la mine crispée. Ses lèvres étaient minces et cruelles, il avait l'allure d'un ancien militaire.

— Qu'est-ce qui se passe, Bernie ? aboya-t-il. Pourquoi tous ces mecs ?

— On a quelques ennuis. Frank veut examiner la situation ici.

— Qui est Frank ?

— Frank Ferrari, poursuivit Moravito, désignant Bolan du pouce. C'est un spécialiste envoyé par M. Castellano.

— Salut, Gio ! fit Bolan en plantant son regard dans les yeux de Hammer Marasco. Tu n'es pas en cause, mais nous avons un problème avec quelques-uns de nos associés. Rassure-toi, je ne suis pas venu foutre le bordel chez toi, je veux seulement jeter un coup d'œil ici.

- Un problème ? On pourrait m'éclairer ?
- Plus tard. Montre-moi d'abord l'intérieur de la baraque.
- S'il n'y a que ça...

Marasco pivota sur les talons pour réintégrer le baraquement. Il y avait d'abord une grande entrée avec une cloison en bois sur laquelle on avait fixé des armes. Des pistolets-mitrailleurs, des fusils à pompe et des ceinturons garnis de grenades. Deux gros combinés de combat M-203 figuraient également dans le petit arsenal, reposant sur deux caisses en bois dans lesquelles étaient entreposées des munitions. Il y avait aussi des fusils d'assaut AK-47, deux lance-grenades et une mitrailleuse de calibre .30.

Une pièce contiguë servait de salle radio et probablement de dispatching pour coordonner les mouvements de troupes lors des manœuvres. Un homme également vêtu d'une tenue camouflée s'affairait devant un émetteur radio. Lui aussi avait la raideur et les manières d'un ancien troufion.

— C'est d'ici que tu diriges les opérations ? demanda l'Exécuteur à Marasco.

— Ouais, c'est mon QG, répondit le gorille en chef d'un ton légèrement radouci. Avec la radio, je peux couvrir tout le terrain sur un rayon de sept kilomètres. Au-delà, les émissions passent plus, à cause des montagnes.

Bolan nota que l'essentiel du matériel technique entreposé dans les lieux était de fabrication américaine. Sans aucun doute du matériel militaire volé ou détourné. Il s'approcha du gros émetteur au-dessus duquel était affichée une feuille de papier où l'on avait inscrit des séries de chiffres et des noms : les fréquences usuelles et les codes. Il les enregistra mentalement, questionna :

- Combien d'hommes as-tu ici ? Je veux parler de l'encadrement.
- Douze. Tous des types sûrs.
- Et les bleus ?
- Cent vingt-six. Mais la plupart ne sont plus des bleus, on pourrait déjà les lâcher sur des objectifs.
- J'ai entendu dire que tu as fait du bon boulot.
- J crois, oui.
- Tous des moujiks ?
- Plus de la moitié. Il y en a aussi qui viennent d'Ukraine, de

Hongrie et de Yougoslavie, plus quelques locaux. Ils faisaient tous plus ou moins partie de bandes organisées mais ils n'avaient aucune vraie formation. Il fallait leur apprendre le vrai boulot et la discipline.

Marasco se faisait soudain volubile.

— On les filtre d'abord au camp intermédiaire de Nitra, un peu plus bas. Ça se bouscule au portillon, tous ces gus sont attirés par une bonne pincée de fric et l'assurance qu'ils vont continuer à en toucher. Faut dire qu'avec ce qu'ils gagnent en moyenne dans leur bled... Ce sont presque tous des crève-la-faim. Rendez-vous compte que la plupart des Rus-kofs gagnent pas plus que l'équivalent de huit à dix dollars par mois. Ici, on leur offre le double par semaine et trois fois plus dès qu'ils deviennent opérationnels.

— C'est pas beaucoup pour vivre dans les pays capitalistes, remarqua Bolan.

— Sur place, ils sont pris en charge et n'ont pratiquement pas de frais. Et puis...

Hammer ricana :

— Ils n'ont pas longtemps à y vivre, si vous voyez ce que je veux dire.

Bolan voyait en effet. Après leur formation, les terroristes étaient envoyés à pied d'œuvre, on leur désignait des objectifs et, lorsque la besogne était accomplie, on les éliminait purement et simplement. Ainsi, pas d'aléas en fin d'opération et aucun risque que l'un d'entre eux fasse des aveux à la police.

— Montre-moi les autres installations, dit-il à Marasco.

— Qu'est-ce que vous voulez voir en premier ?

— Tout. Présente-moi aussi les instructeurs, je veux les voir.

— O.K. Bon, ici y a plus que ma chambre, un coin cuisine et une salle de briefing. Vous voulez les voir ?

— Je t'ai dit : tout, Gio.

— Ouais, c'est comme vous voulez.

Le chef de camp introduisit Frank Ferrari dans une pièce qui sentait le tabac refroidi et la sueur rance. Un lit aux draps douteux et en tire-bouchon était poussé contre une cloison où étaient accrochés des photos de filles nues, des posters détachés de revues porno. De l'autre côté de la pièce, une table de camping soutenait un petit réchaud de camping, des bols sales et une bassine en plastique à moitié remplie d'eau de vaisselle.

La salle de briefing s'étalait sur une huitaine de mètres et devait pouvoir contenir une quinzaine de personnes. Des tables pliantes occupaient le centre, entourées par des chaises en toile. Ici, pas de photos porno accrochées aux murs mais des cartes à grande échelle de la région, ainsi que d'autres figurant de grandes villes européennes. Paris, Munich, Vienne, Londres, Rome... Il y en avait même deux autres qui représentaient New York et Washington.

Sur un échafaudage constitué de trois caisses en bois, il y avait un projecteur de diapositives et un écran fixé sur la cloison opposée.

— C'est ici qu'on établit chaque matin le programme de la journée avec les instructeurs, commenta Marasco. On y amène aussi les gars en entraînement qui sont pris en main par groupes.

— Comment ça se passe avec ceux qui ne parlent pas un mot d'anglais ?

— On a deux interprètes et on leur file des cours. Au bout de deux mois, ils en savent assez pour se débrouiller dans n'importe quel pays.

Bolan hocha la tête, ordonna :

— Montre-moi les autres bâtiments.

Marasco opina et le conduisit à travers la cour boueuse aux autres installations du camp. Bernie Moravito marchait derrière eux. Il hâta soudain le pas pour venir à la hauteur de l'Exécuteur, attendit que le maître des lieux les ait un peu distancés et chuchota :

— Qu'est-ce que vous en pensez, Frank, comment trouvez-vous Marasco ?

— Il m'a l'air bien, mais j'attends la suite, répliqua Bolan en rejoignant Hammer qui venait d'entrer dans un baraquement occupé par une douzaine d'hommes allongés sur des lits de camp.

— Ils sont payés pour roupiller ? s'étonna-t-il.

— Ceux-là ont droit à quelques heures de repos, ils ont bossé toute la nuit dernière dans la montagne. Vous savez, on les laisse pas chômer, on les essaie à toutes les situations. Faut qu'ils soient capables de se démerder sur tous les terrains. Le matin, il y a une séance de tir, puis de close-combat, de maniement d'explosifs et ensuite un exercice de camouflage. L'après-midi, c'est le moment où on les envoie dans la montagne par groupes de trois ou quatre. Il y en a d'ailleurs cinq groupes qui crapahutent en ce moment. Y a les bleus, les verts et les rouges. Les bleus et les verts cherchent à baiser les rouges. S'ils y arrivent, les rouges passent une semaine supplémentaire en instruction

et on maintient leur solde au plancher. Y a rien de tel que l'esprit de compétition pour accélérer les résultats. Ils suivent pratiquement le même entraînement que les meilleurs des marines.

— Tu as été dans les marines, Gio.

Ce n'était pas une question mais une affirmation qui demandait pourtant une réponse.

— Ouais, fit Marasco en bombant le torse. J'ai nettoyé pas mal de terrains du côté de Dien-Huc et de Kwang-Tri. Ensuite, on m'a collé instructeur pour prendre la bleusaille en main. Et j'ai pas mal bourlingué depuis.

— Je sais, répliqua Bolan d'un ton entendu pouvant signifier qu'il était parfaitement au courant du passé crapuleux de Marasco.

Ce dernier resta un instant silencieux puis il émit un petit gloussement :

— Vous autres, les spéciaux de Manhattan, vous êtes au courant de beaucoup de choses, hein ?

— C'est notre boulot, acquiesça Bolan, gloussant à son tour.

Marasco lui fit ensuite visiter les autres bâtiments destinés au repos des hommes de troupe, lui fit également visiter un baraquement qui constituait un dépôt d'armes et de munitions. Il y avait là de tout : aussi bien des AK-47 que des M-16, des lance-grenades et même plusieurs mitrailleuses Hotchkiss de .50. ainsi que des explosifs et des détonateurs à retard ou radio-commandés. Toute une cloison était masquée par un amoncellement de caisses de munitions.

— Tu fais tirer tes bleusailles avec des cartouches réelles ? lui demanda l'Exécuteur.

— Pas en exercice, évidemment. On tient pas à ce qu'ils se bousillent avant terme. On utilise des munitions à blanc. Mais on les entraîne aussi sur cibles fixes et mobiles. Faut compter au moins cinq cents cartouches par mec pour les faire parvenir à de bons résultats. On sélectionne ensuite les meilleurs pour en faire des snipers, et là encore on lésine pas sur la dépense.

Sortant du baraquement, Bolan avisa un petit bulldozer qui effectuait de courts va-et-vient à une cinquantaine de mètres de là, poussant de la terre boueuse devant lui. Des formes inquiétantes surgissaient parfois de la terre malaxée et Bolan ressentit une petite crispation au niveau de son estomac. Hâtant le pas dans cette direction, il s'arrêta à quelques mètres de l'engin au travail, Marasco et Bernie sur ses talons.

— Je tenais pas spécialement à ce que vous voyiez ça, Frank, dit l'ex-GI dévoyé. C'est pas très excitant à regarder.

Ce que regardait Bolan n'avait en effet rien d'excitant. Il y avait plutôt de quoi donner la nausée. Une jambe arrachée à un torse venait d'apparaître de la boue, à côté de choses répugnantes qui pouvaient s'apparenter à des côtes où s'accrochaient encore des fragments de chair. Un peu plus loin, une tête ricanante surnageait au-dessus d'un paquet de neige souillée. D'autres immondices ayant appartenu à des hommes devenaient visibles ça et là, au gré des mouvements de poussée du bulldozer. Un spectacle ignoble.

— D'où viennent ces macchabées ? demanda-t-il du bout des lèvres.

— Des mecs qui étaient venus renifler d'un peu trop près nos installations, fit Marasco. Ça arrive de temps en temps. Nos patrouilles les chopent et se font ensuite la main dessus. Ça constitue un plus pour la formation de tous ces gars et c'est gratuit. Bon, vous voulez que j'appelle les mecs chargés de l'instruction ?

— Appelle-les. Dis-leur de nous rejoindre dans la salle de briefing.

Tandis que le maître des lieux décrochait un talkie-walkie de sa ceinture, Bolan marcha vers une rangée de véhicules tout-terrain sur lequel il jeta un coup d'œil rapide, nota la présence d'une grande citerne de carburant à l'écart des bâtiments, ainsi que deux half-track à l'arrêt sur un petit terre-plein dégagé et équipés chacun de deux mitrailleuses et d'un lance-grenades.

Deux groupes d'une dizaine d'hommes s'entraînaient au close-combat dans un périmètre délimité par une barrière en bois, poussant des cris gutturaux et brandissant des poignards ou des armes à feu.

Bolan ferma un court instant les yeux en se disant que sa pénétration dans le système mafieux avait été facile. Bien trop facile et cela avait quelque chose d'irréel, d'effrayant presque. Il en arriva à douter qu'il se trouvait bien dans ce camp où l'on préparait la mort de plusieurs centaines d'innocents un peu partout dans le monde. De plusieurs milliers peut-être. Où l'on programmat également la déstabilisation de la société moderne afin de préparer une prise en main des leviers de commande par la vermine de la *Cosa Nostra*.

Tout, jusque-là, avait été beaucoup trop facile depuis son arrivée à l'hôtel Forum.

Il prit une profonde inspiration, planta son regard dans les yeux de Marasco :

— À cette époque, la nuit tombe vite, hein ?

— Pour sûr. Encore deux heures et le soleil se planquera derrière ces putains de montagnes.

— Ne traînons pas, je ne voudrais pas me laisser surprendre par l'obscurité. J'ai encore à faire en ville.

Le rassemblement de sept instructeurs eut lieu quelques minutes plus tard. Selon Marasco, les cinq autres dirigeaient des manœuvres en dehors du camp.

Bolan les examina tour à tour dans la salle de briefing et il n'eut aucun doute quant à leur aptitude à former des assassins de choc ou des saboteurs à partir de la racaille recrutée. C'étaient tous des hommes visiblement habitués à tuer, à torturer sans la moindre émotion. Leurs yeux avaient la froide fixité que l'on remarque chez les tueurs professionnels ou les déséquilibrés mentaux. Ils étaient les deux à la fois. Des êtres sur les visages desquels on ne pouvait deviner le moindre sentiment, pour la bonne raison qu'ils n'en éprouvaient aucun. Bolan connaissait particulièrement ce type d'individus. Lui-même était implicitement devenu un assassin par la force des choses. Lorsqu'il combattait, son regard avait également cette froideur détachée devant le péril de la mort et il se transformait alors en machine à tuer. Mais il avait une cause à défendre, des innocents à sauver et des idéaux à protéger autant qu'il le pouvait. Il le savait, c'était cela, et rien que cela qui faisait la différence.

Il les observa d'un œil incisif, eut un petit sourire appréciateur et leur dit ensuite laconiquement :

— Je compte sur vous. Vous pouvez disposer.

Il y eut deux ou trois secondes de flottement puis ils quittèrent la pièce d'une démarche raide.

— Vous ne vouliez pas leur parler ? s'étonna Marasco.

— Je leur ai parlé, rétorqua Bolan.

— Et ça vous suffit ?

— Je t'ai dit que tu as fait du bon boulot, Gio. Ces types sont très bien.

— Bon, on se casse ? demanda Bernie qui paraissait mal à l'aise depuis quelques instants.

— On y va. Il y a un moyen de te contacter, Gio ?

— Non, la radio ne passe pas au-delà des montagnes et cette zone n'est pas couverte par le radiotéléphone.

— Je reviendrai peut-être faire un saut chez toi. Ça ne te dérange

pas ?

— Pas du tout, assura le chef instructeur en étirant ses lèvres minces dans un hideux sourire.

Lorsque le rotor de l'hélicoptère commença à faire entendre sa plainte lancinante, Bernie demanda à celui qu'il appelait Frank Ferrari :

— Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? Tout vous paraît correct...

— Oui. Tout est propre ici, tu vas pouvoir y envoyer les chefs les plus importants des délégations. Je veux dire, ceux auxquels on tient le plus.

— Vous voulez les faire monter ici ?

— C'est une sécurité.

— Vous avez encore des craintes en ce qui concerne...

— Je n'ai pas de crainte, Bernie. Je prends des précautions.

— O.K., vous avez sûrement raison. Bon Dieu ! Si j'avais pu penser un instant que de telles saloperies allaient se produire !

— Tu n'as rien à te reprocher.

— Peut-être. Mais quand même...

— Dès que nous aurons atteint la zone de couverture du radiotéléphone, tu appelleras ton homme de confiance à l'hôtel. Qu'il fasse le nécessaire pour que les VIPs se préparent à être évacués.

Bolan se détourna pour observer les *soldati* entassés derrière lui dans la carlingue du Bell. Des visages impassibles qui lui faisaient confiance. Ceux-là n'étaient pas de vrais tueurs de métier, simplement des soldats de la mafia qui obéissaient aux chefs sans se soucier de penser aux conséquences de leurs actes. En ce qui concernait les autres, ceux du camp de la mort, c'était tout autre chose.

Non, en fait, ça ne serait pas facile du tout de mettre en l'air une telle installation ainsi que toute une armée de troufions super bien armés et entraînés pour tuer. Une attaque de front, même avec l'appui de l'équipe de ses amis, serait forcément vouée à l'échec.

Bolan se disait que la mission serait plus que difficile, terriblement risquée, avec un aboutissement des plus aléatoires. Et il eut un instant de découragement. Un très court instant car son instinct de guerrier reprit aussitôt le dessus. Ces ignobles crapules préparaient la déstabilisation de l'Occident en programmant l'envoi de petits

groupes de terroristes. Toutes les probabilités pour qu'ils y parviennent étaient, hélas, des quasi-certitudes. Bolan, lui, allait devoir utiliser la même tactique pour tenter de mettre un terme au projet démoniaque. C'était sa seule chance. En jouant sur l'effet de surprise et la rapidité d'exécution, il pouvait réussir.

Il ne serait plus question de priver le camp de ses moyens de communication avant de passer à l'offensive, ni d'isoler ceux qui le défendaient. Il faudrait tout faire intervenir d'un coup, en même temps. Et le nouveau plan que venait de mûrir l'Exécuteur avait de quoi susciter l'effroi chez le plus aguerri des combattants. Il n'y avait pourtant pas d'alternative. Contre la démence on ne peut opposer que la démence.

CHAPITRE XVII

À la sortie de l'aéroport, Bernie et ses hommes s'étaient installés dans les deux véhicules qui les avaient amenés. L'Exécuteur les avait regardés s'éloigner avant de rejoindre la BMW de location. Il avait vérifié la présence dans le coffre de son « nécessaire de nettoyage » déposé par Jack Grimaldi : un pistolet-mitrailleur mini-Uzi avec trois chargeurs de trente cartouches de 9 mm, un poignard de combat ; et « Big Thunder », son automatique .44 magnum. Le fidèle Beretta silencieux était toujours niché sous son aisselle gauche, bien au chaud en attendant de cracher son venin.

Refermant l'attaché-case contenant son mini-arsenal, il lança la BMW vers le centre-ville, atteignit bientôt l'hôtel Forum qu'il réintégra, la petite mallette au bout du bras.

C'était un nouveau *soldato* qui montait la garde devant l'entrée de l'établissement, un type aux gros sourcils broussailleux et au front bas qui prenait son rôle très au sérieux.

— Tout est normal ? lui demanda Bolan en passant devant lui.

Le type grogna quelque chose qui pouvait passer pour un acquiescement tandis que l'Exécuteur poursuivait son chemin. Il n'y avait personne dans le grand hall, à part deux gardes aux mines impassibles, près de la porte, et Moravito assis dans un fauteuil du grand hall. Le mafioso se leva dès qu'il l'aperçut :

— Le nécessaire est fait au sujet des VIPs, chuchota-t-il. Quel est le programme, maintenant ?

— Tu te mets en veilleuse et tu ouvres bien les oreilles et les yeux, répliqua Bolan sur le même ton.

— Il doit se passer quelque chose ?

— Ça se pourrait bien. Où sont les deux rôleurs ?

— Vous voulez parler de Raph Gallo et de Cary Malina ?

— Ouais.

— Pour Malina, je l'ai pas revu depuis mon arrivée, il est peut-être dans sa chambre. Mais j'ai aperçu Gallo au bar de la piscine, y a pas longtemps. Il était en train de discuter avec un de ses gardes du corps. Dites, Frank, quand est-ce que les spécialistes de New York doivent arriver ?

— Dans pas très longtemps, Bernie.

Moravito avait l'air embarrassé. Quelque chose le troublait mais il hésitait à en parler.

— Qu'est-ce qui te froisse ? lui demanda Bolan.

— Eh ben... Vous avez eu les gros bonnets de Manhattan au téléphone ?

— Évidemment.

De nouveau, le mafioso se troubla. Son front se plissa et il fit un petit reniflement.

— Je t'écoute, Bernie. Tu as mal digéré quelque chose ?

— Non, c'est pas ça, Frank, je...

L'Exécuteur lui sourit ironiquement.

— Tu te demandes pourquoi tu n'as pas trouvé trace de ma conversation sur tes enregistrements d'écoute, hein ? Et tu te demandes si je ne suis pas en train de te monter un char ?

— Eh bien, je me suis un peu posé la question, oui. Mais je vous mets pas en doute.

— Tu as raison de réfléchir de cette façon. Dans le business qu'on mène, faut jamais rien négliger si on veut rester en vie assez longtemps pour en profiter. Pour répondre à ta question, non je n'ai pas téléphoné de l'hôtel.

Il ricana : ‘

— Tu me crois assez stupide pour répandre ce bruit dans toutes les oreilles qui se tendent en ce moment ?

— Bien sûr que non, Frank, j'ai jamais pensé ça. C'est d'ailleurs la conclusion à laquelle, heu...

— À laquelle tu as abouti ?

— Oui, c'était évident.

— Fais ce que je t'ai dit et tiens-toi prêt, lui renvoya Bolan en lui frappant amicalement l'épaule. Tiens tes hommes sous la main.

Puis il se dirigea vers le fitness center tout en songeant que Bernie Moravito commençait à se poser un peu trop de questions. Encore un peu et il risquait de devenir très dangereux. Il ne fallait vraiment plus traîner. Il s'approcha du bar de la piscine près duquel deux mafiosi de moyenne importance discutaient à voix basse en sirotant un apéritif. Trois filles en maillots de bain s'ébattaient dans le bassin et deux autres se faisaient bronzer sous une rampe d'ultra-violets, au fond de la salle.

Il s'adressa aux deux *amici* :

— Vous avez vu Gallo ?

L'un d'eux hocha affirmativement la tête après un regard plein de respect vers « Frank Ferrari ».

— Il était là y a pas cinq minutes avec un de ses gars. J'crois l'avoir entendu dire qu'il voulait trouver un téléphone qui soit pas dégueulasse. À mon avis, il est allé au meeting-room. Est-ce que c'est vrai, Frank, que presque tout ce putain d'hôtel est sur écoute ?

— Si tu n'as rien à cacher, tu risques rien. Tu veux me rendre un service ?

— Heu, oui, bien sûr.

— Dis à ces filles de s'habiller vite fait et fous-les dehors.

— Je les largue de la piscine ?

— J'ai dit, dehors. J'en veux pas une dans la baraque dans moins de deux minutes.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le second mafioso d'un ton inquiet.

La voix de Bolan-Ferrari se fit glaciale :

— Une purge.

— Quoi ? On sait qui sont les fumiers ?

— Ouais. Le moment de vérité est venu.

Leur tournant le dos, il prit le couloir menant au meeting-room

où il avait organisé une réunion des principaux chefs de la côte Est. La salle n'était occupée que par deux hommes : l'énorme Raph Gallo et un type à l'allure de bouledogue, un garde du corps sans aucun doute.

Gallo reposait le combiné d'un téléphone quand il y fit irruption. Il y eut un instant quasi électrique à son arrivée. Le mafioso obèse s'immobilisa, le regard braqué devant lui, et son bodyguard avança machinalement la main vers l'ouverture de sa veste.

— Je te cherchais, fit Bolan d'un ton badin, posant son attaché-case sur le sol.

— Ça tombe bien, moi aussi je voulais te parler, renvoya Gallo d'une voix altérée.

— Je t'écoute, Raph. Il y a quelque chose de cassé ?

— Je crois bien, ouais.

Après un regard en direction de son garde du corps, le pachyderme poursuivit :

— J'ai appelé des amis à New York. J'ai appris quelque chose qui te concerne, Frank.

— J'en suis ravi.

— Tu le seras sans doute moins dans un instant.

Il jeta un nouveau coup d'œil à son homme de main et laissa tomber :

— On m'a dit qu'il n'y a pas de Frank Ferrari. Tu as sans doute une explication ?

— Bien sûr.

— Ça me ferait plaisir que tu m'éclaires.

— Tu viens de le dire, il n'y a pas de Frank Ferrari. Ce type n'existe pas.

— Merde ! fit l'obèse d'une voix fluette. Qu'est-ce que je dois comprendre ?

— Ce que tu veux, mais rien de bon pour toi.

— Tu peux au moins me dire comment tu t'appelles ?

— Bolan.

— B0...B0...

— Mack Bolan, ouais.

Le nom prononcé d'une voix d'outre-tombe leur fit l'effet d'une

secousse électrique. Le garde du corps réagit avec un temps de retard, plongeait fébrilement la main sous sa veste et l'en ressortit armée d'un revolver à canon court. Déjà en ligne, le Beretta eut un petit sursaut silencieux tandis qu'une ogive faisait péter le crâne du porte-flingue et le propulsait en arrière. Raph Gallo avait ouvert toute grande la bouche dans un cri qui n'arrivait pas à en sortir tandis que ses yeux lui jaillirent de la tête. Une seconde balle de 9 mm pénétra avec un petit chuintement dans l'ignoble orifice lippu, brisant des dents au passage, se frayant un chemin à travers le palais pour ensuite aller labourer le cervelet.

La volumineuse masse de viande et de graisse émit un bruit de fuite d'air avant de s'effondrer lentement, faisant basculer une chaise dans le mouvement.

Rengainant le Beretta, Bolan reprit son attaché-case et quitta la salle pour gagner immédiatement le hall d'entrée. Il y trouva Moravito qui faisait les cent pas sur le carrelage, claqua des doigts pour attirer son attention. Le chef de la garde courut presque pour le rejoindre.

— L'ordure était dans le coup, cracha Bolan avec mépris. Je l'ai surpris en train de faire son rapport à ses potes de Los Angeles.

— Qui ? Gallo ?

— Qui veux-tu que ce soit ? Cary Malina est dans le coup lui aussi.

— Doux Jésus ! Vous êtes sûr ?

— Réveille-toi, Bernie ! Ils ne sont pas seuls. Envoie tout de suite deux hommes pour lui foutre la main dessus et...

— A Malina ?

Bolan soupira.

— On n'a pas de temps à perdre, donne tes consignes et fais interdire l'accès au rez-de-chaussée. Réunis également cinq ou six gars et attends-moi avec eux au deuxième étage. Fonce.

— Mais, qu'est-ce qui s'est passé avec Gallo ? Vous l'avez...

— Tu croyais peut-être que j'allais l'embrasser sur la bouche ? gronda Bolan en plantant Moravito au milieu du hall.

Il monta quatre à quatre les marches de l'escalier, s'enfonça tout au fond du couloir jusqu'à la chambre n° 111 qu'avait occupée Olga Janucek, la jeune insurgée. Après en avoir déverrouillé la porte à l'aide de son passe, il monta au second étage en empruntant l'escalier, fit de même pour la chambre n° 212, puis la 313 à l'étage au-dessus. Il

voulait se ménager une possibilité de retraite rapide à chaque palier.

Ensuite, il frappa à une porte tout au fond du couloir, attendit qu'elle s'entrebâille sur un visage méfiant. Des yeux sombres le scrutèrent et une voix caverneuse s'enquit :

— C'est pourquoi ?

— Pour le nettoyage, repartit Bolan en lui faisant éclater le nez d'une pastille silencieuse.

CHAPITRE XVIII

Il pesa de tout son poids sur la porte, renversant le corps sur l'épaisse moquette. Un second homme occupait les lieux, un type torse nu à la tête toute ronde et qui n'eut pas le temps de comprendre la situation. Il écopa lui aussi en pleine tête et mourut sans émettre le moindre bruit.

L'Exécuteur referma la porte, jeta son imperméable fourré sur le lit, ouvrit son attaché-case et s'équipa aussitôt. Le gros Automag retrouva sa place habituelle sur sa hanche droite, dans un étui en grosse toile kaki. Il fixa la gaine du poignard sous son aisselle droite et passa à son cou la bretelle du mini-Uzi dans lequel il avait engagé un chargeur avant d'armer la culasse. Il plaça les deux chargeurs supplémentaires dans les poches de l'imper qu'il enfila ensuite en laissant les pans ouverts. La petite arme automatique était dissimulée sous le vêtement, mais il pouvait la saisir rapidement en cas de besoin.

Cinq secondes plus tard, il referma la porte derrière lui et arpenta rapidement le couloir jusqu'à une porte où il savait pouvoir trouver l'un des chefs des délégations venues de la côte Ouest. Cette fois, le battant resta fermé après qu'il y eut frappé mais il entendit un léger bruit de l'autre côté. Une balle chuintante fit sauter la serrure et il se lança contre la porte qui s'ouvrit à la volée, percutant à mi-course un mafioso qui s'étala de tout son long dans le vestibule.

Le type avait une arme à la main mais paraissait complètement sonné par le choc. L'Exécuteur assura ses arrières en lui faisant exploser la boîte crânienne d'une balle Parabellum et s'élança dans

une chambre où trois hommes semblaient tenir une conférence, assis dans des fauteuils et fumant tout en discutant.

L'un d'entre eux se leva d'un coup de son siège pour se précipiter vers une porte au fond de la pièce. Une ogive le rejoignit en un millièmème de seconde et l'aida à courir un peu plus vite. Ses deux copains eurent des réactions contradictoires. Le plus proche leva les bras très haut au-dessus de sa tête tandis que l'autre tendait la main pour saisir un automatique placé sur un guéridon à côté de lui. Il n'eut que le temps d'en effleurer la crosse et encaissa un projectile blindé dans la joue gauche, un autre dans la tempe.

Celui qui cherchait à accrocher le plafond avec ses mains reçut lui aussi sa part de plomb chaud. Son front se fissura, laissa naître une vilaine fleur rouge qui lui dégouлина ensuite sur le nez et le menton.

Quelques instants plus tard, Bolan trouva Joe Bimbo et Dave Sangrini dans la même suite, attablés devant une bouteille de Johnny Walker déjà à moitié vide. Une musique langoureuse sortait d'un poste de radio et il y avait un grand cendrier en cristal rempli de mégots. Les deux cannibales noyaient leur stress dans le whisky.

Joe Bimbo contempla l'apparition d'un œil flou.

— T'es venu boire un coup ? fit-t-il d'une voix pâteuse.

— Non, leur répondit froidement Bolan. Simplement vous liquider.

Ce qui était de circonstance. Il leur fit don à tous deux d'une mort silencieuse et sans bavure, les laissa tranquillement plonger dans l'éternité et poursuivit son sinistre travail. Jerry, le mafioso dragueur, quittait précisément sa chambre quand l'Exécuteur y parvint. Il eut un petit sourire en coin juste avant de mourir et Bolan le repoussa dans la pièce, tirant ensuite le battant à lui.

Trois chambres plus loin, il frappa à la porte de Larry Colombo et l'un de ses gardes du corps vint lui ouvrir, le reconnut aussitôt :

— Vous voulez voir M. Larry ?

— Il est là ?

— Oui, et salement en rogne.

En effet, le représentant de la famille DiMaso de Los Angeles était dans tous ses états. Le visage rouge, les yeux exorbités, il décrivait des cercles dans le salon de sa suite, grognant des obscénités. Il fustigea Bolan du regard.

— Bon Dieu, te voilà Frank ! C'est bien beau de conseiller aux

amis de tailler la route, mais encore faut-il le pouvoir.

— Ça n'a pas marché ? demanda Bolan innocemment.

— Y a des mecs à Bernie qui bloquent toutes les sorties ! On peut même pas discuter avec ces connards.

— Tu t'es laissé influencer.

— Mon cul !

L'Exécuteur attendit que les deux gardes du corps se soient rassemblés dans le salon, démasqua son Beretta et les élimina comme des quilles, pointant ensuite l'arme sur Colombo.

— T'es dingue ! glapit ce dernier.

Puis, comprenant subitement :

— Enfant de pute ! C'est toi qui as tout manigancé, hein ?

— Exact. Tu as mis du temps à t'en rendre compte.

— Tu t'appelles pas Frank Ferrari, est-ce que je me trompe ?

— Pas du tout.

— Tu serais pas l'enfoiré à la combinaison, par hasard ?

— En plein dans le mille.

— Et pourquoi tu me dis ça ?

— Parce que tu as le droit de savoir qui je suis avant de mourir, répliqua Bolan en caressant la détente du flingue silencieux.

Larry Colombo eut un petit hoquet, fit un geste bizarre avec sa main et s'étala de tout son long sur la moquette en répandant sa cervelle.

Il s'était écoulé un peu plus de deux minutes depuis l'instant où Bolan avait commencé à nettoyer le troisième étage. Dix secondes plus tard, il poursuivait sa besogne au second, commençant par Tommy Tuscano. Celui-ci réintégrait sa chambre quand il déboucha de l'escalier. Sans un mot, il le poussa fermement à l'intérieur et lui trancha la gorge avec son poignard. Sa mort fut silencieuse et rapide.

Bolan referma le battant puis passa à la chambre suivante où il découvrit un homme à moitié endormi sur un canapé, une bouteille d'alcool posée à côté de lui. Il s'agissait de Cary Malina le balafré. Lui aussi subit un sort similaire, passant du demi-sommeil au trépas en quelques secondes.

En sortant, l'Exécuteur se heurta aux deux hommes envoyés par Moravito pour s'assurer de la personne du balafré.

— Vous arrivez trop tard, leur annonça-t-il. Faites monter une équipe pour s'occuper du corps et rejoignez Bernie.

D'abord interloqués et indécis, les deux *soldati* firent ensuite demi-tour, soulagés de ne pas avoir à assumer la corvée.

Un peu plus loin, Bolan désintégra une serrure d'une balle silencieuse de 9 mm, trouva l'homme qu'il cherchait, un *sotto-capo* arrogant venu de Philadelphie. L'homme se reposait dans un fauteuil, regardant la télévision, un pistolet automatique posé sur le bras du fauteuil. Il n'eut que le temps de se dresser sur un coude lorsque l'Exécuteur fit irruption à côté de lui et eut une vision fugitive de son assassin.

Bolan essuya la lame sur un napperon et visita ensuite les chambres suivantes mais il n'y avait plus personne dans cette aile de l'établissement. Moravito avait respecté la consigne et fait évacuer les grossiums au camp de Banska-Bystrica.

Il se dirigeait vers l'escalier de service pour se rendre au premier étage quand les portes de l'ascenseur coulissèrent, laissant apparaître Bernie accompagné de cinq hommes de main.

— Tu ne t'es pas trop pressé, lui fit-il remarquer sèchement.

Le chef de la garde fit quelques pas en avant et le toisa sans aménité :

— J'ai fait aussi vite que j'ai pu.

— Peut-être, mais il y a déjà eu de la casse.

— Oui, c'est ce que j'ai entendu dire. Pourquoi avez-vous descendu le gros Raph ? On aurait pu l'obliger à parler.

— Le temps n'est plus à la parlote, Bernie.

— A quoi, alors ?

— On solde les comptes.

Moravito hocha la tête.

— Il y a quelque chose que je n'arrive pas à comprendre.

Bolan lui sourit tout en démasquant de sous son imperméable le mini-Uzi qui se mit à crachoter aussi sec en direction du groupe de *soldati*. Les cinq types n'eurent pas la possibilité de dégager leurs armes. Ils dansèrent un court instant sur un rythme endiablé avant de se coucher au sol pour de bon.

Toujours debout, raide comme un piquet, Bernie Moravito fixait Bolan avec ahurissement.

— Putain ! s'exclama-t-il. J'aurais dû m'en douter.

— Casse-toi, lui dit Bolan.

— Bolan, hein ?

— Ouais.

— Putain ! répéta Bernie. Qu'est-ce que j'ai été con !

Une porte s'ouvrit au bout du couloir, laissant apparaître une tête, et se referma aussitôt. D'autres hommes de Moravito n'allaient pas tarder à rappliquer.

— Tire-toi, dit encore Bolan. Prends ta chance.

— Pourquoi vous ne me descendez pas, moi aussi ?

— Tu as deux secondes pour te casser, Bernie.

Le visage du chef de la garde était exsangue. Sa main droite se contractait sporadiquement comme s'il hésitait à s'emparer de son revolver.

— Je peux pas me tirer comme ça, Bolan, articula-t-il d'une voix enrouée. J'ai jamais fait ça, je suis pas un dégonflé.

— Sauve ta peau pendant qu'il en est temps, gronda Bolan en relevant le mufle sinistre du Beretta.

— Pour que vous assassiniez encore d'autres pauvres gars ?

— Tu connais le jeu, Bernie, ce n'est pas moi qui l'ai inventé.

Un bruit de galopade arriva de l'escalier, annonçant plusieurs mafiosi qui déboulèrent deux secondes plus tard, armes à la main. L'Exécuteur leur expédia une longue rafale du petit P-M qui en coucha quatre sur le palier et fit refluer les autres. Mais plusieurs coups de feu crépitèrent, tirés par des flingueurs qui s'étaient jetés au sol. Le vacarme était infernal. Au feu du mini-Uzi répondait celui d'un Colt ,45 et d'un riot-gun qui faisait régulièrement entendre son « braoumm » tonitruant. Moravito profita de l'occasion pour dégainer son revolver qu'il brandit aussitôt en poussant un rugissement. Son cri fut coupé net par un projectile Parabellum qui l'atteignit au milieu du front et il fit plusieurs pas involontaires avant de s'effondrer sur les cadavres des hommes qui l'avaient accompagné. Le mini-Uzi décrivit ensuite un petit arc de cercle en direction des tireurs couchés. Le canon du P-M ressembla à un chalumeau en action tandis que de gros frelons de 9 mm giclaient vers l'autre bout du palier, s'enfonçant dans des chairs hurlantes et tressautantes. Puis un silence macabre s'installa ensuite, irréel et étouffant.

Les tympanes douloureux, Bolan estima qu'il était largement temps de déguerpir. Il rebroussa chemin pour atteindre la chambre n° 212 dont il n'eut qu'à pousser la porte. Une pression sur une sculpture en saillie de l'armoire, une poussée sur le meuble imposant, et il démasqua l'ouverture du passage secret dans lequel il s'introduisit.

Après avoir tiré l'armoire à lui, il s'éclaira avec une mini-torche électrique, longea l'étroit couloir rempli d'odeurs de moisi jusqu'à l'escalier sombre qu'il avait utilisé quelques heures auparavant. Parvenu dans un passage tout aussi sombre et aussi malodorant, au-dessous de l'hôtel, il se repéra suivant les indications que lui avait fournies Olga Janucek. Trois minutes plus tard, il remontait à l'air libre de l'autre côté de la place, débouchant dans la cour intérieure d'une vieille maison inoccupée et délabrée.

Sa voiture l'attendait un peu plus loin. Il s'épousseta, y prit place et lança le moteur tout en s'apercevant qu'il avait été touché pendant la fusillade. Une balle ou une chevrotine avait déchiré son imperméable et sa veste, sur l'épaule gauche, et un peu de sang suintait. Mais ce n'était qu'une lésion légère, une blessure en sêton qui ne l'incommoderait pas tant qu'il était à chaud.

Il fit démarrer la BMW et se dit qu'il aurait dû songer à saboter le téléphone de l'hôtel, mais réfléchit que cela aurait été une démarche inutilement dangereuse. Le camp de Banska-Bystrica ne possédait aucun moyen de liaison téléphonique ou radio avec Bratislava. Bien sûr, les mafiosi rescapés n'allaient pas tarder à alerter New York, Los Angeles et d'autres fiefs de la *Cosa Nostra*. Mais aucune troupe de renfort n'arriverait suffisamment vite sur place pour faire courir un danger à l'Exécuteur.

Pour lui, le vrai danger se situait à une centaine de kilomètres dans la montagne, à la base des Carpates. Un danger extrêmement précis qui risquait de lui coûter infiniment plus qu'une simple blessure à l'épaule.

Il décrocha le radiotéléphone de bord et appela Jack Grimaldi.

CHAPITRE XIX

Jusque-là, Bolan en avait fait assez pour semer la pagaille entre les divers clans représentés à Bratislava. Peut-être même cela déclencherait-il une guerre de gangs si personne ne faisait la relation entre le bain de sang à l'hôtel Forum et la personnalité de l'Exécuteur. Les rares mafiosi qui l'avaient identifié n'étaient plus là pour en témoigner et l'on envisagerait sans doute une trahison mutuelle entre les Organisations de la côte Ouest et celles de l'Est. Il avait d'ailleurs travaillé dans ce sens. Mais il estimait que la besogne n'était pas achevée. Tant que ce camp dans la montagne existerait, tout resterait à craindre.

Par enchaînement d'idées, il revit mentalement la fusillade au second étage. Face à Bernie Moravito, il avait eu une inexplicable hésitation qui avait bien failli lui coûter la vie et il s'était furtivement demandé pourquoi. La réponse était pourtant évidente. Malgré son appartenance à la *Cosa Nostra*, Moravito n'était pas si pourri que les gros mobsters auxquels il obéissait. Il avait mal choisi son clan, c'était tout. Sans doute même n'avait-il pas eu la possibilité de faire un choix au début de sa vie d'homme. Bolan connaissait bien, hélas, les engrenages préluant à la récupération par la mafia de types tels que lui. Visiblement, Bernie vouait une fidélité exemplaire à la pseudo-cause qu'il servait et à ses employeurs dévoyés. Peut-être que s'il avait été dans l'armée, par exemple, ou dans la police, il aurait constitué un excellent élément, un soldat de l'autre bord. Certes, il n'aurait jamais été bien loin dans l'échelle hiérarchique d'une organisation sociale, car il n'avait pas l'étoffe d'un chef, mais il serait sûrement devenu un

bon exécutant sur lequel on peut compter. Ce n'était pas la première fois que l'Exécuteur rencontrait de tels hommes que la malchance, les mauvaises fréquentations ou un destin tragique jetaient dans les griffes des cannibales mafieux. Quel gâchis !

Jack Grimaldi avait été l'un de ceux-là et Bolan avait bien failli l'abattre sans autre forme de procès aux Caraïbes, lors de son affrontement contre Big Gus Riappi et sa meute de tueurs. Sa rencontre avec l'Exécuteur avait été déterminante et, depuis, ils étaient les meilleurs amis du monde.

Mais, quoiqu'il en fût, Bolan ne pouvait s'attendrir sur le sort de Moravito. Ses préoccupations étaient en ce moment toutes centrées sur son prochain et ultime objectif. il pénétra dans l'aéroport en traversant les locaux de l'aéro-club où seuls deux types décontractés discutaient en buvant. Il leur adressa un petit signe de sympathie, se retrouva sur le parkway puis se dirigea vers l'hélicoptère Hughes 500 dans lequel Grimaldi et Schwarz avaient déjà pris place.

— Ton arsenal est à l'arrière, annonça le pilote quand Bolan se fut installé à côté de lui.

Un coup d'œil lui montra une malle en métal d'un peu plus d'un mètre de longueur et deux caisses en bois de plus petites dimensions.

— Je dois serrer les fesses, rigola Gadgets Schwarz tassé derrière lui contre la paroi de l'appareil. J'espère que tu auras vraiment besoin de tout ça.

— J'espère au moins que ce sera suffisant, lui renvoya Bolan en souriant brièvement.

— J'ai bricolé le taxi de nos *amici*. S'ils tentent de le mettre en marche, ils auront une drôle de surprise.

L'Exécuteur fit dévier son regard vers la silhouette massive du UH-1D qui stationnait à une cinquantaine de mètres de là, les pales fléchissant sous leur propre poids.

— T'inquiète pas, Striker, personne n'a pu remarquer quoi que ce soit, j'ai fait ça à distance.

Schwarz exhiba un petit .32 muni d'un gros silencieux.

— Les balles ont des pointes acier, expliqua-t-il. J'en ai expédié deux dans le différentiel du rotor et deux autres au niveau du tableau de bord. Pas vu, pas pris. Ça boume !

Grimaldi actionna le démarreur du Hughes 500, attendit un peu et demanda l'autorisation de décoller à la tour de contrôle. Dès qu'ils eurent pris l'air, Bolan déclara :

— Pose-nous une minute sur un terrain dégagé, Jack, faut que je m'équipe.

Sept minutes plus tard, après un court arrêt dans un champ fraîchement labouré, l'hélicoptère reprenait son vol en direction du nord-est. L'Exécuteur avait revêtu sa combinaison noire de combat sur laquelle il avait passé un brelage de cuir pour y fixer son armement individuel. Il attacha à son ceinturon militaire plusieurs chargeurs de rechange pour ses diverses armes, accrocha un transceiver Motorola sur le côté gauche de sa poitrine, un scanner radio sur le côté droit, et enfila par-dessus le tout un anorak rouge. Le Motorola comportait trois canaux codés et indétectables ainsi que sept autres sur des fréquences UHF ajustables.

La combinaison était isotherme, capable de lui permettre d'affronter les plus grands froids. Un pantalon de cuir en masquait le bas et Bolan avait chaussé des rangers à grosses semelles en caoutchouc. Un passe-montagne en laine vint compléter l'équipement.

Le crépuscule s'annonçait quand ils franchirent la première barrière montagneuse avant le camp de la mafia. Le ciel était bien dégagé, la visibilité encore bonne malgré les ombres qui s'allongeaient très loin au sol.

Il brancha son transceiver sur le premier canal codé.

— Ici Epervier ! lança-t-il dans l'appareil. Appel général aux équipes Traqueur Un, Deux et Trois.

Son groupe d'appui tactique était divisé en trois équipes. L'Exécuteur leur avait attribué des positions-clé en triangle autour de la base mafieuse. La première équipe se trouvait en attente à l'embranchement de la petite route départementale avec la piste qui menait au camp. Elle avait pour consigne d'empêcher une éventuelle sortie de l'ennemi par cette voie. L'Équipe n°2 était survenue par le nord et avait pris position à bord du 4x4 Lada sur un chemin très en surplomb au-dessus de l'objectif. Son rôle était de fournir des indications sur ce qui se passait dans le camp et accessoirement d'intervenir de loin par un tir d'appoint. Enfin, le troisième groupe constituait une possibilité de diversion pour le cas où l'Exécuteur aurait été obligé de se replier avant le terme de son action. Il se tenait à environ trois kilomètres de l'objectif sur un chemin rocailleux, abrité contre un bosquet de pins.

Tous étaient équipés d'armes légères et lourdes à visée nocturne et de transceivers radio.

— Traqueur Un à la réception ! fit la voix de Rosario Blancanales. On se caille un peu les meules mais tout est tranquille.

— Traqueur Deux, répondit Robert « Mickey » Michatowicz. On a une vue imprenable sur la résidence de nos copains. Pour l'instant, ça m'a pas l'air de bouger beaucoup. Y a trois groupes d'entraînement qui sont sortis tout à l'heure. J'en vois un en train de crapahuter sur le flanc opposé, mais j'ai perdu les deux autres. À part ça, c'est la routine.

— T'endors pas, lui dit Bolan. Traqueur Trois ?

Ce fut Willy Tanka qui accusa réception :

— Je t'écoute, Épervier. Je te vois aussi, gros comme une abeille qui vient butiner les fleurs vénéneuses. Moi, j'ai repéré les groupes en question, on dirait qu'ils s'amuse à faire une marche forcée dans le bas de la vallée. Il y a aussi des mouvements non identifiés à flanc de montagne, sous le camp, et aussi près du torrent.

— Importants, les mouvements ?

— C'est difficile à dire.

— Tu as bien dit : non identifiés ?

— Affirmatif. Ça ne provient pas du plateau et j'ai l'impression que ces gus cherchent à progresser en douce.

— Précise la position.

— En dessous et à l'est de l'objectif, environ deux kilomètres, puis un et demi au sud-est.

— Traqueur Un et Deux, vous n'avez rien remarqué ?

— Négatif, répliqua aussitôt Blancanales.

— Pareil pour moi, fit Mickey.

— O.K. Stand-by et silence radio. Stand-by...

L'Exécuteur coupa sa radio, le front plissé. Que pouvait être ce « mouvement non identifié ? » Sûrement pas de simples rôdeurs. Il consulta sa montre-chrono. Il était 17 h 10. Le code d'identification était encore valable. Régulant la radio de l'hélicoptère sur la fréquence du camp, il lança :

— Écho 13 en approche de White Rock. Répondez !

— Ouais, Écho 13, je vous reçois, renvoya une voix qu'il reconnut comme étant celle de Giovanni Marasco. Où êtes-vous exactement ?

— Au sud de votre position. J'atterris dans deux minutes.

— Qui est à bord ?

— Annoncez Frank à Gio.

— Bon, je crois qu'on se connaît. C'est moi Gio.

— J'ai des choses à te dire, Gio.

— Roger ! Vous pouvez y aller.

L'approche puis l'atterrissage prirent en fait moins de deux minutes. Comme lors de la première visite de l'Exécuteur, un groupe d'hommes se tenait sur l'aire d'atterrissage, armés et courbés en avant pour lutter contre le déplacement d'air glacé du rotor. Le crépuscule était déjà bien avancé et des projecteurs disposés un peu partout commençaient à éclairer les lieux.

Bolan sauta de l'habitable, adressa un signe de sympathie aux *soldati* transis de froid et avisa « Joëy » qui se tenait un peu en retrait, raide comme un piquet et la mine farouche.

Il fit un grand geste de la main dans sa direction.

— Amène-toi, Joëy !

Visiblement à contrecœur, Joëy marcha dans sa direction.

— Donne-moi un coup de main, fit Bolan en empoignant la malle contenant son armement, à l'arrière de l'appareil.

Le mafioso l'aida à la sortir et à la poser sur la boue gelée. Ferrari-Bolan lui passa les deux autres caisses en bois.

— Fais-les porter à l'abri, j'ai pas envie qu'elles prennent l'humidité.

— Qu'est-ce que c'est que ce zinc ? s'étonna Joëy d'un ton soupçonneux en observant le Hughes.

— Mon taxi personnel, vieux. J'aime pas les transports en commun.

Un sourire crispé étira les lèvres violacées du mafioso. Il distribua quelques ordres aux hommes derrière lui et ceux-ci s'empressèrent de s'emparer des « bagages » du VIP tandis que ce dernier faisait un geste à destination du pilote. Le vacarme du moteur s'accrut et l'hélico se décolla de terre, amorça une chandelle pour disparaître rapidement dans la nuit naissante.

Lorsque l'air se fut calmé autour d'eux, Bolan rendit son sourire à Joëy et lui dit :

— Je crois qu'on s'est un peu heurtés tous les deux, la première fois.

— J'crois, oui...

— J'étais un peu à cran. Faut dire qu'il s'est passé de sales merdes en ville.

— Vous aviez sûrement vos raisons, répliqua le mafioso d'un ton plus décontracté.

— Joey... C'est Joey comment ?

— Joey Murdock.

— T'es pas d'une famille ?

— Non.

— De retour au pays, je pourrais m'arranger pour t'en trouver une. Et aussi un vrai nom. Joey le Prudent, ça t'irait ?

— Pourquoi pas ? fit l'autre, souriant de nouveau.

Bolan se mit en marche vers le bâtiment servant de cantine, Joey à côté de lui.

— Les VIPs sont arrivés de Bratislava ? demanda-t-il.

— Vous voulez parler de ces mecs importants qui sont venus en bagnoles... Ouais. Je sais pas trop ce qui s'est passé là-bas, mais ils ont l'air de péter de trouille. En tout cas, ils sont muets comme des huîtres et nous regardent comme si on avait l'intention de les bouffer. On les a installés dans un baraquement de la troupe en attendant.

— En attendant quoi ?

— Les ordres. Il paraît qu'on attend des huiles de New York. Des spécialistes, à ce qu'on dit.

— C'est moi qui les ai réclamés. Les nouvelles vont vite. Qui t'a informé de ça ?

— Bernie, quand il est venu avec vous.

— Bon, il a bien fait. Ce serait dégueulasse de vous laisser sans informations dans ce trou du diable, alors que vous faites un sacré boulot.

— Ça oui ! s'exclama Murdock.

— Va te réchauffer à la cantine, Joey. Prends un pot et attends-moi. Où as-tu fait porter mes caisses ?

— Ben... à la cantine.

— Je commence à croire que tu es irremplaçable, rigola Bolan en le quittant.

Il se dirigea vers le PC dont il ouvrit la porte sans frapper et

trouva Hammer Marasco debout devant un émetteur-récepteur en train de régler une émission.

— Ton opérateur t'a largué ? lui sourit-il.

— Je l'ai envoyé assurer un relais radio à l'extérieur, rétorqua Marasco, l'air soucieux. Il y a des mecs qui se promènent un peu trop près de chez nous.

— C'est bien ce que j'ai vu en arrivant.

— De ton hélico ?

Bolan nota le tutoiement, inclina la tête.

— Oui. J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait de tes équipes, mais Joëy m'a dit qu'elles n'opéraient pas dans ce secteur.

— On a repéré des mecs à pied et aussi un 4x4. Tu ne l'aurais pas vu d'en haut ?

— Quel genre de 4x4 ?

— Un gros bahut kaki. Sur le versant opposé, à plus de deux kilomètres. On l'a localisé avec un détecteur télescopique de mouvement et on a ensuite vérifié à la lunette.

L'Exécuteur ressentit une petite crispation au niveau de son plexus. Le 4x4 kaki était celui de William Tanka et de Fred Fratelli qui s'étaient embusqués le long du bois de pins. L'équipe numéro Trois. Il ne s'était pas attendu à ce que la base mafieuse soit équipée avec de tels moyens techniques.

— J'ai déjà envoyé un groupe supplémentaire de huit hommes là-bas, et je vais en faire sortir d'autres pour monter un cordon de sécurité autour de la base.

— Tu as raison, lui affirma Bolan à l'instant où quelques coups secs furent frappés à la porte.

Deux types moustachus firent leur apparition. Marasco se retourna sur sa chaise :

— Formez rapidement trois groupes de six hommes, je veux qu'ils ceinturent toute la zone en contrebas. S'ils repèrent des mecs qui ne sont pas de chez nous, qu'ils les rectifient sans sommation. Vu ?

Les deux moustachus hochèrent la tête en silence et s'éclipsèrent. Marasco commenta à l'attention de celui qu'il prenait toujours pour Frank Ferrari :

— Avec tous les effectifs qu'on a ici, on n'a pas grand-chose à craindre mais faut prendre un maximum de précautions. Et puis...

Il s'interrompt, prêtant l'oreille. Une voix très faible sortait de l'émetteur-récepteur, lointaine et hachée.

— Ça ne vient pas de chez nous, commenta-t-il machinalement. On dirait une émission fantôme comme celles qui...

Il s'interrompt de nouveau pour écouter. Cette fois, la voix était un peu plus forte bien qu'entrecoupée de parasites :

— « ...dire à Joëy qu'il intercepte... s'il se pointe à la... Urgent... Qu'il sache... le fumier ne s'appelle pas Frank Fer... Foutez-le sur... »

La suite fut inaudible, noyée par une cacophonie de sifflements. Dommage, se dit Bolan. Contrairement à ce qu'il avait prévu, l'opération ne se déroulerait pas en souplesse. Du côté de Bratislava, quelqu'un s'acharnait à faire passer une émission par-dessus la montagne et y avait manifestement réussi.

Hammer Marasco s'était comme statufié devant l'appareil. Il resta deux, trois secondes dans cette position rigide et sa main droite descendit lentement vers l'automatique qu'il portait à sa ceinture, en effleura la crosse. Puis il se tourna vers son visiteur et se trouva nez à nez avec le gros silencieux du Beretta.

— Essaie de le prendre, lui dit doucement Bolan.

— Merde.

— Oui, c'est emmerdant pour toi.

Les lèvres minces et cruelles de Hammer s'étirèrent dans un mauvais sourire.

— Si t'es pas Frank Ferrari, t'es qui ? grinça-t-il.

— Bolan.

— Ah ouais ?... Bon, je crois que c'est pas une salade, hein ? J'en reviens pas.

— Fais un effort.

— Bordel de merde, qu'est-ce que tu veux ?

— Ta peau.

La main du mafioso se contracta sur la crosse de son arme.

— Alors, il va falloir que tu la prennes.

— T'inquiète pas, je vais le faire, lui répondit Bolan en pressant la détente.

Le flingue sinistre émit une petite toux sèche et Marasco eut subitement un troisième œil au milieu du front. Il s'affala sur la table,

les yeux révulsés, sa bouche cruelle tordue dans un dernier rictus de haine. L'Exécuteur l'agrippa par le col de sa veste de treillis et le tira jusqu'à la chambre en désordre, le fit basculer derrière le lit avant de refermer la porte.

Décrochant ensuite son transceiver, il chuinta dans le micro :

— Traqueur Alpha à Traqueur Trois, Code rouge.

Cela signifiait un danger imminent pour l'équipe considérée.

— Bien reçu, Traqueur Alpha, renvoya l'Indien Tanka. Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous êtes repérés, dégagez et repliez-vous.

— Merde ! On peut facilement tenir la position.

— Négatif. Repli immédiat.

— Attends, je...

Un crépitement significatif jaillit de l'appareil radio, immédiatement suivi d'une imprécation. L'Exécuteur entendit également le bruit de la mitraille sans avoir recours au transceiver. La montagne lui en renvoyait l'écho qui fut accompagné aussitôt d'une longue rafale lointaine.

— T'avais raison ! cracha Tanka à travers le haut-parleur. On vient de se faire accrocher, Bumper leur largue un tir de barrage. Stand-by !

Bolan jura entre ses dents. Stand-by mon cul ! Willy Tanka et Fred « Bumper » Fratelli étaient des combattants hors pair, mais ils avaient contre eux des types également bien entraînés et qui connaissaient particulièrement le terrain.

— Dégagez ! rugit-il dans le Motorola avant de foncer hors du baraquement.

CHAPITRE XX

Il lui fallait à présent précipiter le mouvement s'il voulait avoir une chance d'envoyer en l'air ce camp démentiel. L'accrochage qui venait d'avoir lieu était exactement ce qu'il tenait à éviter. Il se maudit brièvement d'avoir entraîné ses amis dans l'opération et, la rage au cœur, s'élança en direction de la cantine.

Des hommes en treillis de camouflage venant de diverses directions partaient au pas de course vers la sortie du camp, tous armés de fusils d'assaut ou de pistolets-mitrailleurs.

Des coups de feu sporadiques se faisaient encore entendre sur le versant opposé de la montagne. Joëy Murdock était sorti du bâtiment et avait fait quelques pas vers le bord du plateau pour scruter la nuit qui enveloppait à présent les lieux.

— C'est pas un tir à blanc, dit-il quand Bolan fut arrivé près de lui.

— Sûrement pas ! Ramène-moi une jeep avec un chauffeur, je vais voir ce qui se passe.

— Vous voulez...

— Oui. Magne-toi ! Je t'attends ici.

Murdock partit en courant vers le parking, à l'autre bout du camp vers la sortie. L'Exécuteur n'attendit pas de le voir disparaître. Dans le début d'agitation qui s'emparait de ce ramassis de tueurs, il s'engouffra dans la cantine. Il avait tout juste le temps de piéger les

objectifs envisagés, à condition qu'il ne se fasse pas intercepter entre-temps.

Faisant sauter les couvercles des deux caisses en bois, il en retira plusieurs charges de plastic C-4 ainsi que des détonateurs à retard qu'il plaça hâtivement dans les poches de son anorak. Puis il s'élança vers la citerne à essence installée dans une zone d'ombre, tout près de la paroi rocheuse. Il lui fallut trois secondes pour positionner la charge sur la cuve, sept autres pour régler le détonateur sur un retard de quatre minutes et dix secondes.

Enclenchant un compte à rebours sur son chronomètre, il se rendit ensuite au PC radio, plaça une seconde charge explosive contre les émetteurs avec un retard de trois minutes et cinquante secondes, sortit puis hâta le pas vers le baraquement servant de dépôt de munitions. Un nouvel engin à effet brisant fut réglé pour péter quatre minutes plus tard. La quatrième et dernière charge trouva sa place sur le groupe électrogène qui alimentait le camp en électricité. Bolan programma la mise à feu sur trois minutes quarante secondes. Il s'apprêtait à rebrousser chemin quand un grand type portant un P-M fit quelques pas précipités vers lui, l'apostrophant dans un anglais difficile :

— Vous, que faire ici ?

C'était un Russe au visage brutal et aux yeux d'illuminés.

— Moi piéger moteur, lui répondit Bolan en larguant une balle brûlante dans la face gelée du soldat d'occasion.

Il fut de retour devant la cantine à l'instant même où une jeep bâchée freinait devant la porte. Murdock descendit de la place passager.

— Vous ne devriez pas aller là-bas, conseilla-t-il à Bolan. On ne sait pas exactement où sont ces salopards et combien ils sont.

— C'est justement pour ça que je dois y aller, lui répondit sèchement l'Exécuteur. Fais placer une sentinelle devant le PC radio, Gio ne veut pas être dérangé.

— D'accord, comptez sur moi. Dites, faites-vous reconnaître par nos gars, le mot de passe est red snow.

Bolan se dit que le mot de passe était particulièrement bien adapté. Il ne tarderait pas, en effet, à y avoir du sang sur la neige.

— O.K. Je ne serai pas long, affirma-t-il sèchement.

Murdock opina brièvement et s'éloigna.

— File-moi un coup de main, demanda Bolan au chauffeur en entrant dans le baraquement.

L'autre mit pied à terre et vint l'aider à transporter la malle à l'arrière de la jeep. C'était un jeune type avec un visage de furet, sûrement d'origine slave. Ses yeux étaient sans cesse en mouvement et il affichait une expression cruelle. Il y avait un fusil d'assaut posé à côté de lui entre les deux sièges.

— Go ! lui dit l'Exécuteur en s'installant à côté de lui.

Le véhicule démarra assez brutalement, patina dans la boue gelée avant d'atteindre la barrière qu'une sentinelle releva pour les laisser passer. Le chemin d'accès à la base était assez large pour qu'un camion puisse y rouler. La neige le recouvrait partiellement et le passage de nombreux véhicules avait délimité de larges sillons bourbeux. Après un virage en épingle, ils atteignirent une zone parsemée de pins que le chemin traversait en une pente assez raide.

En ralentissant, la jeep franchit un premier cordon de soldats en tenues camouflées blanches et vertes, poursuivit sa route sous le couvert des arbres. Ils atteignirent bientôt le fond de la vallée, là où la piste longeait le petit torrent.

— Où va-t-on ? s'enquit soudain le chauffeur.

— Toi, tu restes ici, lui répondit Bolan qui lui expédia aussitôt une balle dans la tête.

Il fit basculer le corps en dehors du véhicule pour prendre place au volant, se débarrassa de son anorak rouge et décrocha son transceiver.

— Traqueur Trois ! envoya-t-il sur la fréquence codée.

Immédiatement, une réponse lui parvint :

— Traqueur Alpha ?

C'était la voix de Bumper Fratelli.

— Affirmatif. Rapport !

— On a eu cinq de ces mecs, les autres ont préféré tailler la route à pied. Je leur ai largué un chargeur dans la viande, il y en a au moins deux qui ont du plomb dans l'aile.

— Position ?

— Nous avons été obligés de décrocher. Faisons route à l'est pour récupérer une position plus pénarde.

— Roger ! Stand-by. Traqueur Un et Deux !

— Ici Traqueur Deux, renvoya Michatowicz. Tout est O.K. pour nous. Tout à l'heure, on a observé le départ de plusieurs équipes en direction de la vallée. Une vingtaine de gus. Avec ceux qui patrouillaient déjà dans le secteur, ça en fait une bonne quarantaine. Fais gaffe.

— Tu les as en vue ?

— Une partie seulement, avec la visée Startron.

— Bon. Traqueur Un ?

— Toujours en stand-by, fit la voix calme de Cassiopea. Rien ne se passe de notre côté. On a écouté ton contact avec Traqueur Trois. Content qu'ils s'en soient bien tirés. On se les gèle toujours, tu pourrais pas nous allumer un bon feu ?

— Patience, ricana Bolan. Encore quelques secondes et tu as ton feu de joie.

Il cessa d'émettre, raccrocha sa radio et fit avancer la jeep en profondeur sous le couvert des arbres, le long d'un entablement rocheux. Après avoir coupé le contact et éteint les phares, il ouvrit la malle contenant son matériel de guerre. Il choisit tout d'abord un fusil d'assaut Heckler & Koch MP 5 SD 2 à silencieux intégré. Équipée d'une crosse repliable et d'une visée nocturne, l'arme pouvait tirer au coup par coup ou en rafale des munitions de 9 mm Parabellum à la cadence de 800 coups par minute.

Il en passa la bretelle autour de son cou, laissant reposer le Heckler & Koch en sautoir sur sa poitrine, glissa six chargeurs supplémentaires de trente cartouches dans des étuis à son ceinturon. Deux LAW — Light Antitank Weapon — reposaient au fond de la malle. Il fixa les deux lance-roquettes sur son dos, suspendit un lance-grenades à son épaule gauche et accrocha des munitions de 40 mm à son brelage de poitrine. Il y avait des grenades explosives et des grenades éclairantes en quantité suffisante pour éclairer le secteur comme en plein jour durant plus d'une minute.

Ainsi équipé, il avait un peu plus de quarante kilos à transporter. Une charge qui allait l'empêcher de se déplacer très vite, mais il n'avait pas l'intention de porter tout ce poids pendant très longtemps. À mesure qu'il utiliserait les diverses armes, le poids diminuerait d'autant.

Sa montre-chrono lui indiqua qu'il ne restait qu'une quinzaine de secondes avant l'explosion de sa première charge. Il s'éloigna de la jeep, s'accroupit et attendit faisant mentalement un compte à rebours.

La déflagration produisit un fracas qui se réverbéra sur les pentes

rocheuses enneigées. Il y avait eu tout d'abord une grosse boule de feu orange qui s'était développée en surplomb, puis les ondes sonores dont l'écho roulait encore dans la vallée.

— Traqueur Deux ! souffla-t-il dans le Motorola. Rapport !

— On a vu monter un gros paquet de mécanique au-dessus d'un champignon de feu et de fumée, crépita le mini haut-parleur. Ça avait de la gueule. Maintenant, on voit plein de mecs qui sortent comme des dingues des bâtiments, y en a même qui sont en caleçons, ils vont se cailler les miches.

— Faites gaffe au troisième pétard, ça pourrait bien monter jusqu'à vous. De dix secondes en dix secondes. Attention, plus que trois avant le top !...

En effet, trois secondes plus tard, le poste de commandement se disloqua dans une gerbe de lumière, ses débris virevoltant partout, et la déflagration mit près de trois secondes à parvenir jusqu'à la position occupée par l'Exécuteur.

Branchant son scanner, il voulut vérifier si des messages passaient encore malgré la destruction du PC radio. Oui, ainsi qu'il s'y était attendu, des messages crépitaient, émis à partir de radios individuelles. Parmi les demandes affolées de directives, il reconnut la voix de Joëy Murdock qui braillait :

— Pas de panique ! Repliez-vous sur les bords du plateau ! Repliez-vous immédiatement !

— Y a des blessés ! cria un type dans son appareil. On peut pas les laisser au milieu du terrain !

— Faites ce que je vous dis, putain de merde ! Éloignez-vous des bâtiments !

Une troisième voix se manifesta d'un ton rageur :

— Qui est-ce qui a pu faire ça, bordel ?

— Je crois que j'en ai une idée, cracha Joëy Murdock. Ce fumier qui disait que...

La parole lui fut coupée par une détonation fracassante. Une demi-seconde après, une fantastique lueur engloba une partie du plateau rocheux, accompagnée de crépitements rageurs qui se propageaient dans la nuit comme des fusées d'artifice, montant à l'assaut du ciel. Un grondement de tonnerre s'ensuivit, augmentant encore d'intensité pendant plusieurs secondes et paraissant n'avoir pas de fin. Le dépôt de munitions venait de sauter.

Sur la poitrine de Bolan, le Motorola laissa passer la voix de Michatowicz :

— C'est beau, vu d'ici ! Plus de la moitié des effectifs est couchée au sol. Définitivement. Ça crame de partout !

— Ça va cramer encore un peu plus, fit Bolan.

— On leur expédie le dessert ?

— Attends encore un peu.

Le roulement de tonnerre commençait à s'estomper entre les flancs de la montagne quand la dernière charge de C-4 péta. Les milliers de litres d'essence contenus dans la citerne à carburant s'enflammèrent spontanément, provoquant une immense gerbe de feu liquide dont l'orbe surplomba le camp avant de l'englober dans ses tentacules incendiaires.

Immédiatement après, l'Exécuteur perçut des hurlements stridents, vit quelques silhouettes enflammées qui couraient sur le bord du plateau, certaines sautant sur la pente abrupte pour tenter d'éteindre dans la neige le feu qui les dévorait.

— Traqueur Deux, go !

— C'est parti ! renvoya Michatowicz en même temps que commençait à se faire entendre le staccato puissant et lent de la mitrailleuse de .50 manipulée par Sniper Jackson, et celui, beaucoup plus nerveux, d'un M-16.

L'équipe numéro Deux en surplomb au-dessus du camp dévasté finissait de nettoyer le terrain.

Subitement, plusieurs voix se firent entendre dans le scanner sur une fréquence UHF. Des échanges brefs dans une langue que Bolan ne comprenait pas. Du russe, peut-être. Ou du slovaque. Et la fréquence ne correspondait pas à celles utilisées par les mafiosi et les apprentis terroristes.

Bolan appela l'équipe Traqueur Trois :

— Crazy Horse, Bumper !

— On s'est rapprochés, annonça Bumper. Un kilomètre de ton feu d'artifice. On a déjà repéré au Startron pas mal de gus sur la pente et le long du torrent, mais le compte n'y est pas.

— Occupez-vous tous les deux des *amici* près du torrent, je me charge des autres. Attendez le coup d'éclairage, vous les verrez mieux.

— O.K. Mais fais gaffe, Striker.

— Ça va y être.

Plaçant une grenade éclairante dans le M-79, il pointa l'arme presque à la verticale et actionna la détente. Un « wooff » marqua le départ de l'engin réglé pour claquer à cent cinquante mètres de hauteur. Une petite corolle lumineuse naquit dans la nuit, s'agrandissant aussitôt et illuminant tout le fond de la vallée. Six autres grenades éclairantes partirent coup sur coup et le paysage aride prit un aspect hallucinant, sinistre dans son immuable froideur.

Dès l'éclatement du premier engin, Bumper et Crazy Horse avaient actionné les deux mitrailleuses Hotchkiss de .50 dont ils étaient équipés. Les énormes balles blindées faisaient voler la neige en contrebas, arrachaient de gros éclats aux rochers et labouraient les corps des *soldati*, tout cela dans une lugubre clameur de cris et de gémissements.

Comme Bolan se mettait en marche pour remonter vers le plateau, il entendit plusieurs rafales tirées à une distance beaucoup plus proche. Un engagement s'opérait de ce côté, quelqu'un avait manifestement accroché une ou plusieurs équipes de la mafia. Ce ne pouvait être l'un de ses groupes d'appui tactique, bien sûr, tous étaient occupés chacun de son côté. Mais qui alors ? Qui pouvaient être les nouveaux assaillants ?

Une silhouette armée qui progressait sur le chemin d'accès à la base lui barra soudain la route et brailla un avertissement dans un charabia dont il comprit seulement le sens. Cinq ombres supplémentaires déboulaient derrière lui sur le chemin enneigé, de cinq mètres en cinq mètres.

— Red snow, lança-t-il au soldat de la mafia.

L'autre s'immobilisa et abaissa son arme. Bolan fit quelques pas en avant puis lui largua une courte rafale avec le Heckler & Koch silencieux. Tout de suite après, l'arme dévia de quelques centimètres et le chuintement saccadé reprit, fauchant les hommes en approche. Quelques hurlements et des cris d'agonie retentirent dans la nuit et des gicllements de sang souillèrent la neige à la ronde.

Puis il y eut le ronflement sourd de moteurs poussés en régime. Des véhicules survenaient, au maximum de la vitesse qu'autorisait l'état du chemin. Le premier déboucha du virage en épingle, une jeep avec plusieurs silhouettes à l'intérieur, que suivait un gros 4x4 à plateau bâché. Des rescapés qui avaient sans doute eu la sagesse de se placer hors de portée dès la première explosion.

L'Exécuteur fut pris un instant dans le faisceau des phares de la jeep. Aussitôt, des coups de feu furent tirés depuis le véhicule, faisant

gicler de la neige et de la boue autour de lui, et il n'eut que le temps de bondir hors de la piste pour se laisser rouler de quelques mètres sur la pente contiguë. Dans le mouvement, l'un des LAWs qu'il portait sur son dos se décrocha et poursuivit la descente dans la ravine, cascasant sur les rochers. Bolan jura, rampa sur ses coudes et ses genoux jusqu'à l'amorce du chemin et prit le 4x4 dans le collimateur de l'arme anti-char qui lui restait. Propulsée par un dard de feu, la roquette percuta la portière gauche du lourd véhicule, alors que celui-ci avait dépassé la position d'une vingtaine de mètres, le transformant instantanément en brasier et le catapultant dans la ravine.

Mais un second 4x4 apparaissait à son tour, grondant comme un fauve enragé, dérapant dans le virage aigu mais se reprenant sur la ligne droite. Bolan perdit quelques secondes à troquer le LAW usagé contre son M-79 et à glisser une grenade dans la culasse. Quand il tira, le 4x4 s'était déjà éloigné d'une quarantaine de mètres sur la pente et l'explosion ne fit qu'en effleurer le bas de caisse arrière. Et, de nouveau, des rafales pétaradèrent du véhicule, l'obligeant à se jeter au sol pour éviter d'être déchiqueté par les balles qui feulaient à ses oreilles.

— Attention, Traqueur Un ! lança-t-il dans sa radio. Deux caisses dans votre direction. Une jeep et un gros bahut Confirmez message.

— Bien reçu, acquiesça Blancanales. On fait un barrage.

— Négatif ! fit Bolan en grimaçant.

Dans la chute qu'il avait faite sur la pente du ravin, son épaule avait heurté une roche et il éprouvait des élancements douloureux dans tout le côté droit de la poitrine.

— Pourquoi, négatif ?

— On laisse tomber, la fête est finie.

— Tu veux laisser ces types cavalier dans la nature ?

— Oui. Leur château de cartes s'est écroulé, on a terminé la mission.

— T'es sûr de ce que tu veux ?

— Fous le camp, Pol. Emmène Cass et Scraper hors du secteur.

— Bon, comme tu veux, accusa Blancanales avec regret.

— Faites-vous récupérer par Traqueur Trois. Confirmez, Traqueur Trois !

— Je confirme, répliqua Crazy Horse Tanka. On décroche tout de suite et on les récupère.

— Pareil pour Traqueur Un. Repli général comme prévu et faites gaffe à ne pas vous faire accrocher. Épervier ?

La voix de Jack Grimaldi s'annonça dans la radio :

— Je suis là, Striker. Sur un plateau à cinq kilomètres au sud.

— Tu auras assez de visibilité pour rejoindre le point K-8 ?

Le point K-8 avait été déterminé lors des préparatifs de l'opération et correspondait à une grande clairière, au fond de la vallée et en aval du torrent.

— Suffisamment pour arriver là-bas. Je me servirai du Startron pour te repérer.

— Roger ! À tous, foncez !

Interrompant l'émission, l'Exécuteur hâta le pas vers les arbres sous lesquels il avait dissimulé sa jeep. Il s'installa au volant, démarra sans attendre et la fit rouler prudemment pour la replacer sur le chemin. Il lui fallut un peu plus d'une minute pour rejoindre le torrent qu'il longea vers l'ouest. Des cadavres parsemaient les abords du cours d'eau tumultueux. Deux véhicules tout-terrain gisaient l'un sur le côté, l'autre écrasé contre un énorme rocher, son conducteur en ayant vraisemblablement perdu le contrôle lors de l'offensive de Traqueur Trois.

Plus loin, le chemin remontait tout en s'enfonçant sous une prolifération de pins serrés les uns contre les autres. Bolan accéléra un peu et soudain le staccato d'une arme automatique se fit entendre. Un déluge de plomb s'abattit contre le côté de la jeep qui décrivit une embardée, puis une roue heurta violemment un rocher et le véhicule commença à basculer.

D'une détente, l'Exécuteur bondit hors de la caisse, roula plusieurs fois sur le chemin avant de s'arrêter à plat ventre dans la neige. La rafale se poursuivait toujours. Ça devait être un tireur isolé, un de ceux qui avaient fui à pied. Il le repéra à la lueur des coups de feu, dégaina son AutoMag qui aboya plusieurs fois dans cette direction. La bruyante cacophonie cessa d'un coup et Bolan distingua la silhouette du flingueur qui s'effondrait dans un craquement de branches brisées.

La jeep était hors d'état de marche, criblée de balles, un pneu éclaté et un pivot de roue faussé. Il restait un peu plus d'un kilomètre avant le point de rendez-vous. Bolan partit aussitôt au pas de course dans cette direction, rythmant son souffle sur ses enjambées, serrant les dents sous la douleur qui maintenant s'irradiait dans toute sa poitrine.

CHAPITRE XXI

Il s'arrêta cinq cents mètres plus loin pour se repérer puis quitta le chemin en se dirigeant à travers la forêt vers la clairière. Soudain, des voix claquèrent derrière lui. S'immobilisant de nouveau, il écouta, entendit aussi des bruits métalliques. Des armes, peut-être, qui s'entrechoquaient. Pas de doute, une troupe s'était lancée à sa poursuite. Ceux qui la constituaient devaient posséder également des systèmes de vision nocturne.

Hésitant deux secondes, il se demanda s'il devait les attendre en embuscade ou au contraire prendre de la distance. Il choisit la seconde solution, une embuscade ne pouvant lui être profitable dans la forêt surtout qu'il ignorait le nombre de ses poursuivants. De plus, ceux-ci avaient la connaissance du terrain comme atout.

Un ronflement de moteur lui arriva ensuite et il estima qu'un véhicule était en train de progresser sur le chemin en bordure du torrent. Sans doute envisageait-on de le dépasser puis de le contourner pour le prendre à revers.

Il lui restait quatre chargeurs pour le Heckler & Koch et une dizaine de grenades pour le M-79. Le Beretta et le gros AutoMag avaient à peine servi. Ça devait être suffisant pour tenir tête à la bande de chiens de sang lancés, derrière ses basques. Il se demanda qui les menait et trouva assez vite la réponse en se remémorant un court dialogue radio qu'il avait capté. Ce ne pouvait qu'être Joëy Murdock. D'après ce qu'il avait craché dans son talkie-walkie, après les explosions, celui-ci avait deviné par qui il s'était fait rouler.

Tout en courant, Bolan brancha son scanner radio. Au bout de quelques secondes, le système de recherche de fréquence se bloqua sur une émission.

— Forcez l'allure ! ordonnait une voix précipitée. Je veux cet enfoiré !

La voix était bien celle de Joey Murdock. Le mafioso avait survécu au déluge des explosions et tenait maintenant à assouvir sa vengeance.

Quelqu'un lui répondit en haletant :

— On ne le voit plus, il a peut-être bifurqué.

— Je m'en fous ! Étendez la ligne de recherche et trouvez-le-moi.

Bolan grimaça. Murdock n'avait rien d'un idiot, il utilisait la meilleure tactique applicable en la circonstance, sans se soucier s'il devait perdre des hommes dans la foulée. En plus, il y avait le véhicule que l'Exécuteur avait entendu passer en contrebas, peut-être l'un de ceux qui avaient dévalé le chemin et qu'il n'avait pas réussi à stopper. De ce côté, il fallait aussi compter sur une équipe de voyous bien armés. L'affaire n'était pas très bien partie...

Estimant qu'à présent il n'était plus très éloigné de la clairière, il bifurqua pour rejoindre celle-ci par le sud et plaça son transceiver près de sa bouche :

— Appel à toutes les équipes Traqueur. Position !

— Traqueur Trois, fit Fred Bumper Fratelli, nous avons récupéré la première équipe et nous allons aborder la route goudronnée. Tu as un problème ?

— Négatif, pas de problème, poursuivez. Traqueur Deux ?

Ce fut Sniper Jackson qui répondit :

— Nous en sommes à peu près au même point par le nord. Qu'est-ce qui se passe, Striker ? À ta voix, on dirait que tu es en train de cavalier...

— Rien d'important. Rejoignez la Trois.

— Je viens d'apercevoir Epervier en approche, essaie de pas le rater !

— Je l'entends, rétorqua Bolan. Terminé.

En effet le vrombissement saccadé du Hughes 500 était audible, mais la forêt empêchait Bolan de le distinguer. Courbé en deux, haletant il força encore un peu l'allure, estimant qu'il avait distancé ses poursuivants. Et soudain la clairière lui apparut Une grande

étendue plate et enneigée, ceinturée sur les côtés par la forêt et fermée au fond par une petite pente rocheuse.

La nuit était claire. Il repéra très vite le véhicule dont il avait entendu le moteur un peu plus tôt. Il s'agissait bien d'un 4x4 et probablement celui qui avait échappé de peu à son tir de grenade. Beaucoup plus loin, à la limite des arbres, une jeep se tenait également en attente. Mais, déjà, des cris et des appels retentissaient dans son dos, se rapprochaient très vite.

Dans le ciel, une petite silhouette sombre se profila subitement dans un bourdonnement qui s'accrut très vite. Grimaldi amorçait sa descente. Au même instant le 4x4 fit une manœuvre pour tourner son avant vers l'appareil en approche, commença à rouler dans la neige. La distance qui le séparait de l'Exécuteur était d'au moins deux cents mètres, la limite d'efficacité du M-79. Logeant une grenade explosive dans le M-79, Bolan prit sa ligne de visée, calcula la relève et largua l'engin de mort. Celui-ci atteint trop en avant du véhicule qui s'arrêta d'un coup et des silhouettes en descendirent, sautant au sol pour se disperser.

L'Exécuteur leur envoya toutes les grenades offensives qui lui restaient, eut la satisfaction de voir plusieurs corps disparaître en lambeaux ou décoller du sol sous les infernales déflagrations. Il balança ensuite les éclairantes qui illuminèrent le terrain et en profita pour arroser trois rescapés d'une longue rafale.

Le secteur était dégagé devant lui, mais rien n'était gagné. Des ombres brailardes et tiraillantes surgissaient brusquement de la lisière, une cinquantaine de mètres sur la droite de Bolan qui commença à répondre à leur feu, utilisant son avant-dernier chargeur.

Beaucoup plus loin, le 4x4 s'était immobilisé et une mitrailleuse lourde commençait à envoyer ses énormes projectiles dans le ciel en direction de l'hélicoptère qui décrivit aussitôt une chandelle pour échapper au tir.

Des balles s'écrasaient tout près de Bolan, d'autres sifflaient à ras de sa tête tandis qu'il engageait son dernier chargeur. Et puis, d'un coup, la mitraille cessa autour, bien que les coups de feu et les rafales se poursuivaient. Des détonations plus lourdes et sur un rythme plus lent s'étaient mélangées au concert de mort.

Bolan reconnut la tonalité caractéristique des AK-47. Il ne se posa aucunement la question de savoir qui venait se mêler à l'affrontement ; de quelque nature qu'ils fussent les secours étaient bienvenus. Il mitrilla deux flingueurs qui se repliaient inconsidérément dans sa direction, les vit mordre la neige avant de

s'immobiliser pour le compte, tandis que d'autres étaient rejetés en terrain découvert, ripostant maladroitement, se faisant cribler de balles et s'effondrant dans la clairière.

Il y eut soudain une stridulation aiguë dans le ciel et deux traînées de feu jaillirent obliquement vers le sol. Grimaldi et Politicien Blancanals étaient entrés en action avec le Hughes 500. Les deux roquettes de 68 mm atterrirent simultanément sur le flanc du 4x4 qui disparut dans une immense boule de feu avec un fracas tonitruant. Faisant ensuite un passage au ras de la clairière, l'hélico répita vivement de l'altitude pour aller survoler un plus petit véhicule qui accélérât le long de la lisière, ses occupants cherchant leur salut dans la fuite. La mitrailleuse de .50 qui équipait le Hughes fit entendre de courtes rafales puis, de nouveau, deux traits lumineux fusèrent de sa carlingue pour piquer sur la jeep qui se transforma à son tour en une sphère aveuglante.

Il y eut une multitude de crépitements joyeux. Des matériaux enflammés retombèrent dans la neige où ils continuèrent de brûler. Enfin, le silence retomba. Pas longtemps. Les tympan meurtris, la poitrine douloureuse, l'Exécuteur entendit une voix qui lui parut provenir de la lisière de la forêt :

— Mack !... Mack Bolan !

Cette voix... Il ne se trompait pas. Une voix adorable qui pour l'instant avait des intonations dramatiques. Une silhouette se démasqua de la première rangée d'arbres, venant à sa rencontre. D'autres apparurent derrière elle, beaucoup plus hautes et plus massives.

Olga. Olga Janucek !

Il se redressa, le souffle encore court et marcha vers cette frêle silhouette engoncée dans un gros parka blanc, la tête ceinte d'une capuche. La jeune femme portait un fusil d'assaut Kalashnikov et des munitions étaient accrochées à son gros ceinturon.

— J'ai eu très peur, dit-elle en s'arrêtant à deux pas de lui. J'ai cru que nous n'arriverions pas à temps.

— Les accrochages avec les cannibales, tout à l'heure, c'était vous ?

— C'était moi et les groupes de Zitek et de Vladimir.

Bolan ne lui posa aucune question au sujet de ces hommes. Il savait qui ils étaient et surtout ce qu'ils faisaient. Ils appartenaient à une catégorie d'individus qui refusent de laisser leur pays en proie à la pourriture et la dégénérescence.

— Pourquoi êtes-vous venue dans cet enfer, Olga ?

— Parce que c'est mon devoir. Et aussi pour vous apporter notre appui. Je crois que vous en avez eu besoin. Les cannibales étaient très près de vous.

— C'est vrai. Je vous dois quelque chose d'incalculable.

— Je ne veux pas de remerciement rétorqua-t-elle un peu sèchement. Je ne veux rien, je n'ai fait que...

— Que votre devoir, je sais, lui sourit Bolan.

Il respira profondément tandis que les silhouettes blanches s'empressaient de récupérer les armes de l'adversaire tombées sur le champ de bataille.

Une centaine de mètres plus loin, le Hughes 500 s'était posé, ses pales tournant au ralenti. La voix de Schwarz tomba dans le transceiver toujours fixé sur la poitrine de l'Exécuteur :

— Tout va bien pour toi, Striker ?

— Affirmatif.

— Tu viens ?

— Oui. Un instant, Gadgets.

Puis, regardant la jeune femme :

— Olga, pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi, il y a encore une place dans cet hélico...

— J'en ai très envie, oui. Ce serait magnifique. Mais je ne peux pas. Nous avons des véhicules qui vont nous reconduire en ville.

— Vos amis peuvent se débrouiller tout seuls. Ils l'ont largement prouvé.

— Je dois rester avec eux.

Bolan avala difficilement sa salive. Il sentait la douleur mais elle ne provenait pas seulement de son épaule meurtrie. Quelque chose, en lui, remontait à la surface. Un ressort brisé se remettait en marche, contre toute attente.

Il fixa les yeux splendides d'Olga Janucek et il eut la sensation de plonger dans un océan de tendresse. Pourquoi avait-elle choisi de faire la guerre ? Pourquoi cette fille superbe serrait-elle dans sa main une arme monstrueuse d'où s'était échappée la ment, au lieu de penser à vivre ?

— Olga...

— Oui ?

— Viens avec moi.

Elle eut un petit sourire triste.

— Je voudrais bien, Mack. Mais tout s'est déroulé tellement vite... Je dois rester, je n'y peux rien.

Il hocha doucement la tête.

— Je serai à l'hôtel Kyjev pendant encore vingt-quatre heures. Sous le nom de Jack Marlow. J'attendrai que tu m'appelles.

— J'essaierai.

— N'essaie pas, fais-le.

— D'accord, acquiesça-t-elle après un temps de réflexion.

Saisissant l'une des grosses sangles qui lui barraient le torse, elle se rapprocha de lui et l'embrassa sur les lèvres, les yeux fermés. Bolan sentit une intense bouffée de chaleur monter en lui, puis la jeune femme se dégagea en murmurant :

— Je voudrais tellement pouvoir t'embrasser encore. En d'autres circonstances, en d'autres lieux.

— J'attendrai ton appel, lui dit-il d'une voix rauque.

Puis il se détourna et marcha vers l'hélicoptère.

Gadgets était installé en place arrière. Bolan se laissa tomber à côté de Grimaldi.

— Ça va ? lui demanda Schwarz.

Il ne lui répondit pas. Sa gorge était nouée. Il avait encore en tête l'écho des explosions et des infernales fusillades, les cris de rage des mobsters, ceux des blessés et les gémissements des agonisants.

Dans les derniers instants de l'engagement meurtrier, il avait aperçu fugitivement Joëy Murdock derrière la mitrailleuse du 4x4, juste avant l'explosion des roquettes tirées depuis l'hélicoptère. Le compte y était.

Tandis que Jack Grimaldi poussait les gaz et tirait sur le manche pour faire décoller l'appareil, Bolan prit la cigarette que Gadgets venait de lui allumer.

Il avait encore sur ses lèvres le goût du baiser d'Olga Janucek. Une sensation infiniment douce et qu'il n'était pas près d'oublier.

- [1] Délivrance à Washington, L'Exécuteur N° 123.
- [2] Tonnerre sur Chicago, L'Exécuteur N° 124.
- [3] Massacre à Beverly Hills, L'Exécuteur N° 2.
- [4] Agonie en Pennsylvanie, L'Exécuteur N° 101.
- [5] Fiasco pour la Mafia, L'Exécuteur N° 103
- [6] La filière rouge, L'Exécuteur N° 121, Délivrance à Washington, L'Exécuteur N° 123.